LETTRES SUR L'ITALIE, EN 1785. TOME PREMIER [-SECOND]

Digitized by Google

NAZIONALE
B. Prov.
IV
603
BIBLIOTECA
VITT EM. III
NAPOLI

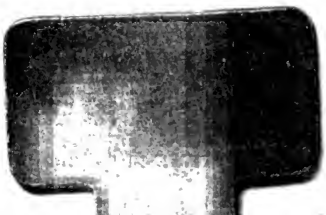
I BLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXIII

Palchetto

Num.° d' ordine 94 19640

19426



Digitized by Google

B. Paris
IV
603

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES
SUR
L'ITALIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

SBN
G1h057

LETTRES

SUR

L'ITALIE,

EN 1785.

Et me meminisse juvabit. VIRG.

TOME SECOND.

A LAUSANNE,
Chez JEAN MOURER, Libraire.

1789.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES
SUR L'ITALIE,
En 1785.

LETTRE LXV.

A Rome.

QUE de richeſſes & de beautés dans le palais de la villa *Borghèze!*

C'eſt une quantité de colonnes, de pilaſtres, de vaſes, d'ornemens, en albâtre, en marbre, en bronze, en porphyre; & puis en porphyre, en bronze, en marbre, en albâtre.

Digitized by Google

Mais trop de magnificence eſt un défaut. — La richeſſe cache la beauté.

Puiſque vous voulez que je juge, ſi cette femme eſt belle, ôtez-lui donc ces diamans & cette draperie ; faites au moins que je la voie.

Il n'y a qu'une manière de parer la beauté, c'eſt de la montrer, ou plutôt de la laiſſer voir.

A travers tout cet or, tout ce porphyre, tout ce marbre, je ſuis pourtant parvenu à diſtinguer un *Curtius*, qui ſe précipite.

Le héros & le courſier ſont véritablement tombés ; on détourne la vue.

Comme ce courſier lutte avec effort contre le poids qui l'entraîne ! Comme il répugne à l'abîme ! Curtius, au contraire, d'un air dévoué, s'abandonne : il ſe hâte au précipice, il s'y plonge. Contraſte admirable de la nature phyſique, qui cède, & de la nature morale, qui triomphe !

Il vaut mieux conſidérer ce buſte de Marc-Aurèle.

Cherchons ſon ame & ſon eſprit dans tous ſes traits. Oui, Marc-Aurèle devoit avoir cet air mélancolique : il aimoit les hommes, il vouloit les ren-

Digitized by Google

dre heureux, & il connoiſſoit les hommes.

Ce buſte eſt fini; le ciſeau a pris plaiſir à repréſenter Marc-Aurèle; il s'eſt repoſé par-tout.

Que l'ame éprouve de délices à contempler les traits des bons princes! Elle s'enivre de leur image. On croit être, un moment, en préſence des dieux.

Il faut vous parler du célèbre gladiateur.

Dans l'Hercule du palais Farnèſe, l'art a montré toute la force, que le corps humain peut contenir; dans le gladiateur du palais Borghèze, l'art a montré toute la vigueur, que le corps humain peut déployer.

On ſent que le coup victorieux eſt déjà hors de la main du gladiateur, qu'il eſt lancé: on ſent la mort de l'adverſaire, dans ce regard.

Que les trois lignes de marbre, ſur leſquelles tout ce gladiateur eſt raſſemblé & tendu, ſont ſavantes!

Ce groupe d'Apollon qui pourſuit Daphné, fait honneur au ciſeau du Bernin.

Apollon atteint Daphné, qui ſou-

Digitized by Google

dain eſt un laurier. Déjà ſes cheveux épars ſont des feuilles ; les doigts de ſes pieds délicats, des racines ; ſon beau ſein fuit ſous l'écorce ; de jeunes branches ont remplacé ſes jeunes bras.

Le vent ſouffle dans les cheveux d'Apollon.

Vous rappellez-vous cette prière charmante qu'Ovide prête à Apollon ? *Daphné, ne cours pas du moins ſur les cailloux. Ah ! fuis plus lentement, cruelle ; je te pourſuivrai moins vîte.* Je crois entendre, ici, cette prière.

Je ne peux plus ni admirer, ni regarder, ni même voir. Ma ſenſibilité eſt épuiſée : je ſors.

LETTRE LXVI.

A Rome.

Je ſuis entré ce matin, chez un libraire.

J'y ai trouvé pluſieurs de nos bons ouvrages modernes.

Digitized by Google

Ce portrait en grand de la nature, peint par Buffon. — Cet ouvrage ſur l'aſtronomie ancienne & moderne, où la ſcience & le génie ont confié à l'éloquence les ſecrets du ſoleil. — Cette hiſtoire ſage & humaine de la rivalité de la France & de l'Angleterre. — Cette traduction de l'hiſtoire de Charles-Quint, par un écrivain capable de l'original. — Ces drames ſi touchans de Mélanie, qui nous rappèle Racine, & de Philoctète, qui nous rend Sophocle. — Cet éloquent Bélizaire, qui apprend aux peuples à plaindre les rois; aux rois, à avoir pitié des peuples. — Ce poëme ſur les Jardins anglois, que le goût françois a écrit. — Ce poëme des Mois, qui charmera, dans tous les temps, les amans de la nature & de la poéſie. — Ce poëme des Saiſons, où ſont les ſaiſons. — Enfin, ce grand préſent fait aux empires, l'*adminiſtration des finances.*

J'ai vu le P. J..... juſtement célèbre par ſon eſprit, ſes connoiſſances & ſon caractère. Si vous voulez en être bien reçu, ainſi que de tous les ſavans de l'Europe, préſentez-lui une

lettre de recommandation du ſecrétaire des ſciences, l'illuſtre marquis de Condorcet.

J'ai vu, ici, au bas du portrait de M. de Condorcet, cette inſcription:

D'un ſage, voici le modèle,
En même-temps que le portrait:
La vérité, jamais, eut-elle
De ſecrétaire plus fidéle,
Et de confident moins diſcret?

Le P. J..... a beaucoup d'envieux. Heureuſement il les mérite. Qu'eſt-ce donc que l'envie? C'eſt, une impatience, dans les petits, de ſupériorité; dans les grands, d'égalité.

Un mot ſur l'académie des arcades. C'eſt un nom.

LETTRE LXVIII.

A Rome.

On m'avoit propoſé d'aller voir un tableau du Guerchin, qui repré-

ſente l'arrivée imprévue d'Herminie chez des bergers.

J'ai été le voir; j'étois curieux de comparer le tableau qu'en a fait le Guerchin, avec celui qu'en a fait le Taſſe.

Qu'ils ſont différens l'un de l'autre!

Liſez d'abord le Taſſe. Herminie, agitée de terreur & d'amour, a long-temps erré, pendant la nuit, dans une forêt; vaincue par la douleur & la fatigue, elle s'arrête & s'endort. Le chant des oiſeaux, au lever de l'aurore, la réveille; elle les écoute, & pleure: tout-à-coup elle entend des ſons, qui arrivent à ſon oreille, & qui paſſent juſqu'à ſon ame: ce ſont des voix paſtorales & des muſettes. Ses larmes s'arrêtent; elle ſe lève; elle s'avance lentement, à travers les arbres, vers les voix paſtorales & les muſettes. Elle apperçoit, au milieu d'un bocage, un vieillard aſſis ſous un platane, ſon troupeau à côté de lui, & treſſant une corbeille d'oſier, tandis que deux jeunes bergers & une jeune bergère chantent enſemble, devant leur père, un air champêtre. En voyant un caſque, des armes, un

guerrier, les bergers ont peur & ſe taiſent; mais, ſur le champ, Herminie ôte ſon caſque, & les bergers n'ont plus peur. Herminie s'approche, leur ſourit, & elle leur dit: " con-
» tinuez, famille heureuſe, bergers
» chéris du ciel, continuez à travailler
» & à chanter, certainement ces ar-
» mes ne viennent point porter le
» trouble au milieu de vous; je ne
» viens point interrompre vos travaux
» & vos chanſons ». Une larme coule alors des beaux yeux d'Herminie ſur ſon beau ſein.

Regardez à préſent le Guerchin. Herminie eſt au milieu d'une forêt; elle avoit ôté ſon caſque: deux petits enfans, qui étoient à vingt pas d'elle, l'apperçoivent, &, tout effrayés, s'enfuient; un troiſième ſe cache dans les bras d'un vieillard aſſis ſous un arbre; à quelque diſtance, la femme du vieillard, qui tiroit de l'eau à un puits, s'arrête, &, d'un air étonné, regarde.

Compoſition ridicule!

Comment Herminie a ôté ſon caſque, & ces bergers ont peur! Comment Herminie a été attirée dans ce

lieu par un concert de voix paſtorales & de muſettes, & les bergers ſont de petits enfans ! Enfin, ce lieu doit être un bocage, & vous y placez un puits ! Qu'avez-vous fait du ruiſſeau ?

Mais voyez comme ce coloris eſt vrai ! comme ces couleurs ſont harmonieuſes ! comme le clair obſcur eſt bien ménagé !

Il eſt bien queſtion ici de peinture ; je vous demandois un poëme.

Charmante idée du poëte ! Herminie a ôté ſon caſque, non de deſſein prémédité, mais par inſtinct, par une ſorte de coquetterie naturelle ; elle aime ; elle eſt malheureuſe ; ce ſont des bergers qu'elle voit ; mais elle eſt femme !

LETTRE LXVIII.

A Rome.

POLIDORE, jeune ſculpteur d'Athènes, venoit d'aſſiſter aux jeux de l'Elide.

Digitized by Google

Il avoit vu exposées, autour du stade, aux yeux de la Grèce entière, les statues des héros & des dieux.

Il avoit vu le jeune homme enivrer son cœur de la Vénus de Praxitèle, & le front de la jeune beauté rougir de pudeur, auprès du Mercure de Termisandre : il avoit vu, dans le regard d'un disciple de Socrate, la pensée religieuse immobile devant le Jupiter de Phidias.

L'amour de la gloire & la jalousie (mais cette noble jalousie, compagne du talent & de l'amour de la gloire) s'emparent du cœur de Polidore. Il sort de l'enceinte des jeux : il gagne les bords de la mer ; & là, seul, en silence, pensif, il n'entend point les flots qui viennent se briser, avec fracas, sur le rivage ; il n'entend que la voix de la renommée, qui publie, dans l'univers, les noms de ses rivaux, & les éternise.

Oui, s'écria-t-il, elle publiera aussi le mien ; il faudra bien qu'elle le publie ; il faudra qu'on dise aussi, en me voyant paroître : *le voilà !* Je forcerai, à mon tour, mes rivaux à entendre mon nom avec inquiétude.

Digitized by Google

J'obligerai ce ſuperbe & peſant regard des hommes puiſſans à tomber, de moins haut, ſur mon front, & celui des beautés les plus dédaigneuſes, à ne plus négliger Polidore. Sur moi s'arrêtera, avec plus de complaiſance, le regard de ma chère Éphire.

Si je pouvois concevoir un chef-d'œuvre, qui vainquît tous ceux que le ciſeau grec a, juſqu'à préſent, inventés!

Eſſayons de réunir, dans un ſeul œuvre, le vrai, le beau, & le ſublime, tout-à-la-fois.

Pour former cette heureuſe alliance, je choiſirai le modèle, parmi les dieux; les formes, dans le beau idéal; les charmes, entre l'adoleſcence & la virilité; l'action, parmi celles qui ne commandent que cette expreſſion modérée, où le vrai ſouffre le beau, & où le beau n'exclut pas le vrai.

Alors l'imagination de Polidore entra dans l'olympe, & paſſa en revue tous les dieux.

Elle ne s'arrêta point à Mars; elle ne s'arrêta point à Mercure: elle dédaigna Adonis, que Vénus ſeule avoit fait dieu.

Digitized by Google

Je ne vois, dit-il, qu'Apollon, qui puiſſe remplir mon projet: je ne vois que le dieu du jour, le maître de la lyre, le fils de Jupiter, & le vainqueur du ſerpent Pithon. Polidore choiſit Apollon.

Le jour commençoit à tomber: Polidore revient chez lui, il ſe couche: il ne peut dormir, il rêve, il penſe, il imagine.

Le voilà, s'écria-t-il. Il marche; il apperçoit le monſtre; il tend ſon arc, le monſtre eſt mort, & le dieu ſourit d'indignation. Le bras qui avoit tendu l'arc eſt encore ſuſpendu; l'autre repoſe.

Au premier rayon du jour, Polidore vole à l'attelier.

Il fixe le regard ſur un bloc de marbre. Il eſt là, dit-il, je le vois; (ſon génie venoit de l'y faire paſſer.); il faut maintenant qu'il en ſorte.

Déjà les ciſeaux de ſes élèves ſe ſont emparés du bloc. Mais ſi-tôt que Polidore croit voir la place où eſt le dieu, il arrête les ciſeaux de ſes élèves & prend le ſien.

Chaque coup qu'il donne, détache & fait tomber, à ſes pieds, une

partie du voile qui lui dérobe Apollon.

Déjà on voit briller le corps le plus noble, le plus harmonieux, le corps le moins viril & le moins adolescent tout-à-la-fois, des membres épurés de tous les besoins de l'humanité, & naissant les uns des autres.

Mais la tête cependant reste cachée; &, si le corps doit être dieu, la tête doit être Apollon. C'est la tête surtout qui doit montrer le dieu de la lyre & du jour, & le vainqueur du serpent Pithon.

Le ciseau de Polidore tremble, en approchant de cette tête divine, & hésite à la dévoiler; mais enfin, enhardi sans doute par Apollon lui-même, il parcourt légérement le front, qui soudain pense; il appuie sous les sourcils, & des yeux s'échappe un regard, qui a dévancé la flèche: enfin il passe sur les lèvres, &, l'indignation s'en exhale.

C'est-là cet Apollon du Belvédère! C'est-là ce marbre fait dieu, par un de ces ciseaux créateurs, qui, en choisissant, ou combinant, ou imitant la nature, ont surpassé la nature!

Qu'il eſt beau ! qu'il eſt noble ! qu'il eſt impoſant & touchant tout-à-la-fois !

Comme ce corps parfait ſe développe ! L'œil eſt forcé, en le parcourant, de ſuivre la ligne admirable qui le deſſine. Il ne peut s'arrêter nulle part.

Quel artiſte que Polidore !

On eſt obligé de ſe reſſouvenir que cet Apollon eſt de marbre, pour penſer qu'il eſt d'un homme.

C'eſt un bonheur que le temps ait reſpecté cette étonnante combinaiſon des formes humaines les plus parfaites !

Sans ceſſe je viens la voir, je viens l'étudier ſans ceſſe ; je viens élever mon imagination & mon cœur vers ce beau idéal, dont cette ſtatue eſt peut-être le chef-d'œuvre.

Polidore eſt un nom ſuppoſé.

LETTRE LXIX.

A Rome.

J'AI été voir hier les catacombes du couvent de saint Sébastien.

Le Jacobin qui m'a servi de guide, m'a paru un homme d'esprit, & surtout d'imagination.

Après être entré dans la première rue de ce souterrain immense, vous voyez, m'a-t-il dit, à droite & à gauche, dans ce roc, la place des cadavres qu'on avoit étendus les uns sur les autres: on en a trouvé, dit-on, plus de cent mille; c'étoient des corps de martyrs.

Voilà des instrumens de supplices, des autels, une statue, en marbre, de saint Sébastien, par le Bernin, & voici des éboulemens.

Il en arrive de temps en temps, a-t-il ajouté; aussi n'avance-t-on qu'avec beaucoup de précaution, dans ce souterrain dangereux: plus d'une

fois des malheureux étrangers y ſont entrés, & n'en ſont pas ſortis.

Il y a quarante ans, qu'un jeune homme & ſa femme eurent la curioſité d'y pénétrer. Ils s'avancent, précédés d'un guide & d'un flambeau : ſoudain, derrière eux, le rocher s'éboule.

La ſoirée étoit écoulée. On cherche le guide dans tout le couvent, on va par-tout, on paſſe devant les catacombes ; ô terreur ! la porte n'étoit pas fermée !

On ſe hâte, on allume, on deſcend, on viſite, on pénètre : on rencontre le nouvel éboulement !

On appelle. Des cris répondent. — Mais le moyen de remuer ce rocher, de ſoutenir cette voûte, de pratiquer une iſſue ?

Bientôt on n'entendit plus que des gémiſſemens confus ; tout-à-coup, on n'entendit plus rien : on écouta encore, on écouta pluſieurs fois, on n'écouta plus ; on s'en fut. — Le récit de mon guide me fit friſſonner.

Quelle ſcène mon imagination ſe peignit derrière ce rocher éboulé ! quand la lumière menaça de s'éteindre !

— quand elle s'éteignit tout-à-fait! que la femme ne vit plus ſon mari; que le guide ne vit plus la route; quand ces ténèbres furent devenues, pour eux, les éternelles ténèbres de la mort! — quand ils ſe ſentirent tous les deux dans le tombeau!

En continuant notre route, mon guide m'apprit l'hiſtoire de ces catacombes. Il m'en parloit avec un intérêt, qui prouvoit ſon imagination & ſa foi.

C'eſt ici, me diſoit-il avec feu, que les chrétiens, perſécutés par les Céſars, ſe rendoient, vers le ſoir, pour célébrer leurs myſtères. Femmes, enfans, vieillards, riches, pauvres, tous, ici, accouroient à Dieu.

C'eſt, ici, que la prière, commencée par un vénérable pontife, circuloit d'un bout du ſouterrain à l'autre, & s'échappoit vers le ciel. Quel admirable concert de tous ces cœurs qui prioient! Dans ce moment réligieux, ſouvent les fidèles apportoient, au milieu de l'aſſemblée, les cadavres de leurs frères qui venoient d'éprouver le bras des bourreaux. On ne gémiſſoit pas; on ne ſe plaignoit pas; on

Digitized by Google

ne pleuroit pas; même les mères: on continuoit à prier.

Un soir, comme on prioit, tout-à-coup on entend un grand bruit; on apperçoit une grande clarté: c'étoit une troupe d'impitoyables soldats, qui avoient enfin découvert le souterrain. Comme des bêtes féroces, après avoir surpris leur proie, ils entrent; ils pénètrent; on tend la gorge; ils tuent: seulement quelques femmes, & quelques enfans ont pris la fuite. Les barbares les suivent, le fer & la flamme à la main; ils égorgent; ils massacrent; ils cherchoient encore; mais le silence affreux, qu'ils viennent de faire, les saisit & les repousse. — Ils sortent, & scellent, pour jamais, ce tombeau immense, avec des rochers énormes.

Je me trompe: ces rochers sont en vain couverts & chargés de siècles; la piété des fidèles les soupçonne, les trouve, les roule; elle entre, & recueille tous ces ossemens, toute cette poussière, tous ces corps scellés dans le roc.

Parvenu à un certain endroit, mon guide s'arrêta; j'en eus regret. J'au-

rois voulu jeter, dans la profondeur de ces ténèbres antiques & sacrées, deux ou trois rayons de la pâle lumière qui guidoit mes pas.

Je me suis assis alors sur une pierre, avec la permission de mon guide; & lui, continuant son discours; " je me plais souvent à venir, dans ce souterrain, essayer la nuit, la solitude, & la froideur de la mort ".

C'est sous la terre qu'il faut venir penser à tout ce qui se passe sur la terre, à tout ce que les hommes y font, ou y croient faire. Que les pas des armées qui la font trembler, que la roue des chars de triomphe qui la sillonnent, que la chûte des villes & des empires qui la couvrent, y font peu de bruit!

J'aime les lieux souterrains: là, détachée de tous ses sens, & seule avec elle, l'ame jouit alors de toute sa sensibilité; elle s'élève à une hauteur inconnue. On diroit que la route du ciel est sous la terre.

C'est-là qu'il faudroit que les gens du monde se retirassent quelquefois, pour panser les blessures, ou de l'a-

mour, ou de l'envie, ou de l'ingratitude. L'ambition y étoufferoit.

Nous fortîmes des catacombes; & j'aurois voulu y rentrer.

LETTRE LXX.

A Rome.

L'IMAGINATION de Michel-Ange étoit véritablement romaine.

Il lui étoit impoſſible d'avoir des vues médiocres, quand elle regardoit; comme il eſt impoſſible à un géant, quand il marche, de faire de petits pas. Elle enfantoit à la fois, dans les trois grands arts, la baſilique de ſaint Pierre, le tableau du jugement dernier, & la ſtatue de Moïſe.

Moïſe eſt aſſis, tenant les tables de la loi ſous un bras; l'autre repoſe majeſtueuſement ſur une poitrine de prophète.

Quel regard!

Ce front auguſte ſemble n'être

qu'un voile transparent, qui couvre à peine un esprit immense.

On est étonné des flots ondoyans de sa barbe, qui descendent, ou plutôt qui coulent jusqu'à sa ceinture & l'inondent : mais le premier regard ne saisit que Moïse.

Cette barbe n'est pas dans la nature; je le veux : mais elle est dans le beau idéal.

La bouche est remplie d'expression; la pensée y attend la parole.

Homère, Bossuet, Michel-Ange, semblent avoir eu successivement la même imagination.— Est-elle éteinte?

LETTRE LXXI.

A Rome.

La *villa Adriana* est un espace d'environ dix milles, au pied des montagnes de Tivoli, où l'empereur Adrien, après avoir voyagé, pendant six ans, dans les différens royaumes de l'empire romain, c'est-à-dire, dans

l'univers, avoit fait imiter tous les monumens dont la magnificence ou la gloire avoient frappé ſes regards. On y rencontroit, pendant le cours d'une longue promenade, ici le lycée; là l'académie; plus loin le Prytanée; dans une plaine, le portique; ſur le penchant d'un côteau, le temple de Theſſalie; au milieu d'un bois, le pécile d'Athènes; des bains, des bibliothèques, des naumachies, & des théâtres. Là, étoient les champs élyſées; là, étoient auſſi les enfers.

Le palais de l'empereur regnoit, au milieu de tous ces monumens, orné de tout ce que l'architecture pouvoit faire, alors, pour la demeure du maître du monde.

C'eſt-là qu'Adrien paſſa ſept années entières, jouiſſant de lui, de la nature, & des arts; ſe conſolant avec eux des ſoins de l'empire; &, de temps en temps, déchargeant la tête d'un philoſophe de la couronne de l'univers.

Il réduiſoit à ces ſept années, par un calcul philoſophique, le temps qu'il avoit vécu.

Jamais la penſée, la puiſſance & la

volonté romaines n'ont rien exécuté d'auſſi grand, que *la villa Adriana*; c'étoit comme un choix des ſiècles, des arts, & du globe.

Figurez-vous le moment où, dans cet eſpace de dix milles, Adrien, environné des artiſtes, des philoſophes & des poëtes, diſoit à tous les beaux arts : faites-moi, ici, le lycée; là, le portique; là, le temple de Canope; je veux, dans ce vallon, les champs élifées: prenez de l'or, un an, & cinquante mille de mes eſclaves!

Mais quel moment auſſi que celui où la barbarie y entra, & commença, avec le temps, à ravager! — J'y ai trouvé encore le temps.

Comment rendre l'impreſſion que je reçus, au premier aſpect de ce lieu; lorſqu'un malheureux payſan m'ouvrit la porte de bois, à moitié pourrie, qui en garde aujourd'hui l'enceinte.

Je m'avançai, pendant trois heures, le cœur ſerré de triſteſſe, ſeul, à travers les herbes, les ronces, les tronçons de colonnes, & les débris de murailles; je perçai cette ſolitude profonde, d'un bout à l'autre.

Digitized by Google

Quoi ! Caracalla, les Italiens & le temps, n'ont épargné, ni le lycée, ni le portique, ni l'académie ! ils en ont effacé la trace !

Je me mis à parcourir les reſtes, qu'on pouvoit reconnoître encore. Je me hâtois de les conſidérer, comme s'ils euſſent dû ne plus ſubſiſter le lendemain ; comme ſi, pendant la nuit, eût dû revenir Caracalla. Quelle joie, lorſque mes regards parvenoient à conquérir, au milieu des brouſſailles, ſous les bras d'un figuier ou d'un lierre, les fragmens de quelque colonne !

J'allois ; j'errois ; je m'arrêtois ; j'errois encore ; je ne me laſſois pas de contempler ces ruines de couleur violette, répandues, ſous un ciel d'azur, ſur des gazons d'un vert tendre.

Je voulus auſſi viſiter les cent chambres, où les gardes prétoriennes étoient logées. Sous la voûte d'une de ces chambres, un figuier, croiſſant dans la pouzzolane, a pénétré ; il étendoit, au milieu, une de ſes branches, ſur laquelle des rayons du ſoleil, s'inſinuant à travers le mur, venoient aſſidûment mûrir ſes fruits.

J'entendis

J'entendis bourdonner à l'entour quelques abeilles.

Il commençoit à être tard ; le ſoleil alloit ſe coucher. En m'enfonçant dans la bruyère, j'ai rencontré, près d'un temple de Jupiter, qui, de moment en moment, tombe, une ménagerie.

Là, je me ſuis repoſé ſous un pin, tandis que, vis-à-vis, ſur une loge où jadis rugiſſoit un lion, un roſſignol chantoit. Sa voix ſembloit accompagnée d'un ruiſſeau qui fuyoit, en murmurant, ſous la verdure.

J'écoutois alternativement le ruiſſeau, le roſſignol & le ſilence : — j'étois charmé !

Mais enfin la nuit entra dans le déſert, & me chaſſa.

LETTRE LXXII.

A Rome.

Je ne peux mieux rendre compte du Läocöon *du Belvédère*, qu'en rapportant ma converſation, ſur cet admirable groupe, avec un jeune deſſinateur.

J'étois occupé, depuis près d'une heure, à en étudier tour-à-tour, & à en goûter les beautés.

Comment, me diſois-je à moi-même, M. de*** a-t-il pu écrire que la mort de Läocöon eſt repréſentée ſur ce marbre, comme dans les vers de Virgile? M. de*** n'a pas lu les vers de Virgile, ou il n'a pas vu ce marbre. Dans Virgile, l'action eſt ſucceſſive: ici, elle eſt ſimultanée. Dans Virgile, les ſerpents ont déjà déchiré les deux enfans, quand leur père vole à leur ſecours; ici les enfants & le père ſont attaqués à la fois. Läocöon pouſſe, dans les vers de Vir-

gile, des cris effroyables ; & ſur ce marbre, il ſe tait. Enfin, Virgile ſe borne à exprimer la douleur phyſique ; Agaſias (1) a rendu la douleur morale. Il a fait plus : il a peint, au milieu de ces deux douleurs, le courage qui combat contre elles, & les réprime l'une & l'autre. Certainement de ces deux auteurs, l'artiſte, c'eſt Virgile ; & le poëte, Agaſias. Le premier a fait un récit, mais le ſecond, un poëme. Virgile a eu principalement pour but d'émouvoir ; Agaſias a voulu plaire. Agaſias a vaincu Virgile.

J'achevois dans mon eſprit ce parallèle, je penſois à l'utilité, dont pourroit être ſon développement, pour l'inſtruction des jeunes gens ; combien il prêteroit à mettre, dans tout ſon jour, la différence qui exiſte dans tous les beaux arts, entre la méchanique qui traduit, & le génie qui compoſe ; dans ce moment, mes regards tombèrent ſur un jeune homme qui deſſinoit, à côté de moi, Laocoon.

(1) Nom ſuppoſé.

Digitized by Google

Je trouvois ſon deſſin pitoyable ; & je me taiſois.

Qu'en penſez vous, me dit, en Italien, le jeune artiſte ?

Mais, lui répondis-je, vous êtes loin encore de l'original.

Je penſe comme vous, m'a-t-il dit ; je ne ſuis nullement ſatisfait. Voilà la dixième fois que je copie ce groupe, & je ne paſſe jamais l'enſemble ; cependant, je copie, à ce que je crois, avec la plus grande fidélité.

Si vous aviez copié, lui dis-je, avec la plus grande fidélité, votre deſſin réfléchiroit votre modèle, auſſi fidèlement qu'un miroir ; mais il s'en faut aſſurément que votre traduction ſoit littérale. Elle eſt remplie d'omiſſions graves, & de contre-ſens manifeſtes. On ne peut vous reprocher, il eſt vrai, que votre traduction ne ſoit pas littérale ; elle ne ſauroit l'être en effet. Vous ne pouvez, dans un eſpace ſi étroit, raſſembler toutes les parties de votre modèle, même en petit. Il en eſt un grand nombre, qui ne ſont que des points, & qu'on ne ſauroit abréger : vous êtes donc obligé de choiſir entre elles, & de

ſuppoſer le reſte : mais vous avez fait un mauvais choix, & vous avez mal ſuppoſé. Vous avez choiſi les détails qui peignent le corps, & rejetté ceux qui peignent l'ame. Ce que je vois ſous votre crayon, c'eſt uniquement le corps d'un vieillard, hideux de vieilleſſe & de ſouffrance : ſous le ciſeau d'Agaſias, c'eſt ſur-tout le cœur tendre d'un pere, & l'ame forte d'un ſage. Auſſi le Laocoon d'Agaſias m'inſpire-t-il une admiration ſenſible, qui m'attache à ſa douleur, tandis que le vôtre, au contraire, me révolte & me repouſſe.

Mais, me répondit le jeune artiſte, l'effet que je produis, n'eſt-il pas plus naturel ?

Sans doute, l'effet que vous produiſez, eſt bien plus naturel ; mais l'objet des beaux arts n'eſt pas ſimplement d'imiter la nature, mais d'imiter la belle nature ; non pas ſeulement d'affecter la ſenſibilité, mais de l'affecter en bien. L'artiſte médiocre ne ſait pas choiſir. Il prendra préciſément, dans un ſujet qui révolte, le côté le plus révoltant.

Expliquez-moi donc, m'a dit le jeune

homme, en quoi consiste le génie & l'intelligence qui vous frappent dans le choix de l'attitude, préférée ici par l'artiste.

Jeune homme ! Agasias a été chargé de représenter, sur le marbre, le malheur de Laocoön. Il s'est dit, sans doute, à lui-même : si je choisis l'aspect sous lequel il frappe d'abord, il fera certainement horreur ; & d'autant plus, qu'il sera mieux exécuté. Ces deux enfants & ce vieillard déchirés par deux serpens ! Qui pourra soutenir un pareil spectacle ? Il faut pourtant, non-seulement qu'on supporte celui que je veux offrir, mais encore qu'on le recherche. Il rêve, médite, descend dans son cœur ; il interroge tour-à-tour la sensibilité & la raison. " Le secret est trouvé, s'écria-t-il, „ il faut faire disparoître l'horreur de „ l'action principale, sous l'intérêt „ des accessoires. Ainsi je livrerai bien „ le corps du vieillard à la morsure „ du serpent : mais ce corps du moins „ sera parfait ; & sous les années, les „ morsures & les souffrances, on verra briller par intervalle une beauté „ majestueuse. Ainsi, j'exprimerai

„ bien encore, ſur tout le corps de
„ Läocöon, la douleur phyſique qu'il
„ éprouve ; mais comme elle révolte-
„ roit, ſi elle paroiſſoit toute entière,
„ j'en retiendrai dans l'ame une par-
„ tie : je mêlerai enſuite ce que je
„ laiſſerai paroître, avec la douleur
„ d'un père. Mais, ces deux enfans
„ m'embarraſſent. Les montrerai-je
„ déchirés tous les deux par les ſer-
„ pens ? quelle monotonie dégoûtan-
„ te ! & je dépaſſerai la pitié. Non,
„ il faut montrer ces deux enfans ac-
„ courans à la fois, à leur père, par
„ deux côtés différens ; les ſerpens
„ les ſaiſiront tous les deux, avant
„ qu'ils ſoient arrivés : mais un ſeul
„ ſera leur victime, & ce ſera le plus
„ jeune ; la victime ſera plus tou-
„ chante. L'autre ſera ſimplement en-
„ lacé dans les nœuds de l'affreux
„ reptile ; & ſon ſacrifice ſera différé.
„ Je tâcherai que ces deux épiſodes
„ ſoient extrêmement attendriſſans,
„ afin d'éteindre, dans la pitié que
„ ces enfans inſpireront, un peu plus
„ encore de l'horreur que doit inſpirer
„ le père ; je tâcherai, en un mot, que
„ la pitié ſoit l'effet dominant du ta-
„ bleau. "

Digitized by Google

Regardez maintenant, dis-je au jeune homme, comme Agaſias a bien exécuté un plan ſi ſublime, & ſi raiſonnable.

Oui, dit le jeune homme : on voit le travail de tous les muſcles tourmentés par la douleur.

Eh ! il eſt bien queſtion du travail des muſcles, lui répondis-je ! Vous ne voyez preſque jamais, vous autres artiſtes, que l'exécution méchanique. Vous n'admirez preſque jamais que ce que la main a fait : ce qu'a fait le génie, vous échappe. Louez, j'y conſens, l'exécution méchanique ; mais à ſa place, c'eſt-à-dire, après tout le reſte. Qu'importeroit, en effet, pour l'impreſſion générale, que l'artiſte eût négligé de faire ſouffrir quelques veines, eût mal rendu quelques chairs ? Que ſon ouvrage ſeroit médiocre, s'il laiſſoit l'œil d'un homme ſenſible, libre ſitôt de quitter l'enſemble, & d'errer dans les détails ! Que ſon ouvrage ſeroit médiocre, ſi l'ame ſe reſſouvenoit ſi promptement que les perſonnages ſont de marbre, & que le ciſeau les a faits ! Malheur à l'artiſte qui montre ſon talent avant ſon

œuvre ! Son œuvre, pour toucher à la perfection, doit être tel, que d'abord, le ſentiment puiſſe en éprouver tout l'effet & la réflexion, enſuite, en découvrir tout le mérite.

Pour moi, ce qui me ſaiſit, à la vue de Laocöon, c'eſt d'abord le cœur malheureux d'un père ; c'eſt l'ame vigoureuſe d'un ſage ; c'eſt la deſtinée déplorable d'un vieillard ; c'eſt enfin (car c'eſt la dernière choſe qui ſe montre) l'horrible ſouffrance d'un homme : c'eſt à la fois tout cela. Admirable mèlange ! qui attache tous mes regards à un ſpectacle, qui, préſenté autrement, n'en eût jamais laiſſé approcher un ſeul.

Lorſqu'enſuite ma réflexion cherche le mérite de l'artiſte ; quelle intelligence, quelle raiſon, quelles connoiſſances, quel génie, en un mot, je ſaiſis par-tout !

Agaſias vouloit montrer la douleur, la tendreſſe & le courage, luttant enſemble, ſur le corps de Laocöon. Eh bien ! il choiſit une attitude qui ouvre à ces trois athlètes, qui leur déploie, qui leur livre abſolument tout ce corps ; & cette attitude eſt extraordinaire, comme

l'artiſte l'a motivée ! D'abord, il fait attaquer Laocoön, dans le flanc, de ſorte que tout le tronc eſt contraint de ſaillir, pour fuir à la dent qui s'acharne ; enſuite il diſpoſe un pli du ſerpent, au-deſſus des épaules du héros ; de ſorte que le héros eſt obligé, pour tâcher de rompre ce pli, de déployer les deux bras, & de tendre en avant la tête.

Cependant les convulſions de la douleur dérangeront cette attitude : l'artiſte imagine de la fixer, en liant toute la partie inférieure du corps, des nœuds redoublés du reptile.

Voyez maintenant ce combat entre le courage & la douleur.

Le cri de la douleur eſt prêt de forcer ces lèvres entr'ouvertes ! Mais le courage les referme. Elles ne le laiſſeront point paſſer. Toute la ſurface de ce corps, en proie à la ſouffrance, reſſemble à la ſurface d'une mer agitée, qui bouillonne. Remarquez-vous parmi ces regards plaintifs de la douleur, les regards de la tendreſſe paternelle, qui ſe plaignent bien davantage ?

Agaſias a bien ſu encore intéreſſer à la mort du plus jeune des deux en-

Digitized by Google

fants ! Il couroit ſe réfugier dans le ſein de ſon père ; un ſerpent s'élance, l'atteint, &, dans un nœud dont il lie ſes jambes, le ſoulève & l'arrête en l'air ; tandis que, d'un autre nœud, il roidit un de ſes faibles bras. Enfin, le ſerpent, du poids d'un ſeul de ſes anneaux, qui gliſſe ſur le ſein de l'enfant, le preſſe, le plie, l'étouffe ; l'enfant expire, en regardant ſon père. Regard touchant ! Mourir ſi jeune ! mourir ainſi ! Ce corps ſi délicat & ſi tendre, étouffé par un ſerpent ! mais du moins il a peu ſouffert.

La tragédie n'eſt pas finie. Le ſort de l'aîné n'eſt pas décidé. Comment aucun homme, aucun dieu ne viendra dénouer, autour des jambes de cet enfant, ces abominables reptiles ! En vain il regarde ſon père ; en vain ſes mains eſſaient de rompre ces nœuds. Ses mains, hélas ! ſont trop foibles ; mais peut-être les ſerpens ſeront-ils raſſaſiés, quand ils auront dévoré Laocöon, & ſucé la vie du jeune frère. L'infortuné ! Quelle attente ! Le ſublime artiſte qu'Agaſias ! Il me fait penſer tout cela.

Avec quel génie, encore une fois,

Agaſias a ſu faire, d'un évènement ſi horrible, une ſcène ſi attendriſſante ! Il a tellement occupé mon cœur, par l'image d'incidens qui touchent; mon eſprit, par le ſpectacle d'objets qui font penſer; mes yeux, par la vue de tant de beautés, ou délicates, ou ſublimes, qu'à peine ai-je apperçu les ſerpens.

A meſure que je parlois ainſi, que mon enthouſiaſme s'exhaloit, je voyois le jeune artiſte s'animer.

Bon, me ſuis-je écrié ! prenez vîte votre crayon, vous commencez à ſentir.

Le ſang-froid, ajoutai-je, n'a jamais imité que ce qu'a fait le ſang-froid, c'eſt-à-dire, des choſes froides. Artiſtes, qui n'avez que des yeux, copiez de la matière & des cadavres : il n'appartient qu'aux imaginations ſenſibles, de copier la vie, le mouvement & la paſſion !

Mais je ne conçois pas, me dit le jeune peintre, comment il eſt néceſſaire, pour bien copier, d'avoir du génie, du ſentiment, de l'enthouſiaſme ; il me ſemble que des yeux ſuffiſent ; il me ſemble même qu'une certaine émotion pourroit m'empêcher de bien voir.

Digitized by Google

Mon ami ! il ſuffit des yeux du corps pour voir & copier ce que les yeux du corps ont vu : mais ce n'eſt qu'avec l'œil du génie que l'on apperçoit & que l'on copie ce que l'œil du génie a découvert. Ce n'eſt que dans l'émotion du même ſentiment, qui a inſpiré tels ou tels traits, qu'on pourra reconnoître ces traits. Les traits caractériſtiques de l'ame ne ſont viſibles qu'à l'ame.

Comment voulez-vous qu'un artiſte, qui ne ſera jamais entré dans le deſſein d'Agaſias ; qui n'aura pas ſaiſi que ſon projet, par exemple, a été, *dans le jeu de ce muſcle*, d'exprimer à la fois, la force de la douleur qui l'irrite & le pouſſe, & l'effort du courage qui le combat & le retient, puiſſe concevoir ce mouvement compoſé ; & s'il ne le conçoit pas, comment le rendra-t-il ? Il omettra préciſément le trait déciſif ; il croira même ſe rapprocher davantage de l'exactitude anatomique, en l'omettant : il ſera près de placer un défaut, où l'artiſte a placé une beauté.

Jeunes artiſtes, copiez beaucoup, mais imitez davantage ! Ne ſentez-vous pas que, pendant que votre main ſeule

travaille, votre génie dort? Vous perdez le moment de contracter l'heureuſe habitude de l'enthouſiaſme ; vous déſeſpérez de vous.

Vous copiez des chefs d'œuvres, dites-vous. Non : vous copiez, dans des chefs-d'œuvres, préciſément ce qui n'en eſt pas. Copieriez-vous ſi long-temps?

Au reſte, ſavez-vous ce que vous devez copier ? Les élémens du beau. Quand vous vous en ſerez une fois rendu maitre, vous pourrez en former enſuite, à votre gré, des combinaiſons qui ſeront originales, & vous ſeront vraiment propres. Copiez le nud, ſous toutes les formes, ſous tous les aſpects; copiez la nature tranquille du marbre, & de la toile antique ; à la bonne heure : & puis, quand vous voudrez paſſionner vos perſonnages, au lieu d'emprunter à d'autres tableaux des affections analogues, compoſez-les vous-même; compoſez-les, pour le lieu, pour le temps, pour l'action ; tout viſage de paſſion empruntée ne peut être jamais qu'un maſque. Voilà pourquoi, dans preſque tous les tableaux d'hiſtoire, les perſonnages ſont ſi outrés & ſi froids ; ce ne ſont que des mauvais comédiens.

Digitized by Google

Le travail de copier, je le crois bien, eſt ſéduiſant: il promet au jeune élève qu'il atteindra ſon modèle, & il ne lui demande, en retour, que du temps, de la patience, du crayon & de la couleur; il diſpenſe de toute étude.

Vous avez rencontré juſte, me dit le jeune homme: voilà bien ce que nous penſons tous, en nous mettant à copier.

Mais comment donc apprendrai-je à devenir un grand peintre?

Mon ami, en devenant d'abord un poëte, un hiſtorien, un phyſicien, un philoſophe; car, pour le méchaniſme de l'art, qui eſt la derniere partie de l'art, elle doit occuper auſſi la derniere. Sans les autres elle eſt inutile. Quand on ne ſait ni penſer, ni raiſonner, ni ſentir, à quoi ſert de ſavoir parler? A la vérité, les trois quarts des artiſtes ne veulent que parler: ils ne travaillent, les malheureux, que pour des organes. Vous, ſi vous voulez travailler pour l'eſprit & pour le cœur, prenez une autre route. Commencez par cultiver & votre cœur & votre eſprit: ſentez (1).

(1) Le conſeil, que je donne ici, eſt bien

Ce qui a perdu les arts, c'eſt de les avoir traités comme des métiers, de les avoir fait embraſſer aux jeunes gens, comme des profeſſions méchaniques.

Les artiſtes s'étonnent & ſe plaignent du peu de goût des hommes éclairés, pour les productions des beaux arts ; mais pourquoi, artiſtes, n'imitez-vous que des objets qui ſont de trop dans la nature, ou qui y ſont conſtamment ? Offrez-nous une nature qui ſoit nouvelle, & ſur-tout qui ſoit choiſie. Montrez-nous les trois fils du vieil Horace, jurant à l'envi, à la voix de leur père, la ruine d'Albe & le ſalut de Rome. Montrez-nous Socrate enchaîné dans ſa priſon & la coupe fatale à la main, converſant avec ſes diſciples, comme aſſis à un banquet & le front couronné de fleurs. Ou bien, rival heureux du Corège, faites-nous voir encore l'amour, qui, éternellement plaira, ſurtout ſi vous le repréſentez ſous les traits du jeune Lubormiski, armé, non de ſon flambeau, ni de ſon arc, mais ſeulement de ſa nudité, & offrant une

---

juſtifié par les Greuze, les Vernet, les Houdon, les David, les Lebrun, &c.

Digitized by Google

couronne de laurier & de myrthe.... ſans doute à l'artiſte, dont le pinceau l'a fait naître (1).

Mais chacun veut avoir pour ſoi la foule, & la foule ſe contente aiſément. Le goût du vulgaire finit, où celui des connoiſſeurs commence. Le vulgaire quitte l'œuvre de l'art, quand les couleurs diſparoiſſent, & que les penſées ſe montrent: eſpèce d'idolâtres, pour qui l'image eſt le dieu.

Dès que j'eûs ceſſé de parler, le jeune deſſinateur me remercia, & me dit, avec une ingénuité touchante: il eſt trop tard, je ſuis trop avancé, trop preſſé, ſur-tout par le beſoin, pour paſſer de la route que j'ai priſe, dans celle que vous m'indiquez. Il ſoupira, & me demanda mon nom.

Je ne vous le dirai pas, lui répondis-je; mais Homère, Virgile, & plus encore l'amour de la gloire, voilà ce qu'il eſt important pour vous de connoître.

---

(1) Tout ce paragraphe a été ajouté, comme on le voit, depuis le retour de l'auteur.

Ce tableau de l'amour, par Madame Lebrun, dans lequel elle s'eſt ſurpaſſée elle-même, l'approche du Titien, pour la vérité, & du Corège, pour la grace.

Digitized by Google

Oui, ſans l'amour de la gloire, on ne fait jamais rien de grand : car on ne fait jamais d'efforts.

Alexandre ne renverſoit, dans l'Aſie, les royaumes, qu'afin que le bruit de leur chûte retentit ſur la place publique d'Athènes.

LETTRE LXXIII.

A Rome.

J'AI vu le coliſée.

En paſſant ſous l'arc de Titus, pour y arriver, je me ſuis arrêté un moment. Je me ſuis plu à conſidérer la pompe du triomphe, les dépouilles des Juifs, les eſclaves qui traînent le char, la douce majeſté du conquérant, cette foule de Romains heureux de lui, qui le contemplent; enfin mille empreintes du ciſeau grec, plus belles les unes que les autres, & qui vivent encore ſur le marbre.

J'aimois ſur-tout à contempler un monument érigé par Trajan à Titus.

Digitized by Google

En quittant l'arc de Titus, on découvre, à droite, l'arc de Conſtantin, à gauche, le coliſée, au milieu, la fameuſe *Meta Sudans.*

Cet arc, qui fut érigé pour atteſter la première victoire de Conſtantin contre Maxence, n'atteſte plus aujourd'hui que la décadence des arts, ſous Conſtantin.

On fut réduit, pour le parer, à dépouiller un arc de Trajan de ſes bas-reliefs; quel attentat!

Je quittai bientôt cet arc. Je jettai, en paſſant, un coup d'œil ſur les reſtes de cette *Meta Sudans*, qui n'arrête plus perſonne par la fraicheur & le murmure de ces eaux abondantes, qu'elle répandoit autrefois. Je m'avançai enfin vers le coliſée.

Le coliſée eſt ſans contredit le monument le plus admirable de la puiſſance romaine, ſous les Céſars.

A cette enceinte qu'il embraſſe, à cette multitude de pierres qui le compoſe, à cette réunion de colonnes, de tous les ordres, qui s'élèvent les unes ſur les autres, circulairement, pour ſoutenir trois rangs de portiques, à toutes les dimenſions en un mot de

Digitized by Google

ce prodigieux édifice, vous reconnoiſſez tout de ſuite l'œuvre d'un peuple ſouverain de l'univers, & eſclave d'un empereur.

J'errai pendant long-temps autour du coliſée, ſans oſer, pour ainſi dire, y entrer: mes regards l'embraſſoient avec admiration & reſpect.

Il n'y a tout au plus que la moitié de ce vaſte édifice qui ſoit debout: cependant, l'imagination peut encore en relever le reſte, & voir le monument en entier.

J'entrai enfin dans l'enceinte.

Quel coup d'œil! quels tableaux! quels contraſtes! quel étalage de ruines, & de toutes les portions du monument, & ſous toutes les formes, & de chaque ſiècle, & de toutes les années, pour ainſi dire, portant, les unes, l'empreinte de la main du temps, les autres, l'empreinte de la main du barbare, celles-ci écroulées hier, celles-là il y a peu de jours, un grand nombre qui vont tomber, & quelques-unes enfin, qui, de moment en moment, tombent: ici c'eſt un portique qui chancèle, là, un entablement, plus loin, un gradin: & cependant, à

Digitized by Google

travers tous ces débris, les lierres, les ronces, la mouſſe, les plantes, les arbuſtes rampent, ils s'avancent, ils s'inſinuent, ils prennent pied dans le ciment; & inceſſamment ils détachent, ſéparent, pulvériſent ces maſſes énormes que des ſiècles avoient formées, & qu'avoient unies enſemble la volonté d'un empereur, & les bras de cent mille eſclaves.

C'étoit donc-là où combattoient, dans les jours des fêtes romaines, pour hâter un peu plus le ſang dans les veines de cent mille oiſifs, les gladiateurs, les martyrs & les eſclaves.

Je croyois entendre encore les rugiſſemens des lions, les ſoupirs des mourans, la voix des bourreaux; &, ce qui épouvantoit le plus mon oreille, les applaudiſſemens des Romains.

Je croyois les entendre, ces applaudiſſemens, preſſant, encourageant, exigeant le carnage, ceux des hommes demandant aux combattans toujours plus de ſang; ceux des femmes, aux mourans toujours plus de grace.

Il me ſembloit voir une de ces femmes, belle, jeune, quand un gladiateur étoit tombé, ſe lever alors ſur

la pointe du pied, &, d'un œil qui venoit de careſſer un amant, accueillir ou repouſſer, quereller ou applaudir le dernier ſoupir du vaincu, comme ſi elle l'eût acheté.

Que l'ennui romain étoit féroce ! On ne pouvoit l'amuſer qu'avec du ſang.

Cette penſée de la conquête de l'univers avoit exalté tellement la ſenſibilité romaine, qu'elle l'avoit jettée hors des limites de la nature, & de celles de l'humanité : de ſorte qu'à la fin elle ne pouvoit plus trouver d'émotions aſſez puiſſantes, que dans des conquêtes de royaumes, des combats de gladiateurs & de lions, des ſtatues coloſſales & d'or, des règnes de Néron & de Caligula.

Mais, quel changement dans cette arène ! Au milieu s'élève une croix, & tout autour de la croix, à d'égales diſtances, s'appuient ſur les loges où l'on renfermoit les bêtes féroces, quatorze autels, conſacrés à différens ſaints.

C'eſt là que, preſque tous les jours, des moines débitent des ſermons, & tiennent des confrairies.

Le coliſée de jour en jour dépériſſoit ; on enlevoit les pierres ; on le

Digitized by Google

dégradoit ; on le fouilloit : Benoît XIV imagina de ſauver le coliſée, en le conſacrant ; il le fortifia d'autels, & le couvrit d'indulgences.

Ces murs, ces colonnes, ces portiques ne s'appuient plus que ſur les noms de ces mêmes martyrs, dont le ſang a réjailli ſur eux.

Je me ſuis promené dans toutes les parties du coliſée ; j'ai monté à tous les étages ; je me ſuis aſſis dans la loge des empereurs.

J'aurai long-temps dans mon ame le ſilence & la ſolitude que j'ai rencontrés, dans ces corridors, le long de ces gradins, ſous les voûtes de ces portiques.

Je m'arrêtois de temps en temps pour écouter le bruit qu'y faiſoient mes pas.

J'aimois auſſi à écouter, je ne ſais quel bruiſſement ſourd, plus ſenſible à l'ame qu'à l'oreille, occaſionné par la main du temps, qui mine, dans le coliſée, de tous les côtés.

Quel plaiſir encore j'éprouvois, en conſidérant le jour qui ſe retiroit peu-à-peu de cette vaſte enceinte, en voyant

la nuit ſe gliſſer par les arcades, & y répandre ſes ombres!

A travers ces dernières lueurs du jour, & ces premières ombres du ſoir, mêlées enſemble, tout-à-coup j'ai vu paſſer une jeune femme. Elle étoit belle! elle étoit vêtue avec grace! Ses cheveux & ſes vêtemens étoient mollement agités par un vent frais. Elle tenoit d'une main, ſur ſon ſein, un jeune enfant, de l'autre main, un faiſceau de roſes, ſur ſa tête un panier de fraiſes. Le coliſée diſparut.

Remis de ce léger trouble, je deſcendis dans l'arène. Mes regards diſputèrent long-temps encore aux ombres du ſoir ces débris ſi pittoreſques. Ils s'arrêtèrent ſur cette pierre iſolée, qui domine le plus dans les airs, & ſur laquelle le dernier rayon du ſoleil mouroit.

Mais enfin il fallut ſortir, riche toutefois de mille idées, de mille ſenſations, qu'on ne peut recueillir que parmi ces ruines, & que ces ruines en quelque ſorte produiſent.

LETTRE

LETTRE LXXIV.

A Rome.

MADAME *** m'a proposé de me mener aujourd'hui à Tivoli.

Nous sommes arrivés de bonne heure.

Tandis que Madame ***, & le reste de la société étoient occupés à voir la grande cascade, la grotte de Neptune, la maison de Mécènes, j'ai couru aux *cascatelles*.

J'ai revu ce lieu charmant, comme on revoit un objet aimé, qu'on croyoit ne plus revoir.

Après avoir tout visité de nouveau; après avoir erré par-tout, j'ai dit; la soirée est belle; il est encore de bonne heure; je suis seul; offrons, ici, un sacrifice aux mânes de Délie & de Cinthie; traduisons quelques-uns des vers de Properce & de Tibule, dans le lieu même, où sans doute ils ont été faits: ce lieu m'inspirera peut-être.

Digitized by Google

J'ai fondu plusieurs élégies en une, &, au lieu de copier, j'ai imité. Voici d'abord une élégie de Properce.

Mais commençons par demander pardon à MM. les chevaliers *Bertin* & *Parny*, les *Properce* & les *Tibulle* de la France.

Poëtes charmans, j'ai osé cueillir des fleurs dans vos jardins, malheureusement après vous!

A CINTHIE.

Cinthie étoit à Rome, & Properce à Tivoli : on étoit au commencement du printemps.

Peut-on être sensible, & rester à la ville?
Des amours, aujourd'hui, la campagne est l'asyle;
Aujourd'hui, Junon même abandonne les cieux;
Et les vœux des mortels n'y trouvent plus les Dieux.
L'Amour s'est fait berger; Vénus s'est fait bergère;
En tous lieux, aujourd'hui l'on croit être à Cythère.
Salut, ô doux printemps! hommage à ton retour.

Oh! Comme dans les bois, dans les champs d'alentour,
Comme, dans nos vallons, rit la nature heureuse!

Digitized by Google

Le ciel ſemble amoureux de la terre amoureuſe.
L'aquilon cependant n'a point quitté les airs :
L'Amour friſſonne encor dans nos bois déjà verts :
Caché dans ſes boutons, le jaſmin, cher à Flore,
Doute encor du printemps, & n'oſe point éclore ;
Mais, parois, ma Cinthie, & tout va reflcurir.

Dis-moi, loin de Tibur, qui te peut retenir ?
Seroit-ce ta ſanté, qui languit, qui chancèle ?
Vas ! c'eſt en l'aimant bien qu'on guérit une belle.
Fuis donc les bords du Tibre, & viens inceſſamment,
Recouvrer la ſanté dans les bras d'un amant.

Que dis-je ! ô de l'amour illuſion puiſſante !
Rien ne m'eſt ſi préſent, que ma Cinthie abſente.
Tous mes ſens ſont émus ; je l'entends, je la vois :
Oui, c'eſt-là ſon ſouris, le doux ſon de ſa voix.
Que ma Cinthie eſt belle ? elle ſeroit, ſans peine,
Des amours, à ſon choix, ou la ſœur ou la reine.
Dryade, au fond des bois ; Naïade, au bord des eaux ;
Une nymphe bergère, au milieu des troupeaux.

Tout, dans Cinthie, eſt grace, & rien n'eſt impoſture.
Elle n'eſt point parée, & c'eſt-là ſa parure.

Quand Cinthie, au matin (j'en atteſte l'amour)
Entrouvre ſes beaux yeux, auſſi purs que le jour.

C'eſt l'aurore --- ou la roſe : on croit la voir éclore.

Non, mortels, c'eſt Cinthie, & ce n'eſt point
l'aurore :
C'eſt l'objet enchanteur qui me tient enflammé ;
Si vous ne l'aimez point, vous n'avez point aimé.
Voulez-vous embaumer cet air que je reſpire ?
Laiſſez-là vos parfums, faites qu'elle y ſoupire.
Voulez-vous m'émouvoir ? priez-la de parler.
Elle marche !... tremblez... elle peut s'envoler...
Quoi ! vous peignez Cinthie ? êtes-vous donc
Apelle !
Quoi, ſans être Phœbus, vous chantez cette belle !
Viens, ma belle maitreſſe ; oui, viens : ne tarde plus
A rendre à mes baiſers tes appas attendus.

Aimons-nous, aimons bien ; qu'aimer nous ſoit
la vie ;
Sans ceſſe reſſerrons le doux nœud qui nous lie,
Et puiſſions-nous enfin, à notre dernier jour,
Tous les deux à la fois, ne mourir que d'amour !

Trouvez-vous, dans ces vers, quelque trace de cette imagination ingénieuſement amoureuſe, qui caractériſoit Properce ? car on aime avec ſon cœur, avec ſon eſprit, avec ſon imagination, comme avec ſes ſens. Et c'eſt ce qui fait qu'on peut aimer, éga-

Digitized by Google

lement bien, de tant de manières différentes.

LETTRE LXXV.

A Tivoli.

VOICI maintenant une imitation de Tibulle : ce ſont des conſeils aux amans.

Je veux en faire hommage aux mânes du préſident Bouhier, qui a fait un traité ſur la coutume de Bourgogne & une traduction de Catulle.

CONSEILS AUX AMANS.

Venez tendres amans qui trouvez des cruelles;
Vénus m'a révélé comment on plaît aux belles.
Venez. La complaiſance ouvre un cœur à l'amour.
Qui toujours cherche à plaire eſt ſûr de plaire un jour.
Que l'ingrate à tes vœux ſe montre inexorable,
Que ſon cœur ſoit armé d'un bronze impénétrable,
(Jamais un tendre amant ne ſe découragea;)
Amuſe, flatte, amuſe... Eh bien, vois tu déjà
Comme, inſenſiblement à tes vœux plus facile,

Digitized by Google

Elle-même à ton joug préſente un cou docile.
Le temps peut tout: Le tigre à la fin obéit:
L'eau parvient à creuſer le roc qu'elle amollit.
Tu te plains qu'on différe; attends: le lys ſuperbe,
Pour briller quelques jours, ſe cache un an ſous l'herbe.
Il faut, ſur cette plaine, où jaunira le blé,
Que d'un an révolu tout le cercle ait roulé.

Tu le ſais, ô jeune homme! un cœur tendre eſt crédule,
Jures donc hardiment; jures donc ſans ſcrupule:
Tu peux même atteſter, ſans les bleſſer jamais,
Pallas par ſes cheveux, Apollon par ſes traits.
Jupiter annulla, par un bienfait ſuprême,
Tout ſerment, qu'à l'amour arracha l'amour-même.

Il eſt d'heureux momens, des momens où le cœur
Eſt ouvert, ſans défenſe, & n'attend qu'un vainqueur.
Mais il faut les ſaiſir, il faut qu'on les épie;
L'occaſion eſt nue, & veut être ravie.

Ah! comme des beaux jours le vol eſt prompt! hélas!
On n'en vit jamais un revenir ſur ſes pas!
Deſtin tout-à-la-fois & ſévère & biſarre!
Hériſſé de frimats, armé d'un ſceptre avare,
L'hiver, cinq mois entiers, règne en paix dans nos champs;
Et ſon jeune héritier, l'aimable & doux printemps,

Revient, en fugitif, visiter son domaine,
Où son peuple de fleurs ne l'entrevoit qu'à peine!
Jouis donc, ô jeune homme! hâte-toi. Ce courrier,
Qui, dans nos derniers jeux, s'élança le premier,
Il languit. Tu connois le frère de Délie;
Il négligeoit l'amour, le traitoit de folie.
Il rioit; l'âge vint; je le vis; il pleuroit.
Mais inutiles pleurs, inutile regrêt!
Hélas! le serpent seul peut tromper la vieillesse;
Seul dépouiller les ans, & garder la jeunesse.

Quoique Iris ait déjà, dans les airs orageux,
De ses riches couleurs peint la moitié des cieux;
Et qu'au penchant des monts, dans le milieu des plaines,
La soif de Syrius ait tari les fontaines;
Si ta Chloé, pourtant, veut hasarder soudain
Un voyage peu sûr en un climat lointain,
Pars. Où veut-elle errer sur la mer infidelle?
Prends la rame & fends l'onde, & fais voile avec elle.
Veut-elle, au bord des eaux, séduire le poisson?
Va déployer la ligne & jetter l'hameçon;
Enfin veut-elle, un soir, dans la plaine fleurie,
Vaincre, d'un pied léger, ton pied qu'elle défie?
Accepte: elle s'élance; & toi, vole: soudain,
Que ton pas ralenti lui cède le chemin;
Et vainqueur en effet, prête-lui ta victoire.
Alors, mets à profit l'ivresse de sa gloire.
Heureusement vaincu, tu peux alors ôser;

Tu peux impunément cueillir plus d'un baiſer,
Qu'elle défend d'abord, & puis qu'elle abandonne.
Oui, d'abord tu les prends; enſuite, on te les donne,
Après, on te les offre; & la coquette enfin
Les ravit ſur ta bouche, en dépit de ta main.

Il eſt d'autres ſecrets, un art plus ſûr encore,
Mais que n'apprend Vénus qu'à l'amant qui l'implore.
Sois ſimple, ſois modeſte: on eſt toujours ému
D'une rougeur candide, & d'un rire ingénu.
Sache encore avec grace & parler & te taire;
Avec timidité te montrer téméraire.
Oh! puiſſe, dans tes yeux, une larme rouler,
Qui brillera d'amour & n'ôſera couler!
Enfin, que te dirai-je? Une aimable triſteſſe,
Un regard attendri qui conjure & careſſe,
Un ſoupir, un ſilence eſt ſouvent écouté:
C'eſt un rien; mais un rien peut tout ſur la beauté.
Il le pouvoit jadis: mais, dans ce temps barbare,
Où l'or plaît, où l'or règne, où Vénus eſt avare,
On vend l'amour! ô honte! On préfère, à préſent,
Un coupable artifice à mon art innocent.
Des vers, des fleurs, des ſoins prenoient une coquète.
On pouvoit la ſéduire; à préſent on l'achète.

Belles, quittez Plutus, & ſuivez les neuf ſœurs.
Et, pour leurs favoris, réſervez vos faveurs.
Belles, aimez les vers, les vers immortaliſent;

Digitized by Google

Vos appas, dans les vers, avec eux, s'éternisent:
Et vos noms y vivront, tant qu'Hébé, dans les cieux.
Versera l'ambroisie au monarque des dieux;
Que Vénus sourira: que la reine de l'onde
De son écharpe humide embrassera le monde.
Tout périt sans les vers. Sans cet art immortel,
Que de dieux oubliés n'auroient point eu d'autel!
Et toi-même, ô Vénus! il t'en souvient: Homère,
A ta belle ceinture attacha l'art de plaire.

Ces vers sont tirés d'une traduction en vers des élégies de Tibulle, & d'une partie de celles de Properce, par l'auteur de ces lettres. Elle n'a pas encore vu le jour.

Digitized by Google

LETTRE LXXVI.

A Rome.

VOICI quelques unes de mes remarques sur l'état ecclésiastique & les habitans de Rome.

Il n'y a, à proprement parler, à Rome, que trois sortes de personnes: le pape, le clergé & le peuple.

Tout le clergé est entraîné par une attraction universelle, vers les dignités suprêmes, jusqu'à la thiare inclusivement.

Tout ce qui n'est pas clergé, reste en-deçà: princes, marquis, avocats, fermiers, artistes, marchands, domestiques, mendians; c'est-là le peuple.

La noblesse n'a guères, à Rome, que le poids & l'éclat inhérens à l'antiquité d'origine; elle n'y pèse point, comme ailleurs, sur le peuple, du poids accessoire & énorme de toutes les préférences pour les places, & de cette multitude inconcevable de possibilités d'opprimer.

Digitized by Google

Le clergé réunit tous les honneurs & tous les pouvoirs ; & c'eſt des rapports plus ou moins intimes, avec des membres plus ou moins conſidérables du clergé, que découlent les importances ſecondaires, & les conſidérations ſubalternes.

La plus grande maſſe des richeſſes lui appartient ; prix du ciel qu'il vendoit autrefois.

Sur trente-ſix mille maiſons que l'on compte à Rome, la main-morte en poſſède vingt mille. En effet, depuis un grand nombre de ſiècles, la main-morte hérite ſans ceſſe, & elle n'a point d'héritiers. Elle doit à la longue, poſſéder tout, c'eſt-à-dire, tout envahir.

La richeſſe territoriale eſt peu de choſe dans l'état eccléſiaſtique. Elle ne ſuffiroit ſûrement pas pour nourrir ſes habitans. Mais Rome a ſes bulles, ſes cérémonies, ſes ruines ; elle a ſon nom, qui eſt la plus riche de toutes ſes ruines.

Elle eſt hors d'état auſſi d'envoyer aucune portion de ſes denrées, ou de ſon induſtrie, au marché général de l'Europe ; elle les conſomme : enfin, elle ne peut payer l'Europe, qu'avec

de l'or, (car les indulgences n'ont plus de cours).

Ce n'eſt pas que, ſi ſon agriculture & ſon induſtrie étoient plus floriſſantes, elle ne pût connoître auſſi le commerce; mais elles ſont l'une & l'autre dans l'abandon.

Voici un échantillon de la manière dont on cultive, dans les environs de Rome, le peu de terrein ſoumis à la culture.

Aux époques du labour & des récoltes, des particuliers ſe rendent dans une place publique, auprès de Rome, avec cent, deux cents, trois cents paires de bœufs: arrivent enſuite les propriétaires, qui en louent un certain nombre, & les conduiſent ſur leurs poſſeſſions, ſouvent, à huit ou à dix milles. Alors, dans l'eſpace d'une ſeule journée, on exécute toute l'opération de la ſaiſon: en un jour, on laboure; en un jour, on ſème; on moiſſonne & on récolte en un jour: ces travaux de l'agriculture reſſemblent à des coups de main, qu'on va faire dans les campagnes.

Le ſol cependant ne demande qu'à produire. Un peu d'art & de ſueur ob-

Digitized by Google

tiendroit toutes les productions qu'on voudroit, des ſels de cette terre & des rayons de ce ſoleil, qui n'y font naître, aujourd'hui, que des maladies.

On évalue la population de Rome à cent ſoixante-dix mille ames.

On compte près de dix mille mendians ou pauvres.

La domeſticité eſt plus nombreuſe.

Le clergé ſéculier ou régulier peut s'évaluer à un ſixième.

On eſtime que le célibat de profeſſion eſt tel, qu'il y a plus de cinq femmes pour un homme: voilà une des meſures du libertinage à Rome.

La culture de l'eſprit eſt, ici, comme celle de la terre, à-peu-près nulle. Auſſi l'eſprit n'y produit-il guères que de la juriſprudence, de la médecine, de la théologie & des ſonnets.

La meilleure éducation des filles, c'eſt de n'en recevoir aucune.

Il y a, à Rome, dans la multitude, peu de raiſon, aſſez d'eſprit, beaucoup d'imagination: les années y donnent des habitudes, & n'y donnent pas d'expérience.

Je ne remarque que ce qui domine.

Digitized by Google

LETTRE LXXVII.

A ROME.

Suite de la précédente.

L'ÉLECTION, comme on ſait, place la thiare ſur la tête du pape.

Il n'y a point de ſouverain en Europe, dont les loix aient moins limité l'autorité : il dit, & on fait. Ses volontés ſont tout enſemble des loix civiles, & des préceptes religieux ; chef de l'égliſe & de l'Etat, ſes volontés ſont ſanctionnées par la crainte du bourreau & du diable tout à la fois.

Mais il s'en faut bien que l'autorité du pape ait, à Rome, toute ſa puiſſance ; elle n'en a pas la moitié.

Le pouvoir temporel ſe réduit à un revenu qui eſt très-modique ; à une poignée de milice, qui n'eſt qu'une ridicule repréſentation d'état militaire ; à une bande de sbires, que l'opinion publique diffame, & qui par conſéquent

ſont infâmes ; à une ombre de police exercée par les curés ; enfin, à des tribunaux très-nombreux, & par conſéquent ſans poids.

Ces moyens, qui compoſent le pouvoir temporel, déjà ſi foibles en eux-mêmes, ſont encore affoiblis par des non-valeurs & des abus.

A l'égard de l'adminiſtration des finances, nulle intelligence dans l'application, nulle économie dans l'emploi, preſque nulle comptabilité. L'adminiſtration des finances eſt un pillage.

Quant au pouvoir militaire ; l'ombre d'une armée obéit à l'ombre d'un chef. Ni eſprit militaire, ni diſcipline. Les sbires ſont des brigands privilégiés, qui font la guerre à des brigands, qui ne ſont pas privilégiés. Leur chef eſt obligé d'entretenir, au cardinal-vicaire, un carroſſe & deux chevaux. Ce mot renferme un volume.

Les tribunaux ſont compoſés de prélats qui, en général, ignorent les loix, & s'occupent de toute autre choſe. Mais ils ont des ſecrétaires.

La Rotte cependant, qui eſt un tribunal d'appel, eſt reſpectable. Elle eſt

obligée de motiver ſes ſentences, & de les publier ſur le champ; mais ſes déciſions n'ont point de terme. On peut ſans ceſſe revenir contr'elles. Il ne faut qu'un mot du pape : ce mot s'obtient ou s'achète.

A l'égard du pouvoir pénal, la multiplicité des aſyles (il y en a dans Rome près de ſept cents), l'inſuffiſance ou la connnivence des sbires, les crédits particuliers, la nature des galères, qui ſont très-douces & très-mal gardées, n'en ſont qu'un épouvantail.

J'ai oublié de dire que toutes les maiſons, où les cardinaux ont fait poſer leurs armes, mettent les créanciers à l'abri des exécutions judiciaires. Ces ſortes d'aſyles ſont en grand nombre; quelques cardinaux en trafiquent. L'impunité, à Rome, eſt un revenu.

Le pouvoir de la religion a conſervé un peu plus de force; mais il en a perdu beaucoup, par trois cauſes également puiſſantes, la multitude des indulgences, la facilité des abſolutions, & l'habitude.

D'après cet expoſé du gouvernement de Rome, il ſembleroit que Rome doit, comme état politique,

toucher à ſa ruine, comme état ſocial, être travaillé par mille déſordres, comme état civil, être en proie à toutes les misères: choſe incroyable & pourtant vraie, Rome eſt, peut-être, l'état politique le plus en ſûreté, l'état ſocial le plus calme, l'état civil le moins malheureux.

Mais comment expliquer ce phénomène? Par la prépondérance de l'action des cauſes morales ou cachées, qui tendent à la ſûreté, à la paix & au bonheur, ſur l'action des cauſes phyſiques ou apparentes, qui tendent à la diſſolution, au déſordre & au malheur.

Je tâcherai demain d'expliquer ceci.

Digitized by Google

LETTRE LXXVIII.

A ROME.

Suite de la précédente.

L'ÉTAT eccléſiaſtique, ſans troupes, ſans argent, preſque ſans population, ſans moyens d'attaque & de défenſe, & au milieu d'états qui le convoitent, ſembleroit devoir être toujours prêt à tomber ſous la conquête.

Mais voyez comme, à l'envi, les cauſes morales, ou l'étayent, ou le redreſſent. Voyez la jalouſie de ces mêmes états voiſins, qui les tient tous en arrêt; voyez les opinions religieuſes, qui donnent à Rome dans l'univers entier, des ſoldats; voyez enfin l'intérêt politique des princes chrétiens, veiller à la conſervation d'un deſpotiſme, ſur lequel s'appuient tous les autres, qui, en mettant tous les trônes dans le ciel, leur épargne des troupes & de l'or; qui, enfin, poſsède & prête ou vend à

tous les ſouverains cette parole qui vaut des armées: *l'autorité vient de Dieu.*

C'eſt à tort qu'on prétendoit que l'autorité ſpirituelle du pape pourroit être ſéparée de ſon autorité temporelle.

Il eſt inconteſtable que c'eſt la couronne du monarque qui ſoutient la thiare du pontife: les ſéparer, ce ſeroit les briſer.

La force phyſique eſt la baſe néceſſaire de tous les pouvoirs moraux qui ne ſont, à vrai dire, eux-mêmes, que des pouvoirs phyſiques auſſi, mais compliqués & ſecrets.

L'autorité temporelle du pape ne périra vraiſemblablement que lorſqu'il n'y aura plus que de la religion ſans ſuperſtition.

Que de durée cette menace lui accorde encore! car il ſera peut-être impoſſible à la religion & à la philoſophie de purger de toute ſuperſtition le catholiciſme.

La foibleſſe naturelle de l'eſprit humain, l'ignorance invincible des dernières conditions de la ſociété, la puiſſance de l'habitude, l'intérêt de pluſieurs paſſions, empêcheront toujours

que la religion chrétienne ne s'épure parfaitement ; qu'elle ne ſe relève vers le ciel, d'où elle eſt deſcendue, & ne retourne à ces idées ſimples & ſublimes auxquelles les hommes vulgaires ne ſauroient atteindre.

Mais, dira-t-on, l'état eccléſiaſtique eſt aujourd'hui ſi foible ! Il n'a jamais été ſi ſtable que depuis qu'il eſt ſi foible. Il n'a plus rien à redouter déſormais, car déſormais il n'eſt plus à craindre.

LETTRE LXXIX.

A ROME.

Suite de la précédente.

LA tranquillité qui règne à Rome peut s'expliquer aiſément.

Quoique le pape ait dans ſes mains un pouvoir abſolu, il eſt peu dans le cas d'en abuſer ; il n'eſt pas né prince ; la couronne eſt pour lui une bonne fortune, un acceſſoire de la thiare,

Digitized by Google

une des fonctions de la papauté, un dépôt plutôt qu'une propriété; & ordinairement il eſt vieux : d'ailleurs, on ne prend tout d'un coup ni des beſoins, ni des habitudes, ni des talens, ni des idées; on les acquiert, &, à un certain âge, avec peine.

Une grande conſidération retient encore les papes, qui ſeroient tentés d'opprimer : pour ſe faire reſpecter comme pontifes, il faut qu'ils ſe faſſent aimer comme rois.

Le deſpotiſme des papes conſiſte bien plus à ne pas uſer de leur pouvoir qu'à abuſer de leur autorité.

La foibleſſe eſt preſque la ſeule tyrannie des papes.

Or, celle-là cauſe bien moins de trouble; elle donne le temps à la nation de gagner un nouveau pontificat.

Le haut clergé n'a pas d'intérêt non plus à troubler l'ordre établi.

L'autorité du pape, douce & légère en elle-même, n'appuie preſque pas ſur lui.

L'opinion d'ailleurs, qu'elle eſt ſacrée; celle, qu'elle eſt néceſſaire; celle, qu'elle eſt momentanée: ces trois opinions la ſoulevent.

Digitized by Google

Enfin, l'ambition & l'eſpérance d'exercer quelque portion de cette autorité dans le moment, & de l'exercer en entier quelque jour, achève de lui ôter toute ſa peſanteur, en lui laiſſant tout ſon poids.

Et comment les cardinaux ſeroient-ils tentés de retrécir la thiare? Ils ne ſont rien, dans l'état, auprès du peuple, auprès du clergé, auprès du ſouverain, ni même dans l'Europe entière, par ce qu'ils ſont, mais, uniquement, par ce qu'ils peuvent être : ils ne diminueront donc pas ce qu'ils peuvent être; ils ne diminueront donc pas le pape.

A l'égard du peuple, une foule de cauſes morales courbe ſon obéiſſance, comme ſa foi, ſous le joug pontifical. Il a un maître abſolu, mais il n'en a qu'un. Il croit le tenir de Dieu; il en change ſouvent : la thiare eſt trop loin de lui.

Si le peuple, à Rome, demeure en paix, quoiqu'il ne ſoit ni prévenu par la police, ni réprimé par la juſtice, c'eſt que l'abſence des cauſes de déſordre y remplace les moyens de l'ordre.

Rien de plus rare à Rome, que les

Digitized by Google

vols caractériſés, que les effractions, que les mouvemens populaires. Seulement un grand nombre de coups de couteau.

Ils ne cauſent jamais ni mouvement, ni horreur; on les voit donner de ſang-froid, on les raconte de ſang-froid. Le meurtrier ne paſſe ni pour méchant, ni pour dangereux, ni pour infâme. Sans doute, dit-on, on l'a provoqué.

L'uſage du couteau eſt le duel de la populace.

On le regarde comme une portion de la juſtice laiſſée au peuple. Il ne paſſe guères d'ailleurs la vengeance qui eſt modérée par la crainte même de la vengeance.

C'eſt la vengeance, à Rome, qui fait la police.

On pourroit aſſurément, ſi l'on vouloit, ôter le couteau au peuple, réunir à la juſtice ſouveraine cette branche égarée de la juſtice criminelle: il ſuffiroit de ſupprimer les aſyles, de ſurveiller les galères, & de ne plus arracher aux mourans, des mots douteux qui pardonnent; car, ici, l'aſſaſſinat au couteau eſt tellement regardé comme un crime privé, que le pardon

Digitized by Google

de l'assassiné désintéresse absolument la justice souveraine.

Le peuple y gagneroit-il?

Le couteau fait, il est vrai, parmi le peuple, quelques victimes, mais il prévient l'oppression, qui en fait encore davantage. Il hâte quelques morts, mais il diminue les malheurs.

Un grand qui peut opprimer, & un petit qui peut se venger, sont, à-peu-près, à deux de jeu.

Je suis loin cependant d'approuver l'usage du couteau; j'énonce ce qui, dans un mauvais ordre de choses, paroit être le moins mal.

Je reviens à la rareté des vols.

Le nombre des besoins physiques, qui conseillent le vol, est beaucoup moindre à Rome que par-tout ailleurs.

La terre & l'industrie enrichissent peu les Romains; mais rassasiés & vêtus de la fécondité & de la chaleur du climat, ils ont peu besoin de l'industrie & de la terre.

La mendicité, cette dégénération de la pauvreté, dont l'état précaire, partout ailleurs, est la source ordinaire des vols, n'a point ici cet inconvénient; c'est ici un état assuré.

Il

Il n'y a pas de mendiant que la mendicité ne nourrisse, & à qui, non-seulement elle ne donne le présent, mais ne garantisse aussi l'avenir.

Un homme, une femme, un enfant n'ont qu'à arborer quelque guenille dans les rues de Rome, ou étaler quelque plaie, ils trouvent tout de suite à manger. La pitié des Romains ne raisonne jamais. Et que faut-il de plus à un mendiant? Dégradé, ou par la misère, ou par les infirmités, ou par la paresse, la vie animale lui suffit: dès qu'il l'a, il est heureux — comme son chien.

Il y a plus de mendians à Rome que par-tout ailleurs; ils abondent de tous les côtés; le pélerinage en dépose un très-grand nombre.

Tout ici leur est ouvert; il leur est permis de chercher par-tout la charité, de la poursuivre par-tout: ils entrent dans les cafés, & ils en sortent comme des animaux domestiques. La délicatesse souffre & murmure; mais l'humanité dit à la délicatesse: ce sont des hommes.

Une raison qui prévient encore la fréquence des vols, privés ou publics,

c'eſt l'abſence du luxe, & ſur-tout du plus contagieux, du luxe effronté qui brille.

Il faut moins de ſuperflu, à Rome, que par-tout ailleurs.

La richeſſe y ſert peu les ambitions, qui toutes doivent paſſer par l'état eccléſiaſtique, & ſont forcées d'y reſter.

D'ailleurs, tout le monde eſt connu; moins d'eſpérance par conſéquent d'en impoſer par du faſte, moins de beſoin par conſéquent de faſte, & par conſéquent de crimes.

Le ſuperflu coûte plus de grands crimes, que n'en coûte le néceſſaire.

La miſère, la pareſſe, l'ambition, le beſoin des femmes peuvent donc, à Rome, ſe paſſer de voler.

Je dis auſſi le beſoin du ſexe; parce qu'ici le climat, & les mœurs fourniſſent ſuffiſamment des femmes, même au caprice.

La débauche privée eſt ſi grande, qu'on ne connoît point la débauche publique; elle n'eſt pas néceſſaire: ainſi, dans certains pays, la pauvreté eſt ſi générale, qu'il n'y a point de mendicité.

Digitized by Google

Il ſe commet pourtant des vols, mais ce ſont plutôt des tentations & des facilités du moment, que des coups de main combinés.

On voit pourquoi les aſſaſſinats ſont rares. Les beſoins de voler ſont peu actifs & peu nombreux, & les peines contre le vol ne ſont pas ſévères.

Pourquoi, maintenant, la mauvaiſe diſtribution de la juſtice, & la mauvaiſe économie politique ne laſſent-elles jamais la patience du peuple?

Il faut diſtinguer les querelles judiciaires du peuple, de la populace, des petits bourgeois, & les querelles judiciaires des états plus importans.

Les premieres roulent ordinairement ſur des minuties, & montrant tout d'un coup la juſtice, obtiennent en général des jugemens aſſez juſtes, ou dont l'injuſtice eſt ſi ſubtile, qu'elle échappe aux yeux du vulgaire.

Quant aux autres différends, leur déciſion n'intéreſſe que peu de monde; & d'ailleurs, l'équité & l'iniquité de ſes déciſions peuvent aiſément reſter cachées dans la complication des in-

térêts & des formes, ou dans l'obſcurité des droits.

De toute l'adminiſtration politique, la ſeule partie qui affecte vraiment le peuple, c'eſt celle qui le touche immédiatement, c'eſt-à-dire, le prix des denrées.

Quand les denrées hauſſent, le peuple murmure. Que fait alors le gouvernement? Il écoute; & ſi le murmure ne devient pas un cri, il va ſon train; il ſe garde ſeulement de verſer *cette dernière goutte*, qui ſeule fait répandre les vaſes d'iniquité, comme tous les autres.

Le peuple vient-il à crier, le gouvernement baiſſe le prix; mais il diminue la meſure: le peuple Romain eſt content.

Voilà le peuple Romain; les peuples; le peuple.

Celui-ci eſt plus patient, parce que les autres n'eſpèrent que dans le temps, mais lui, dans le lendemain. Un pape eſt toujours, pour lui, un roi, qui ſe meurt.

Auſſi le plus grand tort que les papes puiſſent avoir avec les Romains, c'eſt de vivre trop long-temps, de

Digitized by Google

retarder le tirage d'une loterie où tout le monde a des billets, & qui a des lots pour tout le monde. Les cardinaux y ont des billets de pape; les prélats, des billets de cardinaux; les abbés, des billets de prélats; la nobleſſe, des billets de crédit; certaines perſonnes, des billets d'emplois; les marchands, des billets de vente; les artiſans, des billets d'ouvrage; les mendians, des billets d'aumônes: tous, des billets de changemens, de ſpectacles & de fêtes. Pourquoi donc cette joie, cette folie, cette ivreſſe d'un bout de Rome à l'autre? Rome a-t-elle remporté quelque victoire? Oui; un pape eſt mort.

LETTRE LXXX.

A ROME.

Suite de la précédente.

MAINTENANT; comment le peuple eſt-il heureux, ſous le joug d'une

autorité abſolue, ſous l'influence de tant de puiſſances ſecondaires, ſous l'action continuelle de la pauvreté, en proie à tant de défauts & de vices d'une adminiſtration déteſtable?

Qu'il obéiſſe; à la bonne heure: l'habitude, la patience, l'eſpoir, la religion ont ſéparé à Rome, par un aſſez grand intervalle, l'oppreſſion & la révolte.

Mais que ce peuple obéiſſe gaiement!

Vous avez déjà vu que l'autorité abſolue du pape ne pouvoit peſer beaucoup ſur le peuple. L'influence des grands ſur ſa deſtinée eſt encore moins oppreſſive.

Il règne dans tous les rapports des grands avec les grands, & des grands avec les petits, une aménité, une facilité, une cajolerie univerſelle: cela vient de ce que la fortune exerce ici tous ſes caprices, & ordinairement, en ſecret & en ſilence, par des valets, des moines, des ſecrétaires, ou par des femmes. On ne ſait donc au juſte, avec qui l'on a affaire, le prix de celui avec qui on traite, l'influence de ce paſſant qu'on ſalue. Peut-être demain, ce pauvre prêtre ſera-t-il

prélat; ce pauvre prélat, cardinal; ce pauvre diable, le ſecrétaire ou le valet d'un homme en place. Dans le doute, tout le monde ménage tout le monde; dans le doute, on prodigue les paroles de bienveillance, les ſourires de protection, les ſerremens de mains d'amitié : tous les viſages font la cour à tous les viſages.

Les Romains ont une merveilleuſe facilité à changer de viſage, ou plutôt ils n'ont pas beſoin d'en changer; les meilleurs maſques du monde, ce ſont des viſages italiens. Cependant leur pantomime outre tout, les geſtes, les paroles, les regards, de ſorte que, pour la rendre trop ſignificative, ils la rendent inſignifiante. Auſſi, les Italiens, entr'eux, ne croient-ils jamais ni le viſage, ni la parole, ni l'accent même; ils ne croient que l'événement.

Voulez-vous connoître la conduite d'un cardinal en viſite chez un autre cardinal, ſur-tout quand ce dernier eſt en place? En entrant dans la première antichambre, où ſont les valets, il ſalue; dans la ſeconde, où ſe tiennent les valets de-chambre, il ſourit; dans la troi-

sième, où sont les gentilshommes, il prend la main, dans la quatrième, où se trouve l'introducteur, il salue, il sourit, il prend la main & il cause; enfin, il entre chez son collègue: ce sont, en apparence, deux amis qui s'embrassent, &, en effet, deux rivaux qui voudroient s'étouffer.

Cette politique nécessaire de ménagemens met donc, ici, les petits à l'abri des oppressions dont, ailleurs, les loix mêmes ne les défendent pas.

Enfin, à Rome, la médiocrité des fortunes rapproche les individus & les états: toutes les têtes presque se touchent; il faudroit donc que le despotisme fût bien adroit, pour n'en frapper précisément qu'une.

LETTRE LXXXI.

Suite de la précédente.

ACHEVONS d'expliquer le bonheur des Romains, fondé (comme on vient de le voir), sur un esclavage

politique, apparent, & ſur une liberté très-réelle.

Aucun de leurs beſoins phyſiques n'a le ſuperflu, mais ils ont tous le néceſſaire, & peu eſt le néceſſaire.

La faim eſt ſans énergie. Un repas ſuffit par jour; & des fruits, des légumes, du petit poiſſon, peu de viande, ſuffiſent à ce repas unique.

La ſoif demande & conſomme très-peu de vin, mais beaucoup de citrons & de glace.

Quant à l'habillement; le climat & le coſtume le réduiſent au vêtement: toute perſonne qui n'eſt pas nue, eſt vêtue.

Le beſoin des ſexes trouve dans le figisbéiſme, aliment; dans les mœurs, facilité; dans la religion, indulgence.

Il eſt un beſoin particulier, qui n'eſt pas compris dans la liſte des beſoins de l'homme, peut-être le plus impérieux de tous, qui joue le plus grand rôle dans la vie humaine, & qui cependant a peu fait juſqu'ici l'objet de la légiſlation, & même de la philoſophie: c'eſt celui qu'éprouve l'homme, d'épuiſer ſon activité, c'eſt-à-dire, de dépenſer le ſuperflu de vie, qui lui

reſte, après la ſatisfaction des premiers beſoins.

Il eſt conſtant que ce trop de notre exiſtence, ſi je peux m'exprimer ainſi, comprimé en nous par la contrainte ou par le défaut d'exercice, cauſe infailliblement ce mal-aiſe, qu'on nomme ennui, & qui devient un tourment affreux.

C'eſt pour prévenir ou combattre cette modification douloureuſe, pour échapper à l'ennui, que l'homme civiliſé fait par-tout, plus ou moins d'efforts, qu'il invente & cultive la foule des arts, ſe perfectionne ou ſe déprave, qu'il remue l'univers, & qu'il remplit les hiſtoires.

Mais ce beſoin eſt plus ou moins impérieux dans les différens degrés de civiliſation, & ſous les différentes températures.

A Rome, par exemple, le climat le réduit beaucoup, ainſi que les autres beſoins.

D'ailleurs les circonſtances politiques, loin de le cultiver, de le développer, de l'augmenter, comme elles font parmi d'autres peuples, concourent, au contraire, avec le climat, à le reſtreindre encore davantage.

Digitized by Google

Vous voyez, en effet, que la politique européenne ſe retire de plus en plus de l'état eccléſiaſtique, comme la mer, de ſes rivages.

Cet état reſte bien, ſi vous voulez, dans le territoire de l'Europe; mais il n'eſt preſque plus dans ſa ſociété; il ne repréſente plus ſur le globe. Il n'a donc plus de part à ſon mouvement général, ni à ſon commerce habituel, ni à ces électriſations fréquentes des orages politiques, qui entretiennent, qui irritent, qui développent la ſenſibilité des nations.

Ainſi, le beſoin de conſommer ſon activité, réduit, chez les Romains, par ces deux cauſes, n'exige point tout cet eſpace qu'il lui faut ailleurs, pour s'exercer & ſe ſatisfaire: il ne lui faut pas tous ces divers champs de la philoſophie, de la littérature & de la politique.

Le peu de ſuperflu qui leur reſte de leur exiſtence, après la ſatisfaction des premiers beſoins, ils le dépenſent en ſommeil, en amour, en vanités, en diſputes théologiques, & en proceſſions.

On paſſe du dîner au ſommeil. On

dort juſqu'à ſix heures du ſoir ; enſuite on ne fait rien, ou on fait des riens. La nuit arrive : tous les travaux s'interrompent, tous les atteliers ſe ferment ; hommes, femmes, filles, chacun alors prend la volée juſqu'à trois heures du matin ; on va à la promenade, dans la rue du cours ; à la converſation, dans les coteries ; à la collation, dans les auberges ; les eſprits, même les plus graves, s'abandonnent, juſqu'au lendemain.

Chaque ſoirée eſt une fête publique, à laquelle préſide l'amour. Il n'eſt pas fort rafiné. Les ſens parlent aux ſens, & ils ſe ſont bientôt entendus ; ou bien la vanité à la vanité ; rarement le cœur & l'imagination, à l'imagination & au cœur.

Il y a tant de bonnes fortunes à Rome, qu'il n'y a point de bonnes fortunes.

On ne trouve, ici, dans les mœurs ni des hommes privés ni des hommes publics, cette moralité, cette bienſéance dont les mœurs françoiſes ſont pleines.

Le beau moral eſt abſolument inconnu. Ce qu'il y a de bien, on ne le doit qu'à l'inſtinct, au bon ſens,

à la coutume. Or, c'eſt pour atteindre à ce beau moral dans tous les genres, que la ſenſibilité eſt le plus tourmentée; qu'elle eſt en proie aux contentions de l'eſprit, aux émulations de l'ame, aux ſcrupules de la conſcience; qu'elle pare avec tant de rafinement & de peine, les écrits, les diſcours, les paſſions, enfin toute la vie publique & privée.

Rien de tout cela à Rome.

La vie, pour la plupart des individus, n'y a que de la vieilleſſe & de l'enfance. Les autres ſaiſons lui manquent.

Deux choſes ajoutent ſinguliérement au bonheur des Romains. La religion, par ſes abſolutions, leur couvre toujours le paſſé, &, par ſes promeſſes, leur colore toujours l'avenir. C'eſt le peuple qui craint le moins, & qui eſpère davantage. Il a la religion la plus aveugle, & en même temps la plus commode. Qu'il aſſiſte régulièrement à des cérémonies religieuſes, c'eſt-à-dire à des ſpectacles, & qu'il prononce habituellement certaines paroles, il a le ciel.

Il n'a pas beſoin de travailler ſes

ſentimens & ſes idées, & de ſe battre toute la vie avec les paſſions. La température de ſa religion eſt auſſi douce que celle de ſon ciel.

Le Romain n'ayant qu'une ſenſibilité médiocre, & toujours vague, eſt très-rarement malheureux, & ne l'eſt jamais beaucoup.

Ce n'eſt pas que ſa ſenſibilité ne puiſſe être pouſſée à tous les extrêmes, comme celle des femmes; ſa foibleſſe même l'en rend ſuſceptible: mais il faudroit que les reſſorts qui l'y auroient pouſſée, demeuraſſent conſtamment tendus.

Vous ſavez ce qui eſt arrivé à Rome, il y a deux mille ans, lorſque l'ambition de la conquête du monde s'y détendit. Tout ſe relâcha, à la fois; en peu de temps, l'empire de l'univers fut diſſous. On vit les derniers empereurs & les papes.

La Rome ancienne n'étoit qu'artificielle. La Rome de la nature eſt celle-ci.

Voilà Rome, comme la veulent ſon ciel & ſa terre; la voilà, comme ils l'ont faite, toutes les fois qu'ils ont été libres.

Digitized by Google

Jamais les Romains actuels n'auront ce degré d'esprit & d'imagination, que donne la tension de la fibre, qui, dans les mœurs ou les arts, trouve l'énergique & le passionné, & qui atteint au sublime. Ils n'auront que celui qui est en deçà, & qui rencontre uniquement l'abondant, le facile & le disert.

Enfin ils n'auront plus de vrai génie, qui n'est ordinairement produit que par irritation, si je peux m'exprimer ainsi. Ils n'en auront, du moins, que par accident.

Mais qu'on ne s'y trompe point: ce qui embellit un peuple au regard des autres peuples, n'est pas ce qui le rend fortuné.

Il en est des peuples comme des individus, qui sont presque toujours misérables, par les mêmes qualités qui leur donnent de l'éclat, & qui les font envier.

En dernière analyse, les Romains ressemblent beaucoup à ces hommes médiocres, paisibles & obscurs, dont le sort ne tente qui que ce soit, qui ne sont ni aimables, ni utiles, à qui on ne voudroit pas ressembler, avec qui on ne voudroit pas vivre; mais qui pourtant sont heureux.

Digitized by Google

LETTRE LXXXII.

A Rome.

QUE ces ames trop ſenſibles, qui craignent tout ce qui rappelle à l'amour, n'entrent jamais, à Rome, dans l'égliſe de la Victoire; elles y verroient la ſtatue de ſainte Thérèſe, par le *Bernin*.

Thérèſe eſt à moitié couchée; tout ſon corps s'abandonne.... ſon regard, ſes traits, ſur-tout ſes mains & ſes pieds languiſſent.....

Ma penſée commence à rougir; détournons-la.

Et on appelle cette égliſe, l'égliſe de la *Victoire!*

Si quelque paſſion a troublé la paix de votre ame, allez à la fontaine de Moïſe, & arrêtez-vous devant ces deux lions, qui repoſent,.... & qui, de leur gueule entr'ouverte, laiſſent échapper deux ruiſſeaux ſur le marbre. Le repos de ces lions vous calmera.

C'eſt bien-là le repos d'un être puiſſant! Toute l'exiſtence de cet animal eſt en paix. Comme cette patte, repliée devant lui, a oublié ſes griffes! elle ſemble entièrement déſarmée.

Mais quel génie, quel art, quel ciſeau ont animé, en lions, ces deux blocs de marbre noir?

L'art ſait faire du repos; mais c'eſt ordinairement celui de la mort: celui-ci eſt le repos de la vie.

LETTRE LXXXIII.

A Rome.

J'AI dit, dans une de mes précédentes lettres, que les curés étoient, ici, un des moyens du gouvernement politique.

Les curés ſont au nombre de quatre-vingt-dix. Leur miniſtère en fait de vrais commiſſaires de police.

Sur la plainte d'un curé, on eſt ſaiſi & empriſonné: je parle du petit peuple; car les gens un peu diſtingués

ſavent ſe défendre; c'eſt, ici, comme par-tout.

Le petit peuple a pour lui, à la vérité, le *couteau*, avec lequel il peut impoſer aux curés trop deſpotiques, & il leur impoſe en effet. J'ai vu un curé qui, crainte du couteau, n'oſoit ſortir de chez lui.

Voici un exemple du deſpotiſme civil & religieux que peuvent exercer les curés.

Tous les catholiques ſont obligés de communier à Pâques. Sous quelle peine? de ne pas communier; ſous peine d'excommunication!

Quelque temps après Pâques, les curés font la liſte des paroiſſiens réfractaires, la remettent au gouvernement; &, le jour *de la ſaint Barthelémi*, toutes les liſtes ſe publient, avec un décret d'excommunication que le pape fulmine alors.

Un curé crioit, devant moi, au ſcandale, contre un pareil uſage. " Pour moi, me diſoit-il, je n'envoie jamais de liſte; mais ſi quelqu'un de mes paroiſſiens n'a pas fait ſon devoir, après l'avoir averti en particulier, après l'avoir fait appeller à la porte de l'égliſe,

Digitized by Google

je le fais conduire en prison ; il faut bien alors qu'il communie : j'en tins un, six semaines, en prison, l'année dernière ; il finit par communier ".

Ce curé me conta ensuite un phénomène religieux digne de remarque. Le Pape ordonna, il y a deux ans, une mission générale dans Rome, avec force d'indulgences. C'étoit en actions de graces pour une récolte extraordinaire. Le nombre des non-communians s'éleva si haut, cette année, que le pape prudemment défendit la publication des listes, & n'excommunia personne. Il craignit le scandale du nombre ; il eut peur de l'accroître, en le faisant connoître.

Mais pourquoi, dis-je au curé, souffrez-vous toutes ces superstitions grossières, qui déshonorent ici le culte divin, & qui le compromettent ailleurs ? Pour faire passer avec elles un peu de religion, me répondit-il.

Ah ! ah ! lui dis-je, vous faites donc comme Molière, qui donna le *médecin malgré lui*, pour faire passer le *misanthrope*. Notre bon curé se mit à rire, & repartit : " ce peuple-ci n'a que des „ sens ; une religion épurée n'auroit

„ pas pour lui assez de corps : il faut „ qu'il la touche, qu'il la palpe, qu'il „ la voie ; il faut donc qu'elle soit „ mêlée de superstition ".

Je reprochois encore au curé son extrême indulgence pour la débauche. Si nous sommes, me répondit-il, si faciles à l'amour, c'est dans l'intérêt même de la religion ; plus sévères sur cet article, elle seroit abandonnée : nous avons fait, plus d'une fois, des essais de rigueur, qui ont fort mal réussi.

Vous êtes encore payen, lui répliquai-je : vous sacrifiez au soleil.

—Il est vrai ; au soleil & au célibat. Le célibat obligé est si considérable ici qu'il faut bien avoir pour lui des égards : il seroit dangereux de le désespérer.

J'ai été témoin, hier au soir, d'une dévotion singulière : j'ai vu une quantité prodigieuse de peuple qui montoit à genoux les degrés d'*Ara Cœli* ; chacun marmotoit quelques prières, celui-là pour gagner à la loterie, celle-ci pour obtenir un mari, un jeune homme pour attendrir sa maîtresse ; car tels sont, m'a assuré notre bon prêtre, les objets des prières du peuple. Là-

dessus, je me mis à rire. Que voulez-vous, me dit le curé ? Pendant ce temps-là on ne fait pas de mal, & la religion subsiste. — Et votre revenu, monsieur le curé.

LETTRE LXXXIV.

A Rome.

Le Guide a représenté allégoriquement le lever de l'aurore, sur le plafond du palais Rospigliosi.

Beautés, qui ne vous êtes jamais levées assez-tôt pour voir l'aurore, prêtez l'oreille !

Tandis que la nuit enveloppe encore la vaste mer, qui est éclairée cependant par intervalle, de l'écume des flots qui bouillonnent ; jeune, belle, simple, vêtue de voiles de toutes les couleurs, emblèmes ingénieux & brillans des nuages qui l'accompagnent, & tenant dans ses mains des fleurs, tout-à-coup, dans les airs rougissans par degrés autour d'elle, paroît l'Au-

rore. Elle s'avance en regardant derrière elle, d'un œil attendri, le ſoleil, qui, d'un œil non moins attendri, en la ſuivant, la regarde : l'aurore & le ſoleil, en effet, ne peuvent s'atteindre; ils s'entrevoient à peine un moment, dans les beaux jours : cependant quatre ſuperbes courſiers raſent, en bondiſſant, les flots azurés qui s'enflamment & emportent le char de vermeil : les plus jeunes filles de l'aurore, les premières heures, ſi reſſemblantes à leur mère, & ſi ſemblables entr'elles, ſe tiennent, en riant, par la main, autour du char; tandis que, planant entre la déeſſe & les courſiers, l'amour porte le flambeau du ſoleil : l'amour le ſecoue ſur l'univers; & à l'inſtant le jour brille.

Quel dommage que le temps efface inceſſamment ce beau tableau ! L'Aurore, de jour en jour, eſt plus pâle; elle n'a plus ſes doigts de roſe; elle ſera réduite, avant peu, à annoncer les jours de l'hiver.

Quoique ce tableau ſoit charmant, il offre cependant des taches. L'Aurore a l'air trop ſérieux; elle n'eſt pas aſſez ſvelte; les larmes qui tremblent au

Digitized by Google

bord de ſa paupière, ne ſont pas aſſez amoureuſes. Elle devroit gliſſer dans les airs, & elle marche. Pourquoi ces fleurs unies en bouquet? Ces roſes ſont beaucoup trop dans ſa main; — il ne s'en échappe pas une ſeule.

C'eſt la Fontaine qui avoit vu l'Aurore, lui qui a peint une jeune beauté,

La tête ſur un bras, & ſon bras ſur la nue;
Laiſſant tomber des fleurs, & ne les ſemant pas.

N'eſt-ce pas là l'Aurore & la Fontaine?

LETTRE LXXXV.

A Rome.

J'AI laiſſé aujourd'hui les ſtatues, les tableaux, les palais, les obéliſques; & je ſuis venu dans les jardins de la *villa Borghèze*, me repoſer d'admirer.

Je ſuis, depuis trois heures, avec la nature, dans ces jardins.

Je viens de voir paſſer un charmant troupeau de biches, errantes, comme

Digitized by Google

moi, dans cette enceinte : en me voyant elles ſe ſont arrêtées toutes ; elles ont tourné toutes enſemble, à mon regard, leurs jolies têtes ; puis, reprenant tout-à-coup leur courſe, elles m'ont offert mille pieds délicats & vîtes, qui, ſur la tige des fleurs & la pointe des gazons, ſembloient, ſi j'oſe parler ainſi, dévider, avec volubilité, leur fuite.

Montons ſur cette éminence. Quel admirable coup d'œil ! Je vois la campagne de Rome.

Comment n'être pas charmé, en voyant, dans ce vaſte tableau, la réunion de toutes les cultures ; le contraſte de toutes les couleurs ; le mêlange d'une foule de chaumieres & de châteaux ; tout le printemps qui finit & tout l'été qui commence ; ces lointains qui uniſſent la terre & les cieux : ces aſpects tellement fugitifs, que deux regards les trouvent changés ; cette vapeur bleuâtre qui voile le penchant des monts ; cette neige éclatante, dont leur ſommet étincelle ; &, au milieu de tous ces objets, des pins, des peupliers, des cyprès qui, parmi des tombeaux & des aqueducs en ruines, s'élèvent,

lèvent, & ſemblent découper l'horiſon.

Mais j'aime encore mieux ce bocage retiré, où je ſuis aſſis maintenant; ſeul & me ſentant ſeul; du papier & une plume auprès de moi: le ciel le plus pur ſur ma tête; à droite, à gauche, les arbuſtes les plus rians & les plus ſombres; tandis, que, du milieu de ces groupes verts, le ſuperbe porphyre, montant hardiment en colonne, porte, ſur ſon brillant ſommet de pourpre, des ſtatues d'un marbre éclatant.

Mais j'apperçois une colonade. Levons-nous maintenant, & promenons-nous.

Voilà des ſtatues antiques. C'eſt Vénus; c'eſt Apollon; c'eſt un Faune. Toi qui te caches au milieu des myrthes, comment te méconnoître, Amour!

Voilà auſſi des inſcriptions funéraires, gravées ſur des tablettes de marbre, qui ſont incruſtées dans le mur:

A un père & à une mère qui m'ont aimé.

A mon enfant.

A une ſœur qui m'étoit chère.

Charmante retraite! comme on eſt bien caché ici, dans le ſein même de la nature!

Mais quel bruit agréable & doux s'insinue insensiblement dans le silence qui m'environne? C'est le concert enchanteur du soir, des rossignols qui exhalent leurs derniers accens, des colombes qui murmurent leurs derniers baisers, des oiseaux qui s'enfuient devant la nuit qui les menace, des zéphirs qui quittent les calices tremblans des fleurs qu'ils ont fait éclorre aujourd'hui; enfin, de toutes les eaux qui, dans ce jardin immense, ou ruissèlent, ou jaillissent, ou tombent sur les gazons & les marbres.

Que ne puis-je voir paroître dans ce moment tous mes enfans; les voir tous accourir, suivis de leur aimable mère belle de ses vertus & de ses enfans, & remplissant, à la fois, mon cœur de cris de bonheur & de joie!

Que j'aurois de plaisir à voir *Emmanuel*, *Auguste*, *Adrien*, *Fanny*, *Adele*, *Eléonore* se répandre dans ces bosquets, fouler à l'envi tous ces gazons, s'enfoncer dans toutes ces ombres du soir, &, dans leurs jeux folâtres, remplacer, sur la mousse & les fleurs, les zéphirs & les papillons!

Je prendrois un moment *Charles* avec

moi; je le menerois, là-bas, ſous ces lauriers, devant ces ſtatues de *Brutus*, *de Caton* & *de Cicéron*; & là, je tâcherois d'échauffer un peu ſa jeune ame, en lui parlant, avec ces marbres, des ames de ces trois grands hommes.

Rêve trop aimable! Ils ſont à trois cents lieues de moi: pluſieurs mois encore nous ſéparent!....

Mais déjà la nuit s'avance, il ne reſte qu'un rayon de jour ſur le ſommet de cet obéliſque; il meurt ſur le front de cette Vénus.

Célèbre villa Borghèze! D'autres raconteront ton architecture, tes marbres, tes albâtres, tes bronzes, tes tableaux, ta magnificence & ton luxe: & moi, je dirai tes oiſeaux, tes gazons, tes colombes, tes troupeaux de daims & de biches, mais ſur-tout le ſilence & la paix de tes jardins ſolitaires.

Aimable paix, comme vous reſterez dans cette enceinte, demeurez auſſi dans mon cœur; ſuivez-moi au milieu des paſſions des hommes, au milieu des maux qu'ils endurent, & des maux qu'ils font ſouffrir: écartez de moi les ennuis ſecrets qui tourmentent inévitablement quiconque a jugé & les

hommes, & les choſes, & la vie, & la mort.

LETTRE LXXXVI.

A Rome.

Si je ne vous ai pas encore parlé de l'égliſe de *ſaint Pierre*, c'eſt qu'il eſt impoſſible de trouver, dans aucune langue, des expreſſions pour en parler dignement.

La place qui eſt devant cette égliſe, eſt une des plus belles de l'Europe.

Au milieu d'une enceinte immenſe, couronnée circulairement d'un vaſte portique qui ſoutient, ſur quatre cents colonnes majeſtueuſes, deux cents ſtatues coloſſales; entre deux ſuperbes baſſins noircis de bronze & de temps, d'où jailliſſent, étincellent, retombent, & murmurent nuit & jour des eaux éternelles, s'élève pompeuſement dans les airs un magnifique obéliſque.

Digitized by Google

Cet obéliſque eſt de granit; il a été taillé en Égypte: il a été élevé par Sixte-Quint.

Il n'eſt pas étonnant que l'égliſe de S. Pierre ſoit devenue un ſi prodigieux édifice. Elle fut projettée par la vanité de Jules II, qui prétendoit que ſon tombeau fût un temple; entrepriſe par le génie de Léon X, qui déſiroit, des chefs-d'œuvres de tous les beaux arts, faire un chef-d'œuvre: enfin, au bout de pluſieurs ſiècles, achevée par le caractère de Sixte-Quint, qui vouloit tout achever.

Ce monument eſt un des plus étendus qu'on connoiſſe. Il ſépare en deux le mont Vatican; il couvre le cirque de Néron, ſur lequel il eſt fondé; il achève de fermer, entre Rome & l'univers, la célèbre voie triomphale.

Rien ne peut rendre ce raviſſement qui ſaiſit l'ame, lorſqu'on entre dans l'égliſe de S. Pierre, pour la première fois; lorſqu'on ſe trouve ſur ce pavé étendu, parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aſpect de tous ces tableaux, de toutes ces ſtatues, de tous ces mauſolées, de tous ces autels, & ſous ce dôme....

Digitized by Google

enfin, dans cette vaſte enceinte où l'orgueil des plus grands pontifes, & l'ambition de tous les beaux arts ne ceſſent, depuis pluſieurs ſiècles, d'ajouter, en granit, en or, en marbre, en bronze & en toile, de la grandeur, de la magnificence & de la durée.

On pouvoit amonceler, à une plus grande hauteur, ſur une plus grande ſuperficie, une plus grande quantité de pierres. Mais, de tant de parties coloſſales compoſer un enſemble qui ne paroiſſe que grand, de tant de richeſſes éclatantes faire un monument qui ne paroiſſe que magnifique, & de tant de parties faire un ſeul tout; c'eſt là le chef-d'œuvre de l'art, & l'ouvrage, en partie, de Michel-Ange!

Il y a, dans l'égliſe de S. Pierre, dix-huit années entières de la vie de Michel-Ange.

Mais que de défauts, dit-on, dans cet édifice! non pas du moins pour le ſentiment & le regard; il faut que le compas les y cherche, & que le raiſonnement les y trouve.

Vous prenez une toiſe pour meſurer la grandeur de ce temple! tout le temps que j'y ai été, j'ai penſé à

Dieu..... à l'éternité : voilà sa véritable grandeur.

Il est impossible d'avoir ici des sentimens médiocres & des pensées communes.

Quel théatre pour l'éloquence de la religion ! Je voudrois qu'un jour, au milieu de l'appareil le plus pompeux, tonnant tout d'un coup, dans la profondeur de ce silence, roulant de tombeaux en tombeaux, & répétée par toutes ces voûtes, la voix d'un Bossuet éclatât ; qu'elle fit tomber alors, sur un auditoire de rois, la parole souveraine du Roi des rois, qui demanderoit compte aux consciences réveillées de ces monarques pâles, tremblans, de tout le sang & de toutes les larmes qui coulent, en ce moment, par eux, sur la surface de la terre.

Digitized by Google

LETTRE LXXXVII.

A Rome.

J'AI encore à vous dire un mot des Romaines; car, dans l'hiſtoire de la civiliſation, trois articles principaux, comme vous ſavez, compoſent le chapitre des femmes : la figure, la galanterie & la parure; & je ne vous ai pas encore parlé de la parure des Romaines.

Les Romaines, comme les Génoiſes, & les Italiennes en général, ſont encore d'une ignorance groſſière, dans l'art ſi étendu & ſi important de la parure: dans cet art d'aſſortir la parure à l'habillement, & l'un & l'autre à la taille, à la figure, au teint, à l'âge, à l'heure du matin ou du ſoir: dans cet art d'adoucir par des gradations, d'accorder par des nuances, de faire valoir par des contraſtes dans l'art enfin ſi ſavant & ſi coûteux d'apprêter complettement

une femme pour la vanité, ou la coquetterie, ou la mode.

Mais je ſens qu'une pareille accuſation, qui tend à compromettre l'honneur des Romaines, dans toute la France, & particuliérement à Paris, a beſoin d'être prouvée. En trois mots, voici mes preuves.

Le dirai-je? le croira-t-on? toutes les femmes à Rome, ſans en excepter la charmante Roſalinda, oui, toutes les femmes à Rome portent *perruque*. C'eſt un ſacrifice que leur coquetterie a fait à leur indolence. Accoutumées à ſe coucher, tous les jours, l'après-midi, juſqu'à ſix heures du ſoir, à placer une ſeconde nuit au milieu du jour, elles ont trouvé qu'il leur en coûteroit trop de bâtir, deux fois, dans une journée, l'édifice d'une chevelure, & elles livrent toutes, leurs cheveux aux ciſeaux.

Les Romaines ſont dans l'habitude de mettre du blanc, les jours où elles veulent être parées. Au reſte, ſi l'Italienne veut être un lis, la Françoiſe veut être une roſe. Quoi! la nature n'en a-t-elle pas fait des femmes? de la gaſe, des fleurs & de la friſure! &

la nature leur a donné des cheveux. — Du rouge! & elle leur a donné la pudeur. — Du blanc! ne leur a-t-elle pas donné la tendreſſe?

Cette affectation à ſe parer, cette ingratitude des femmes envers la nature, eſt bien ancienne. Properce la reprochoit à Cinthie, il y a deux mille ans. Laiſſons Properce achever ma cenſure; ſes jolis vers convertiront peut-être mieux que ma proſe.

À CINTHIE.

Sur ſon affectation à ſe parer.

Pourquoi donc, depuis peu, ſous un tiſſu plus fin,
Sous un lin moins jaloux, voit-on briller ton ſein?
Pourquoi tous ces parfums? cette treſſe élégante?
L'or qui luit ſur l'azur de ta robe ondoyante?
Enfin, pourquoi ce fard? chaque ornement, hélas!
Te dérobe une grace & te coûte un appas.
Va, crois-moi; ta beauté pare aſſez ta figure.
L'Amour, qui va tout nud, n'aime pas la parure.
Aucun art dans les champs; dans les champs tout eſt beau.
Le lierre a-t-il beſoin qu'on l'uniſſe à l'ormeau?
Au gré de nos pinceaux, la roſe rougit-elle?

Digitized by Google

Vois les jeux, vois les bonds de cette eau qui ruiſſelle.
L'arboſier, pour fleurir, demande les déſerts;
Le pin ſuit la nature, en montant dans les airs;
Et l'oiſeau des forêts, dont la voix nous enchante,
N'a point étudié ces doux airs qu'il nous chante.

Cinthie, oh! ſans atours, ſans diamans, ſans or,
Phœbé plut à Pollux, Elaïre à Caſtor:
Idas, lorſqu'à Phœbus il diſputoit Marpeſſe,
Diſputoit la beauté, mais non pas la richeſſe:
Et Péiops, que charmoit la belle Ænomaüs,
Aimoit un front de vierge & des traits ingénus.
Ces beautés ſéduiſoient, ſans ſonger à ſéduire:
On les voyoit paroître; on les voyoit ſourire;
Point d'art: nul ornement: ſeulement la pudeur
A leurs ſimples attraits ajoutoit ſa rougeur.

Laiſſe donc-là ton luxe, ô maîtreſſe adorée!
Plaît-elle à ſon amant? une Belle eſt parée.

LETTRE LXXXVIII.

A Rome.

JE compte partir demain pour Naples, mais je reviendrai faire mes adieux à Rome.

Cependant je ne veux plus différer à vous dire un mot du cardinal de B... & puis du pape : car c'eſt dans cet ordre là qu'on les nomme.

Le C. de B.... a par-tout été à ſa place, & preſque toujours heureux ; ſur le parnaſſe avec les muſes ; à la cour, avec les rois ; dans les boudoirs, avec les graces ; au vatican, avec les papes ; dans ſa maiſon d'Albano, avec lui-même.

Il a toujours trouvé & pris, dans ſon eſprit ou ſon caractère, les talens & les vertus qu'il lui falloit.

Sa maiſon eſt ouverte à tous les voyageurs, de toutes les parties du monde : il tient, comme il le dit lui-même, l'auberge de France dans un

Digitized by Google

carrefour de l'Europe. On ne voit guère les cardinaux qu'à ſa table. Ils pouſſent l'avarice, ces cardinaux, juſqu'à lui pardonner ſa magnificence.

J'avois ouï dire qu'on lui faiſoit de la peine, quand on lui rappelloit ſes vers: cela pouvoit être vrai, avant qu'il fût cardinal. Pour moi, je ſuis témoin qu'il ne fait cette injure ni aux muſes, ni à la poſtérité. J'ai entendu le cardinal de B.... parler de l'auteur des quatre ſaiſons, & de l'abbé de B. de très-bonne grace, & même avec reconnoiſſance.

Le C. de B..... a l'accueil le plus facile, le commerce le plus uni. Il conte beaucoup, mais vîte; & jamais il ne croit avoir fait les mots heureux qu'il redit.

On dit que ſon eſprit a baiſſé un peu, ou du moins qu'il a pâli; je ne le crois pas: je penſe qu'il uſe ſeulement, quelquefois, du privilège que donne la réputation méritée d'avoir de l'eſprit; qu'il ſe diſpenſe de la peine, ou de la vanité, ou du ridicule d'en montrer: à-peu-près comme ces braves, qui, après avoir fait leurs preuves, refuſent ſouvent de ſe battre.

Digitized by Google

Il paroît n'avoir aucun préjugé, & il ne montre aucune prétention. Sa naiſſance, ſes ſuccès, ſon chapeau ſemblent n'être à ſes regards, que de la fortune.

Il eſt difficile d'être plus chéri à Rome, quoique ſingulièrement eſtimé. Tout ce qui l'approche, ſe retire content; il eſt ſi juſte! Tout ce qui l'environne, eſt heureux; il eſt ſi bon!

A l'égard du pape, il va baiſer, tous les jours, les pieds de S. Pierre; il a été plaider lui-même à Vienne, aux genoux de l'empereur, la cauſe des moines; il fait deſſécher les marais pontins; il enrichit le muſée de Clément XIV; il épure ſa légiſlation criminelle; ſon neveu même a perdu un procès immenſe; jaloux de gouverner par lui-même, jaloux ſur-tout qu'on le croie, il vient cependant de prendre pour premier miniſtre un homme du premier mérite; voilà Pie VI.

Ce pape eſt d'une ſi belle figure, que le peuple le voit toujours avec complaiſance. Une belle figure n'eſt point un avantage indifférent pour les ſouverains: leur viſage règne.

Digitized by Google

LETTRE LXXXIX.

A Rome.

Je ſors de l'égliſe du couvent de S. Onuphre. — Et qu'avez-vous été faire à S. Onuphre? — Voir la gloire dans tout ſon néant, la fortune dans tout ſon caprice, le génie dans tout ſon malheur; c'eſt-à dire, contempler la cendre de cet immortel poëte, que la nature força de faire des vers à ſept ans, de terminer la Jéruſalem délivrée à trente, & d'aimer juſqu'au tombeau: qui, après avoir conſumé la plus grande partie de ſa vie, ou à la cour, ou dans l'exil, ou dans les fers, traité, tour-à-tour, comme un homme de génie, ou comme un fou, tout-à-coup, vers le terme de ſa carrière, ſe vit appellé par un caprice de la fortune, pour être couronné en cheveux blancs au capitole, mais, par un autre caprice de la fortune, fut enſeveli, la veille même de ſon couronnement

au capitole, dans le couvent de S. Onuphre.

Voici une inſcription digne du Taſſe.

TORQUATI TASSI
OSSA HIC JACENT,

Ici giſſent les os du Taſſe.

La fin honore les Moines qui élevèrent ce monument.

HOC, NE NESCIUS ESSET HOSPES,
FRATRES HUJUS ECCLESIÆ
POSUERUNT.

Afin qu'on sût où étoit le Taſſe,
les frères de ce couvent ont tracé ces lignes.

Ils ſavoient donc le prix d'un grand homme!

On prétendit que le Taſſe étoit devenu fou: mais jamais il n'eut d'autre folie qu'une ſenſibilité extrême, & qu'un génie ſupérieur. De tout temps, il a exiſté de ces grands & de ces hommes médiocres, qui, pour ſe dérober à l'admiration & aux égards dûs aux grands hommes, oſent appeller la ſenſibilité de la folie, & le génie de l'exaltation.

Digitized by Google

Il eſt difficile d'imaginer à quel degré de miſère la fortune abaiſſa le Taſſe. La main qui avoit tracé les portraits d'Armide, d'Herminie, de Clorinde, de Bouillon & de Tancrede, écrivoit furtivement, au fond d'un cachot, chargée de fers: *Ce n'eſt pas aſſez d'être exilé, banni, empriſonné même; d'être livré à la maladie, à la ſolitude & au ſilence; ils m'ont encore défendu d'écrire.* „ Que cette plainte du Taſſe eſt touchante! — Que cette rigueur étoit horrible! — On avoit défendu au Taſſe d'écrire!

Hommes médiocres; telle fut la deſtinée du Taſſe! Pardonnez donc au talent.

LETTRE XC.

A Rome.

Je veux vous dire un mot ſur le ſort des Juifs à Rome.

Il eſt encore plus miſérable que partout ailleurs.

Digitized by Google

Ils ſont environ ſept mille. Ils ne peuvent habiter que dans un quartier déterminé, où, tous les ſoirs, à l'entrée de la nuit, on les enferme.

Ces malheureux ſont condamnés, toutes les ſemaines, à un ſermon, durant lequel un miſſionnaire les accable d'injures, &, pour peu qu'ils ſoient diſtraits, un sbire, de coups de bâton.

Tout juif qui n'aſſiſte pas aux ſermons, paie une amende.

Un juif a-t-il, une fois, laiſſé échapper de ſa bouche, *je veux me faire chrétien;* il eſt ſoudain envoyé, pour deux ans, aux cathécumènes: & montrât-il, dans la ſuite, les plus grands regrets, tant pis pour lui; il faut qu'il acheve ſon temps.

On penſe bien que les juifs, à Rome, ſont dans la plus grande miſère: leur miſère touche immédiatement, d'un côté à la converſion, & de l'autre côté à la mort.

Choſe étrange! On perſécute les juifs d'embraſſer le chriſtianiſme, afin de l'accroître; &, ſi la perſécution réuſſiſſoit, le chriſtianiſme ſeroit dé-

Digitized by Google

truit. La foi du chrétien a beſoin de l'incrédulité du juif.

On demande : quand les juifs ſe convertiront-ils donc au chriſtianiſme? Je demande : quand les chrétiens ſe convertiront-ils donc à la tolérance?

Chrétiens, quand ceſſerez-vous d'uſurper la juſtice de Dieu?

Malheureux ! vous vous plaignez inceſſamment du ſort, du ciel, des hommes & des rois ! Penſez aux juifs.

LETTRE XCI.

A Rome.

Les cérémonies réligieuſes ſont très-fréquentes à Rome ; mais elles n'ont aucun intérêt : elles ſont ſans dignité, ſans bienſéance, ſans pompe.

Celle de la proceſſion de la fête-dieu n'a d'autre luſtre que le pape & le peuple.

Tous les moines, tous les curés, tous les prélats, tous les cardinaux, tous les pénitens, toutes les collé-

Digitized by Google

giales ſont actuellement dans Saint Pierre, & la proceſſion s'arrange. En attendant qu'elle s'arrange, je me promène dans l'égliſe, & j'y roule avec la foule. Quel murmure! quel bruit! quelle confuſion! ce ſont des flots de peuple qui entrent ſans ceſſe, & des flots de peuple qui ſortent ſans ceſſe; des dévots qui, empreſſés autour des pieds de S. Pierre, ſe diſputent le bonheur de les baiſer; des perſonnes de tout ſexe & de tout âge, agenouillées devant des confeſſionnaux remplis de moines, & recevant, au bout d'une longue gaule, l'abſolution des péchés véniels, que les moines ſecouent ſur leurs têtes; des bandes de jeunes gens & de jeunes filles, errantes de tombeaux en tombeaux en folâtrant & parlant d'amour; des Anglois meſurant gravement quelques piliers; des François qui voltigent & qui plaiſantent; des Allemands étonnés de trouver, ſur les portes de bronze de la première égliſe du monde, les tableaux les plus laſcifs; à travers une haie d'abbés qui s'arrêtent, ſe courbent vers la terre, & flattent des cardinaux

qui paſſent, dreſſent la tête & protègent; enfin des mendians, qui, cherchant à tromper la pitié, ou à fatiguer la délicateſſe, pourſuivent les regards de nudités & de plaies. Cependant le ſignal de la marche eſt donné: voilà de ſales pénitents qui défilent, & puis des moines ſales, & puis des curés ſales, & puis mille ſales perſonnes du peuple, vètues de ſales ſoutannes, portant, chacune, un flambeau, & excitant par-tout, ſur leur paſſage, par leur acoutrement groteſque, une riſée univerſelle: enfin voici les prélats, les cardinaux & le pape. Le pape trouve, au bas de l'eſcalier d'une galerie, ſon état militaire qui le reçoit, & le S. Sacrement qui l'attend: ſoudain ſe fait, au ſon des trompettes, l'union des deux pouvoirs; le pape & le ſouverain ſe mèlent; la couronne & la thiare ſe confondent; le pontife-roi monte ſur une eſtrade, s'aſſeoit devant le S. Sacrement, &, cependant, par ſa poſture, & la manière dont les ornemens ſont arrangés, paroît être à genoux: une douzaine d'hommes robuſtes, cachés ſous l'eſtrade, le portent: le pape s'avance

ainſi, tenant le S. Sacrement entre ſes mains, les yeux levés vers le ciel & remplis de larmes pieuſes, vraiment majeſtueux & vénérable; tandis que le peuple murmure: *Voyez comme le pape a bonne mine!* — Tout l'état militaire ſuit à pied ou à cheval. — La proceſſion eſt rentrée. — Les mille flambeaux font une haie dans toute l'étendue de la nef & autour du grand autel: le pape deſcend, traverſe, monte, dépoſe le S. Sacrement, ſe met à genoux, ſe lève, donne la bénédiction. — Tout eſt fini.

Une proceſſion de ce genre, en France, a meilleure mine: le recueillement, du moins, l'accompagne & la pare. A peine ici rencontre-t-on, dans la foule des prélats & des cardinaux, quelques viſages & quelques contenances, qui reſpirent & inſpirent véritablement la religion. C'eſt que l'opinion n'élève, au milieu de ce peuple, aucun modèle de beau idéal, que l'imagination, la raiſon & le ſentiment puiſſent étudier, ſur lequel les ſexes, les rangs, les claſſes puiſſent former leurs manières, leur conduite & leur langage.

Digitized by Google

Quel contraſte de ces fêtes religieuſes de Rome moderne, avec les fêtes religieuſes de Rome antique, où des prêtres couronnés de lauriers, des prêtreſſes couronnées de mirthes, de jeunes vierges parées de fleurs, des augures, des flamines, des veſtales, l'élite auguſte ou brillante de la vieilleſſe & de la jeuneſſe des triomphateurs du monde, accompagnoient, en longues robes flottantes où brilloient l'or & la pourpre, au bruit des ciſtres, des clairons & des timbales, les ſtatues ſolemnelles d'or ou d'ivoire, de Junon, de Cybèle, de Cérès, de Jupiter, qui, entourées des trophées & des dépouilles de l'Aſie, portées ſur des chars que traînoient des léopards & des lions, deſcendoient majeſtueuſement du capitole, & ſuivies de la foule du peuple-roi où des rois étoient confondus, s'avançoient à travers les rues de la capitale de l'univers, ſous les arcs triomphaux, devant les ſtatues des grands hommes, devant les palais des Céſars, ou au champ de Mars, ou au *forum*, ou au panthéon, & s'avançant ainſi, au milieu de tout l'éclat, de toute la magnificence &

Digitized by Google

de toute la religion romaine, ſembloient être les dieux eux-mêmes, dont elles étoient les images, deſcendant en perſonne de l'olympe ſur la terre, & arrivant chez les hommes!

LETTRE XCII.

A Rome.

Je n'aime point les tableaux allégoriques; à moins que le voile ne ſoit tranſparent, & les ornemens peu nombreux (1). La vérité ne doit ſe cacher, qu'afin qu'on la remarque. Elle peut ſe parer quelquefois, mais en vierge modeſte, & non en courtiſanne ou en coquette, uniquement pour avertir ou arrêter le regard, & non pas pour le ſéduire.

(1) Cette idée a été très-heureuſement rendue par M. Le Mierre, à qui la poéſie doit tant de vers ingénieux & brillans.

« L'Allégorie habite un palais diaphane. »

Je

Je viens de voir deux tableaux où ces conditions ſont remplies.

Voici le premier.

Un vieillard, la tête affublée d'un bonnet noir, l'œil triſte & ſombre, compte des écus ſur une table: à ſa droite un homme mûr, le front couronné de lauriers, d'un air ſérieux, lit & médite: à ſa gauche, un jeune homme couvert d'un chapeau orné de plumes, pince, en ſouriant, de la guithare; tandis que, devant eux, auprès d'une fenêtre, la tête nue, un enfant plein de graces, entre ouvre, en riant, une cage, & appelle les oiſeaux qui paſſent.

Ne venez-vous pas de voir les quatre âges de la vie de l'homme?

Voici le ſecond tableau, qui ſert de pendant au premier.

Une petite fille, aſſiſe par terre, joue, d'un air très-ſérieux, avec une poupée qu'elle déshabille; tout auprès, une jeune beauté, debout, ſe regarde avec complaiſance dans un miroir & ſe pare; à ſes côtés, coëffée & vêtue modeſtement, une femme d'un âge mûr, aſſiſe devant un métier, brode attentivement, mais ſans ſe hâter, un

canevas; plus loin, à moitié couchée dans un grand fauteuil, & auprès d'une cheminée, une vieille, le visage renfrogné, des lunettes & un livre sur les genoux, tousse & gronde.

Comment ne pas reconnoître-là les quatre âges de la vie de la femme?

LETTRE XCIII.

A Naples.

Voir Naples, disent les Napolitains, *& puis mourir.* Et moi je dis: *voir Naples, & puis vivre.*

Devant Naples, & à dix-huit milles en mer, on apperçoit l'isle de Caprée. Affreux Tibère!

Deux chaînes de côteaux embrassent cette mer, & semblent aller joindre Caprée, pour fermer le passage aux vaisseaux.

Chacun de ces côteaux est également favorisé de la nature & des arts; si celui-ci étale *Portici*, *Herculanum*, *Pompeia*, une foule de maisons de campagne;

celui-là étale la belle promenade, & le beau quai de *Kiaia*, *la Villa Réale*, & une multitude de palais.

Sur l'un de ces côteaux, il eſt vrai, domine & fume le Véſuve; mais le laurier du tombeau de Virgile s'élève & verdit ſur l'autre.

Ce château, qui s'avance au milieu de la mer, ces palais qui la bordent, ces côteaux qui la dominent, ce Véſuve, dont la réverbération l'enflamme, ces barques qui la ſillonnent, ces vents qui la tourmentent, cette iſle de Caprée, qui la termine, & enfin, ce brillant ſoleil, qui, tous les jours, pour aller d'un rivage à l'autre, paſſe... Tout cela forme un tableau, une ſituation, un enchantement, qu'il eſt impoſſible de rendre.

J'arrive à Naples, & déjà je conçois que Virgile a compoſé, à Naples, ſes *Géorgiques*; que des hommes ſenſibles & délicats, la comparant à une belle vierge, l'ont appellée *Parthenope*; je conçois, enfin, qu'ils lui ont donné le ſurnom d'oiſive. Eh! qu'y a-t-il à faire à Naples, ſi ce n'eſt de jouir & de vivre?

LETTRE CXIV.

A Naples.

Le château *Capo-di-Monte* mérite moins sa réputation que son nom.

Il prend fantaisie, un jour, à je ne sais quel roi de Naples, de placer un château sur la crête de la montagne, à laquelle est adossé Naples. On creuse, on porte des pierres, on taille, on élève, on couvre. On apperçoit alors que tout ce vaste édifice pose entièrement sur une carrière; & on a recours, pour le soutenir, à des travaux prodigieux. Enfin, quand l'édifice peut tenir debout, on découvre qu'il n'y a point d'eaux aux environs; point de chemin facile pour les voitures; que le château est éloigné de tout. On l'abandonne. Seulement on jette dans les appartemens des poignées de livres; on accroche aux murailles quelques centaines de tableaux; on établit un médaillier dans une salle; & voilà le

château devenu muſée. Vous riez ! Avez-vous fini le Louvre ?

Le château *Capo-di-Monte* ne mériteroit guère la peine que les étrangers ſont obligés de prendre, pour obtenir la permiſſion de le voir, ſans la *Danaé* du Titien, & quelques tableaux du Corrège, qui les appellent.

Danaé eſt belle, il eſt vrai ! mais c'eſt toujours la même femme que le Titien nous préſente, tantôt ſous le nom de Vénus, tantôt ſous le nom de Danaé, tantôt ſous un autre nom. Le Titien n'avoit-il jamais vu qu'une femme, ou n'en avoit-il aimé qu'une ?

Quoi qu'il en ſoit, ce peintre me ſemble, juſqu'à préſent, le ſeul qui ait vraiment peint la nature humaine ; les autres ne ſont que la deſſiner, plus ou moins mal, & qu'enluminer leurs deſſeins.

Ce n'eſt pas l'imagination ſeule qui trouve, dans les tableaux du Titien, la nature humaine ; c'eſt l'œil lui-même : & l'œil n'a pas beſoin, pour l'y trouver, d'être aidé par la mémoire, ou par l'habitude, car elle y eſt. L'imitation eſt tellement complette, qu'elle ne fait pas illuſion.

Si ce ſavant pinceau, qui a réuſſi à faire la nature humaine, comme d'autres à faire le ciel ou l'eau, ou les fleurs, eût ſervi une imagination plus ſenſible, quels tableaux il eût enfantés?

Mais le Titien ſaiſiſſoit beaucoup mieux le corps, que l'ame. Il entendoit peu la langue des paſſions, & ſavoit mal la parler.

La nature avoit réſervé ce don à l'incomparable Corrège. Le Corrège! comme il entendoit particulièrement la tendreſſe! C'eſt ſur cette aimable affection qu'il verſoit, pour ainſi dire, toutes les autres; elle en étoit comme le fond. On diroit que tous les perſonnages, qu'il a introduits dans ſes tableaux, ou aimoient, ou avoient aimé.

Avec quelle bonne foi rit cet enfant! avec quelle vérité ſourit cette jeune fille! les joues & la bouche de cette charmante fille (regardez bien), s'épanouiſſent.

Sur ces fronts en repos, ne voyez-vous pas une ame tendre? Sous ces traits en mouvement, ne ſuivez-vous pas une ame amoureuſe?

Digitized by Google

Je voudrois baiſer ce joli enfant, & le prendre ſur mes genoux.

Je ne ſais par quel enchantement, le cœur s'attendrit devant les tableaux du Corrège; il ſe remplit d'une douce complaiſance. On rève, en les quittant, aux objets qui nous ſont chers.

Les autres peintres travaillent d'imagination, de raiſon, de mémoire, travaillent de tête. Le Corrège travailloit *de cœur*. Il ne compoſoit pas; il exprimoit. Peindre, pour lui, c'étoit aimer.

Jamais je n'oublierai ſon charmant tableau de ſainte Catherine, de la vierge, & de l'enfant Jéſus.

Et peut on oublier cette touchante fille! Avec quelle complaiſance tendre, mais reſpectueuſe, elle implore le divin enfant! On voit qu'elle le prie, uniquement pour la douceur de prier; parce que prier, c'eſt aimer. Elle eſt bien volontairement à genoux! C'eſt bien ſon cœur qui joint ſes mains! L'enfant regarde, en ſouriant, ſa mère, qui regarde elle-même l'enfant, & lui ſourit. Peut-on peindre, dans aucune langue, ces deux ſourires?

A côté de cela, des batailles, des

Digitized by Google

incendies, des orgies! Le regard paſſe avec dédain : il ne peut s'arrêter que devant la Madeleine du Guide, ou la Rachel de l'Albane.

Les beaux viſages! Les beaux & céleſtes viſages! Quelle virginité dans les yeux, ſur les lèvres, & ſur le front de la jeune Rachel! Il ſeroit dangereux pour l'innocence de voir, trop long-temps, ce portrait de l'innocence.

On voit, à côté, un amour du Guide, qui eſt nu, qui dort, qui eſt charmant ; & tout auprès (ſuivant un uſage des anciens), une tête de mort & des roſes.

J'ai vu encore avec plaiſir pluſieurs tableaux du *Schidone*, élève du Corrège. Ce peintre a montré, dans preſque tous ſes ouvrages, l'eſprit de ſon maître, & dans quelques-uns, ſon ame.

Il s'en faut bien peu qu'il ne ſoit du Corrège, ce charmant tableau de la *charité*, par le Schidone.

Que de grace & de bonté dans la jeune femme, qui donne à ces pauvres enfans des morceaux de pain! Quelle attention & quelle joie dans les enfans!

Je n'aime point la Vénus du Car-

Digitized by Google

rache ; je n'aime point ſa mort de Tancrède ; je n'aime point ſon Armide & ſon Renaud. Le Carrache traite ces ſujets en hiſtorien ; il falloit les traiter en poëte.

Il a eu beau mettre Vénus au milieu de tous les Amours ; pas un ſeul ne l'accompagne.

Comme tout cela eſt matériel ! Il eſt des ſujets qu'il ne faut preſque pas penſer, pour les bien rendre : il faut uniquement les rêver.

Voici pluſieurs manuſcrits, dignes, non pas d'être lus, mais d'être vus : un, entr'autres, contenant l'office de la vierge, écrit ſur du vélin, & orné de copies, en miniature, des tableaux des plus grands maîtres. C'eſt l'ouvrage d'un certain *Clovio*. Rien de plus parfait que les vignettes. Vous cueilleriez ces fraiſes & ces roſes, qui ont trois ſiècles : un enfant tâcheroit d'attraper ces papillons.

Ce manuſcrit arabe eſt curieux : il eſt écrit ſur des feuilles d'arbres.

Je n'ai point vu de bloc de criſtal d'une groſſeur ſi prodigieuſe. Il étincelle des plus purs & des plus riches feux du ſoleil.

J'ai remarqué pluſieurs inſtrumens de différens arts en uſage à Otaïti ; ſur-tout une flûte, dont les Otaïtiens jouent avec le nez.

La collection des médailles, en cuivre & en or, eſt conſidérable. Elle vaut, dit-on, celle de Florence. Elle raſſure l'imagination, ou plutôt la raiſon qui, de plus en plus, a de la peine à croire aux Grecs & aux Romains.

Je me ſuis plu à examiner ces médailles, à paſſer, entr'elles, les années qui les ſéparent. Ces médailles ſont comme de petits points dans le temps, ſur leſquels la mémoire ſe repoſe.

Une d'elles, ſur-tout, eſt frappante : elle montre ce fameux Mithridate, que d'un corps prodigieux la nature avoit armé.

La collection des *Camées* n'a pas moins de prix. Ces Camées ſont des miniatures parfaites. Mais comment la main de l'homme a-t-elle pu atteindre à tant de petiteſſe ? Sur le plus petit de ces Camées, on voit Alexandre.

Enfin, j'ai encore parcouru, avec intérêt, une collection, en ſeize vol. in-fol., des deſſins des plus grands

Digitized by Google

peintres, d'eſquiſſes & d'ébauches de leurs tableaux. On aime à voir, à examiner ces germes des productions du génie.

LETTRE XCV.

A Naples.

J'AI fait hier une promenade charmante.

J'ai d'abord été en pélérinage, ſur la montagne de *Pauſilippe*, au tombeau de Virgile.

Je l'ai trouvé tombant en ruines, enſeveli parmi des ronces qui achèvent de le détruire.

Un laurier s'élève du milieu d'elles.

Je ſuis entré dans le tombeau; je m'y ſuis aſſis ſur des fleurs; j'ai récité l'églogue de *Gallus*; j'ai lu le commencement du quatrième livre de l'Enéïde, j'ai prononcé les noms de Didon & de Lycoris; j'ai coupé une branche de laurier; &, enſuite, je ſuis deſcendu, plein des ſentimens que ce lieu

doit faire éclorre, dans toutes les ames, qui ſont ſenſibles à la nature, à l'amour & à Virgile.

En continuant ma promenade, j'ai traverſé la grotte de Pauſilippe, c'eſt-à-dire, un chemin de 500 toiſes, très-haut, très-large, creuſé à travers la montagne, pour abréger la route de Naples à Pouzzol. Effort prodigieux de travail & de conſtance! Ce chemin eſt pavé de laves: il eſt l'ouvrage des Romains.

Au ſortir de la grotte, je me ſuis avancé parmi des champs couverts de hauts peupliers, unis l'un à l'autre par des vignes, qui ſe ſuſpendent à leurs fronts, ſous leſquels croiſſent & paſſent, pour ainſi dire, tour-à-tour, dans la même année, trois ou quatre moiſſons différentes.

Tout-à-coup une montagne énorme ouvre ſes flancs; &, au milieu de côteaux noirs de châtaigniers & d'arbres ſombres, je trouve un vallon enchanteur.

Ici, ſont les étuves ſulphureuſes de ſaint Germain; là, des ruines de châteaux antiques; plus loin, la célèbre grotte du chien; par-tout, des allées

Digitized by Google

percées dans des bois d'une profondeur & d'une étendue immenſe ; enfin, au milieu du vallon, dans la bouche d'un volcan éteint, un lac ; le lac d'Agnano, dont la moitié eſt couronnée de deux rangs de hauts peupliers : le lac d'Agnano, qui roule les flots les plus purs, & que mille oiſeaux aquatiques peuplent, animent, & ſillonnent ſans ceſſe à l'envi.

J'entrai d'abord dans les étuves de ſaint Germain.

Dans une maiſon bâtie exprès, s'élèvent de la terre, en pluſieurs endroits, des vâpeurs de ſoufre, plus ou moins fortes. On reſte au milieu de ces vapeurs, plus ou moins de temps, ſuivant le genre & le degré de la maladie. C'eſt ainſi qu'on prend les bains ſecs. J'avois peine à reſpirer dans certaines chambres. La vapeur me brûloit la plante des pieds. Les murailles ſont enduites de ſoufre.

A quelques pas de ces étuves, vous trouvez la grotte du chien ; c'eſt une excavation dans le rocher, qui peut contenir trois perſonnes.

Mon guide avoit amené un chien. A peine eût-il ouvert la grotte, que le

Digitized by Google

malheureux voulut fuir. Mais ſon maître le prit par les quatre pates, & le coucha ſur le côté. Au bout d'une ſeconde, la vapeur, qu'en cet endroit exhâle la terre, commença à agir ſur l'animal. Il enfla, ſe roidit, eut des convulſions; il avoit perdu le mouvement, il expiroit. On le traîne hors de la grotte, on l'expoſe au grand air.— Il court.

L'expérience du piſtolet n'a pas réuſſi: tiré à deux pouces de terre, il a parti; ordinairement, à cette diſtance, il ne part pas.

En ſortant de la grotte, j'ai laiſſé mon eſcorte, & j'ai fait ſeul, à pied, le tour du lac. Je me ſuis aſſis ſur les bords; j'ai regardé les flots; en les regardant, j'ai rêvé.

J'ai été ému du contraſte de ce calme heureux, de ce doux murmure, de ces ondulations inſenſibles des eaux du lac, avec l'agitation, avec les vagues, avec le bruiſſement de la mer, que je venois de quitter tout-à-l'heure.

Combien je me ſuis plu dans ce charmant vallon! Le ciel étoit parfaitement beau; quelques légers nuages, d'une teinte argentée, en adouciſſoient

Digitized by Google

l'azur. J'aimois à les voir paſſer ſur ma tête. Aimable union des couleurs & de ces eaux, & de ce ciel & de ces montagnes, & de ces rayons vifs du ſoleil couchant, qui étincelloient.

Je dirai aux cœurs mélancoliques & tendres, qui iront à Naples : « ne manquez pas d'aller vous aſſeoir ſur les bords du lac d'Agnano ».

LETTRE XCVI.

A Portici.

Il faut voir Portici, non pour le château du roi, qui n'a rien de bien important ni en architecture, ni en ornemens extérieurs; mais pour ſa ſituation pittoreſque.

Portici eſt aſſis ſur Herculanum, au milieu des gazons & des fleurs, entre le Véſuve, qui, au-deſſus de ſa tête, fume, & la mer, qui, à ſes pieds, bouillonne.

Herculanum, le Véſuve & la mer menacent tous les trois d'engloutir Por-

Digitized by Google

tici; le Véſuve, dans ſes laves; la mer, dans ſes flots; Herculanum, au milieu de ſes ruines.

Portici mérite encore d'être vu, pour quelques ſtatues de marbre, qui décorent ſon périſtyle; ſur-tout pour les ſtatues équeſtres des deux Balbus, monumens de la reconnoiſſance ou de la flaterie; car on a proſtitué les ſtatues dans tous les temps. Ce n'eſt pas que je ſois auſſi enthouſiaſte que beaucoup d'amateurs, de celle du fils; il eſt placé naturellement à cheval; mais il a une figure ignoble; mais il ſe tient en payſan; mais le cheval, qui eſt de marbre, paroît de marbre.

Les objets les plus dignes de votre curioſité ſont deux cabinets, l'un de peintures antiques, & l'autre de vaſes, d'inſtrumens & de ſtatues, également antiques.

Un volume entier ne décriroit pas tout ce qui intéreſſe, dans le ſecond de ces cabinets (1).

---

(1) M. le chevalier de Non, ci-devant chargé des affaires de France à Naples, a fait auſſi une collection très-précieuſe de vaſes antiques. On connoît le goût, les talens & les connoiſſances de cet amateur des arts.

Tout y eſt en effet, ou ingénieuſement inventé, ou élégamment travaillé, ou formé de matières précieuſes, & d'ailleurs antique & romain.

Les Romains avoient travaillé les lampes avec un ſoin ſingulier. Tous les ornements, toutes les formes des lampes ſont animés de figures d'hommes & d'animaux, dans la compoſition deſquelles le goût s'eſt plu, ou l'imagination s'eſt jouée.

J'ai remarqué, entr'autres, celle-ci: à l'extrémité d'une table de bronze, s'élève le tronc d'un vieil arbre; il a déjà perdu ſes feuilles, & il va perdre ſes branches; à toutes ces branches ſont négligemment attachées, par des chaînes légères qui les ſuſpendent à différentes hauteurs & à différens intervalles, ſept à huit petites lampes de bronze, toutes variées dans leur volume & dans leurs formes, toutes ciselées avec un art, avec une élégance admirable.

Cette élégance & cet art ne ſe font pas moins admirer dans les candélâbres, dans les trépieds, dans les *lecti-ſternium*; ſur-tout dans un trépied, formé par trois ſatyres, qui portent, ſur leur tête,

Digitized by Google

une large cuvette; ils reſpirent; c'eſt avoir coulé la vie en bronze.

Voilà preſque nos inſtrumens d'agriculture & de chirurgie. La néceſſité a dicté, à peu près, les mêmes arts & les mêmes loix, par toute la terre.

Cette collection d'inſtrumens de chirurgie, d'agriculture, de cuiſine, de muſique, de guerre, de religion, offerts enſemble à l'imagination & à l'œil, préſente un tableau biſarre.

La forme des vaſes, & particuliérement des coupes, eſt délicieuſe : on veut y boire.

Je me ſuis aſſis dans une chaiſe curule.

Je n'avois jamais vu de *lacrymatoires*, de ces petites fioles, où l'on recueilloit les larmes qui avoient coulé ſur les tombeaux. On les feroit aujourd'hui plus petites. Il vaut bien mieux n'en pas faire. Les Romains avoient outré tout; la nature étoit pour eux trop étroite; ils tâchoient d'en ſortir de tous les côtés. L'idée de la conquête du monde, qui étoit la première idée romaine, avoit donné le ton à toutes les autres; il falloit bien que toutes les

Digitized by Google

autres fuſſent exagérées, pour être d'accord avec celle-là.

Qui ne ſeroit ſurpris, en parcourant les reſtes d'Herculanum, de rencontrer des œufs entiérement conſervés, ainſi que du pain, du bled, de l'huile, du vin; comme auſſi des réchauts, avec leurs charbons & leurs cendres.

On eſt étonné & ravi, que quelque choſe de ſi périſſable ait échappé à tant de ſiècles, qui ont paſſé dans Herculanum.

On aime à voir un grain de bled triompher du temps, comme la ſtatue de bronze, & partager, avec elle, l'éternité.

Mais ce qui frappe & étonne peut-être encore davantage, ce ſont des manuſcrits brûlés, qui gardent, dans cet état, les penſées qui leur ont été confiées. Le feu s'eſt arrêté à elles, & leur a laiſſé, tout juſte, ce qu'il falloit de matière pour leur conſerver l'exiſtence. Mais comment les tirer delà? Comment rétablir entr'elles la communication interrompue par le feu?

Le moyen a été trouvé; mais il exige une patience inimaginable, une dextérité extrême, & beaucoup d'années. On

déroule insensiblement, avec une lenteur & une précaution infinie, chaque couche de cendre; & à mesure qu'on la déroule, une feuille d'un papier, léger comme le souffle, la suit par derrière, la saisit, se l'applique, se l'attache; elle reçoit une ligne, & puis une autre; quelquefois, au bout d'un mois, elle s'est emparée d'une page.

Quel soin pour empêcher que toutes ces cendres, quand on les remue, ne se confondent, & pour que ces signes de la pensée conservent entr'eux leur vraie place, qui fait toute leur existence!

La partie de ces manuscrits conservée est celle qui a été brûlée; l'autre, que le feu n'a pas touchée, a péri.

On est parvenu à ressusciter un manuscrit grec sur la musique. L'opération eût pu être moins lente, mais elle dépend du gouvernement.

Les bustes & les statues de bronze sont la plupart du meilleur goût, & du plus beau travail. Rien n'est comparable sur-tout à un *Faune* qui dort. Il est véritablement endormi.

J'ai admiré aussi deux jeunes luteurs: ils sont tout nuds; ils vont lutter; on

Digitized by Google

a peur; car on oublie qu'ils ſont de bronze. J'ai été tenté de leur adreſſer ce vers de M. Roucher :

Pour des combats plus doux, l'Amour forma vos charmes.

Tous les appartemens du cabinet ſont pavés de débris de moſaïque, trouvés dans Herculanum.

Je ne dois pas omettre un des monumens les plus curieux de ce cabinet célèbre ; ce ſont des fragmens d'un enduit de cendres, qui, lors d'une éruption du Véſuve, ſurprirent une femme & l'enveloppèrent en entier. Ces cendres, preſſées & durcies par le temps, autour de ſon corps, l'ont pris & moulé parfaitement. Pluſieurs fragmens de cet enduit conſervent l'empreinte des formes particulières qu'ils ont reçues. L'un poſſède la moitié du ſein; il eſt d'une beauté parfaite; l'autre, une épaule; l'autre, une portion de la taille : ils nous révèlent, de concert, que cette femme étoit jeune, qu'elle étoit grande, qu'elle étoit bien faite, & même qu'elle fuyoit en chemiſe : car des morceaux de linge ſont attachés à la cendre.

Digitized by Google

LETTRE XCVII.

A Salerne.

La route de Pompéia à Salerne eſt délicieuſe.

On marche d'abord ſur une lave qui coula, il y a quelques années, depuis le ſommet du Véſuve, juſqu'à la mer.

Ce n'eſt plus enſuite, de tous les côtés, ſur-tout depuis un petit bourg, qu'on nomme *la Cave*, qu'une allée d'arbres qui ſerpente dans un pays enchanté.

Que ces montagnes ſont vertes! Comme elles ſont bien cultivées! Les charmantes maiſons ſemées çà & là! Le voyageur ne peut s'empêcher de croire que c'eſt là qu'on eſt heureux: qu'on l'eſt du moins pendant l'été. On voudroit s'arrêter par-tout. Mille ruiſſeaux ſe cachent dans ces montagnes, & murmurent; mille ruiſſeaux ſe montrent dans ces vallons, & murmurent: on n'entend que ruiſſeaux & qu'oiſeaux.

Digitized by Google

On reſpire, à midi, la fraîcheur du ſoir : l'été, ici, ne fait que paſſer.

Mais déjà j'apperçois Salerne.

A qui appartient cette jolie maiſon, ſituée au haut de la montagne? à des moines. Et celle-ci, ſur le penchant? à des moines. Et cette autre, au pied du côteau? à des moines. — Les moines poſſèdent donc Salerne?

Il y a dix couvens de moines, cinq paroiſſes, un évêché, deux ſéminaires, un chapitre, & dix mille ames à Salerne : il y a tant de couvens dans la ville, qu'il n'y a pas un vaiſſeau dans le port.

Miſérable ville, dévorée par des inſectes blancs, noirs, gris, rouges, de toutes les couleurs. Toutes les maiſons en ſont pleines. Le temps viendra où les Italiens, en ſe décraſſant, ſecoueront auſſi cette vermine.

Salerne n'offre aucun monument curieux : ſeulement la cathédrale eſt précédée d'un portique qui fait admirer des colonnes.

On admire encore, dans l'égliſe, des bas-reliefs. L'un d'eux repréſente la mort d'Adonis : un Chriſt mourant n'eſt pas loin.

Digitized by Google

Les murs, qui environnent l'autel, ſont chargés d'*ex-voto*, & de membres du corps humain, en cire, affectés chacun de la maladie dont l'*ex-voto* l'a guéri. On diroit qu'il y a eu là, pendant quelque temps, une manufacture de miracles.

La manie d'avoir des coureurs s'eſt étendue de Naples juſqu'à Salerne. J'ai vu deux miſérables coureurs, devant un miſérable carroſſe, attelé à deux miſérables chevaux, qui trainoient deux miſérables gentilshommes.

La miſère, fardée de luxe, eſt effroyable.

LETTRE XCVIII.

A PŒSTUM.

Sur le fronton d'un temple.

NON, je ne ſuis point à *Pæſtum*, dans une ville de Sybarites.

Jamais les Sybarites n'ont choiſi, pour habitation, un ſi horrible déſert, n'ont

n'ont bâti de ville, au milieu des ronces, ſur un ſol aride, dans un lieu où le peu d'eau qu'on rencontre, eſt croupiſſant & ſalé.

Menez-moi dans un de ces boſquets de roſes, qui fleuriſſent encore dans les vers de Virgile (1). Montrez-moi des bains d'albâtre; montrez-moi des palais de marbre; offrez-moi par-tout la volupté, l'élégance & l'amour; & vous pourrez me faire croire alors que je ſuis à *Pæſtum*.

Il eſt pourtant vrai que ce ſont les Sybarites qui ont bâti ces trois temples, dans l'un deſquels j'écris cette lettre, aſſis ſur le débris d'un fronton qui a vaincu deux mille ans!

Des Sybarites & des ouvrages de deux mille ans!

Comment donc des Sybarites ont-ils imaginé & mis debout des colonnes d'un nombre ſi prodigieux, d'une matière ſi vile, d'un travail ſi brut, d'une maſſe ſi lourde & d'une forme ſi monotone?

Les colonnes grecques n'avoient pas

(1) Biferique Roſaria Pæſti.

coutume d'écraſer le ſol; elles montoient avec légéreté dans les airs; elles s'élançoient : celles-ci, au contraire, s'affaiſſent avec peſanteur ſur la terre; elles tombent. Les colonnes grecques avoient une taille élégante & ſvelte, autour de laquelle le regard fuyoit toujours; celles-ci ont une taille évaſée & peſante, autour de laquelle les yeux ne ſauroient tourner: nos crayons & nos burins, qui flattent tous les monumens, ont cherché vainement à l'amincir.

Je ſuis de l'avis de ceux qui penſent que ces temples ſont les premiers eſſais de l'architecture grecque, & n'en ſont pas les chefs-d'œuvres. Lorſqu'elle a conſtruit ces piliers, elle cherchoit encore la colonne.

Cependant il faut convenir que, malgré leur ruſticité, ces temples offrent des beautés; ils offrent du moins la ſimplicité, l'unité, l'enſemble, qui ſont les premières des beautés : l'imagination peut ſuppléer preſque toutes les autres, elle ne peut ſuppléer celles-ci.

On ne pénètre pas dans ces lieux, ſans émotion. J'avance à travers des campagnes déſertes, dans un chemin

Digitized by Google

affreux, loin de toutes traces humaines, au pied de montagnes décharnées, ſur des rivages où la mer eſt ſeule; & tout-à-coup, voilà un temple, en voilà deux, en voilà trois : j'approche à travers les herbes, je monte ſur le ſocle d'une colonne ou ſur les débris d'un fronton; une nuée de corbeaux prend ſon vol : des vaches mugiſſent dans le fond d'un ſanctuaire : la couleuvre, entre les colonnes & les ronces, ſiffle & s'échappe : cependant, un jeune pâtre, appuyé nonchalamment ſur une corniche, remplit, des ſons d'un chalumeau, le vaſte ſilence de ce déſert.

On peut juger combien cet endroit eſt ſauvage : il n'y a pas quarante ans, qu'un chaſſeur, en ſuivant un ſanglier, rencontra ces ruines; il les trouva.

Aujourd'hui, Pœſtum n'eſt, pour ainſi dire, habité que par des voyageurs François, Anglois, Ruſſes; & non par des Napolitains.

Le propriétaire du ſol n'a pas été fort touché de la découverte : c'eſt un prince. Il a laiſſé ces temples à la deſtruction.

Quel dommage qu'il faille ſi-tôt quitter ces lieux; qu'il faille déjà finir

cette lettre ! Mais la chaleur eſt extrême; il n'y a d'abri nulle part. Je voudrois pourtant bien recueillir & remporter dans mon cœur toutes les ſenſations que je viens d'éprouver. — Qu'on me laiſſe puiſer encore, dans cette ſolitude, dans ce déſert, dans ces ruines, je ne ſais quelle horreur, qui me charme. — Oui, j'aime à reculer de deux mille ans dans le paſſé, au milieu des ruines d'une ville grecque, & parmi les Sybarites.

LETTRE XCIX.

A Naples.

J'ARRIVAI hier de Salerne, où j'avois été coucher, en quittant *Pæſtum*.

J'ai fait toute cette courſe avec une célérité prodigieuſe, dans un de ces cabriolets qui ſont en ſi grand nombre à Naples. Il étoit traîné par un ſeul cheval. J'ai fait, en deux jours & demi, cent vingt milles.

Digitized by Google

Je me ſuis arrêté à Portici, pour voir le cabinet des peintures antiques, & le théâtre d'Herculanum.

Le Véſuve, dans une éruption, couvrit Herculanum, non ſeulement de cendres, comme Pompéia, mais de couches de laves très-épaiſſes. Herculanum eſt reſté enſeveli pendant ſeize ſiècles. Le haſard, qui, avec le génie, a ſeul le privilège de déchirer les voiles de la nature & du temps, l'a découvert.

Pour voir le théâtre d'Herculanum, il faut deſcendre, à la lueur d'un flambeau, ſous une voûte humide. Il faut errer long-temps dans les corridors, dans les loges, dans les eſcaliers d'un amphithéâtre circulaire, dont la circonférence eſt immenſe.

On admire, en paſſant, la ſolidité & la maſſe de ce grand monument, bâti pour des milliers de ſiecles, mais non pas pour le Véſuve.

Après bien des détours, on arrive devant la ſcène: à chaque coin, on voit un piedeſtal, avec cette inſcription:

Claudio & Papirio conſulibus Herculanenſes poſuere poſt mortem.

C'eſt exactement l'inſcription : *A Louis XIV, après ſa mort.*

Le cabinet des peintures antiques, tirées des fouilles d'*Herculanum*, de *Pompéia* & de *Stabia*, eſt intéreſſant. Cependant ces peintures, les unes à freſque, les autres à l'huile, pluſieurs incruſtées dans le marbre, ſont placées, ou dans un jour peu favorable, ou hors de la portée de l'œil, & échappent à l'admiration.

Les animaux ſont rendus avec une élégance & une vérité qui étonnent. A-t-on cueilli ces fruits & ces fleurs?

Les ornemens ſont véritablement des ornemens: car, à peine, en ſont-ils. On les prendroit, la plupart, pour des jeux du goût de Raphaël; quelques-uns, pour des fantaiſies de l'imagination chinoiſe.

J'ai remarqué un petit charriot traîné par deux abeilles : un papillon eſt aſſis ſur le ſiége en cocher; il tient les rènes avec ſes pates.

J'en ai remarqué un autre traîné par un perroquet, & guidé par une cigale.

Un troiſième chargé d'une aiguière

entrelaſſée de roſes, eſt conduit par deux petites ſirènes.

Le pinceau a très-heureuſement réaliſé ces jolis rêves.

La plupart des grands tableaux ſont auſſi d'une compoſition grecque, c'eſt-à-dire fort ſimple, mais infiniment délicate. — C'eſt un centaure dompté par l'Amour. — Une nymphe qui cueille une fleur. — Une bacchante nue & jolie, couchée ſur un monſtre marin, à qui elle préſente à boire. — Une dryade ſurpriſe dans le ſommeil, & embraſſée par une faune. — — Un danſeur qui, ſur une corde, déploye toute l'adreſſe & toute la vigueur du corps de l'homme. — Une belle danſeuſe qui, ſous le voile le plus tranſparent, développe toute la grace & toute la ſouplеſſe voluptueuſe d'un corps de femme. — C'eſt encore le vieux Silène, élevant, entre ſes bras, un petit enfant qui tend ſes mains vers une grappe de raiſin que lui préſente, d'un air tendre, par-deſſus la tête du vieillard, une fille charmante. — Enfin, un jeune homme, tandis que lui parle en ſouriant une jeune beauté, ſuit, d'un regard

amoureux, ſur ſes lèvres, le ſourire & la parole.

Chacun de ces tableaux, vous le voyez, n'eſt qu'une penſée, comme chaque ode d'Anacréon, qu'un ſentiment.

LETTRE C.

AU SOMMET DU VÉSUVE,

à la lueur d'une éruption, à minuit.

J'AI tracé ces deux lignes ſur le ſommet du Véſuve, à la lueur d'une éruption.

C'eſt comme une médaille que j'ai frappée, pour conſtater mon voyage; pour rappeller, un jour, à ceux de mes enfans qui viendroient aſſiſter auſſi à cet admirable incendie, ce moment de la vie de leur père; pour embellir encore à leurs yeux, de ce ſouvenir, un tableau ſi magnifique.

Arrivé vers les ſix heures du ſoir à *Réſina*, petit village au-delà de *Por-*

Digitized by Google

tici, je quitte la voiture qui m'a conduit, & je monte ſur un mulet. Trois hommes robuſtes m'accompagnent, avec une proviſion de flambeaux.

Je commence par monter, entre deux champs couverts de peupliers, de mûriers, de figuiers entrelacés de vignes ſouples & vigoureuſes, qui tantôt s'appuient & ſe ſuſpendent à ces arbres, tantôt montent, & ſe ſoutiennent d'elles-mêmes au milieu des airs.

On me fit remarquer, en paſſant, la maiſon où Pergolèſe vint eſſayer d'adoucir cette mélancolie ſi heureuſe & ſi fatale, à laquelle il dut, à vingt-ſept ans, ſon *ſtabat* immortel, & ſa mort.

Après avoir traverſé, pendant une heure, de beaux vergers, j'arrive à une *lave* immenſe.

Le Véſuve la vomit, dans une éruption, il y a environ ſoixante ans.

Elle fit pâlir toute la ville de Naples. Mais après l'avoir menacée un moment, elle s'arrêta-là.

Quoiqu'arrêtée & éteinte, elle effraie encore, & menace.

Les bords de cette lave ſont tapiſſés, comme les bords de la Seine, de gazons & de fleurs, & ombragés çà & là de jeunes arbuſtes, qu'une cendre féconde arroſe, pour ainſi dire, & nourrit toujours.

Après avoir ſuivi quelque temps un ſentier très-difficile, je me trouvai ſur des rochers affreux, au milieu de la cendre mouvante.

Là, la terre ceſſe pour le pied des animaux, mais non pas pour celui de l'homme, qui a trouvé preſque toutes les bornes que lui avoit preſcrit la nature, & ſouvent les a franchies.

Là, il fallut gravir péniblement des monceaux de ſcories qui s'écrouloient ſous mes pas.

Je m'arrêtai un moment pour contempler.

Devant moi, les ombres de la nuit & les nuages s'épaiſſiſſoient de la fumée du volcan, & flottoient autour du mont; derrière moi, le ſoleil précipité au-delà des montagnes couvroit de ſes rayons mourans, la côte de Pauſilippe, Naples & la mer; tandis que, ſur l'iſle de Caprée, la lune à

l'horiſon paroiſſoit; de ſorte qu'en cet inſtant je voyois les flots de la mer étinceller à la fois, des clartés du ſoleil, de la lune, du Véſuve. Le beau tableau !

Lorſque j'eûs contemplé cettte obſcurité & cette ſplendeur, cette nature affreuſe, ſtérile, abandonnée, & cette nature riante, animée, féconde, l'empire de la mort & celui de la vie, je me jettai à travers les nuages, & je continuai à gravir. — Je parviens enfin au Cratère.

C'eſt donc là ce formidable volcan qui brûle depuis tant de ſiècles, qui a ſubmergé tant de cités, qui a conſumé des peuples, qui menace à toute heure cette vaſte contrée, cette Naples où, dans ce moment, on rit, on chante, on danſe, on ne penſe ſeulement pas à lui. Quelle lueur autour de ce cratère ! Quelle fournaiſe ardente au milieu ! D'abord, ce brûlant abîme gronde; déjà il vomit dans les airs, avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaiſſe de cendre, une immenſe gerbe de feux : ce ſont des millions d'étincelles; ce ſont des milliers de pierres, que leur couleur

noire fait diſtinguer, qui ſifflent, tombent, retombent, roulent : en voilà une qui roule à cent pas de moi. L'abîme tout-à-coup ſe referme ; puis tout-à-coup il ſe rouvre, & vomit encore un autre incendie : cependant la lave s'élève ſur les bords du cratère ; elle ſe gonfle, elle bouillonne, coule... & ſillonne, en longs ruiſſeaux de feu, les flancs noirs de la montagne.

J'étois vraiment en extaſe. Ce déſert ! Cette hauteur ! Cette nuit ! Ce mont enflammé ! Et j'étois-là !

J'aurois voulu paſſer la nuit auprès de cet incendie, & voir le ſoleil, à ſon retour, l'éteindre de l'éclat de ſes rayons éblouiſſans.

Mais le vent, qui ſouffloit avec impétuoſité, m'avoit déjà glacé ; je deſcendis : avec quel chagrin ! il en coûte de détacher d'un pareil tableau, le regard qui ſera le dernier !

Adieu Véſuve, adieu lave, adieu flamme dont reſplendit & ſe couronne ce profond abîme ! Adieu, enfin, mont ſi redoutable & ſi peu redouté ! Si tu dois ſubmerger dans tes cendres, ou ces châteaux, ou ces villages, ou cette ville, que ce ne ſoit pas du moins

Digitized by Google

dans le moment où mes enfans y seront!

Mes guides avoient allumé leurs flambeaux. Je descendis, ou plutôt je roulai, enfoncé dans la cendre jusqu'à mi-jambes: je roulai si vîte (on ne peut faire autrement), que je ne mis qu'une demi-heure à descendre un espace que j'avois mis plus de trois heures à gravir. Un de mes souliers, déchiré en mille pièces, m'abandonna à moitié chemin; l'autre, à l'endroit où j'avois quitté les mulets.

En descendant, je rencontrai des Anglois qui montoient au cratère: nous nous arrêtâmes; nous parlâmes du Vésuve; nous troublâmes un moment, de la clarté de nos flambeaux, la nuit étendue sur ce fleuve de lave, &, du son de nos voix, ce profond silence.

Nous nous dîmes adieu; & je poursuivis ma route. Enfin, j'arrivai à Portici, bien haraſſé; je me couchai en arrivant, & dormis d'un profond sommeil.

Mais, à six heures du matin, je me réveillai, en retrouvant le sommet du Vésuve, & son cratère, &

ſon incendie & ſa lave, devant mon imagination. Mon ame frémiſſoit encore de toutes les émotions qu'elle avoit éprouvées la veille.

L'éruption du Véſuve eſt un de ces ſpectacles, que ni le pinceau, ni la parole ne ſauroient reproduire, & que la nature ſemble s'être réſervé de montrer ſeule à l'admiration de l'homme, comme le lever du ſoleil, comme l'immenſité des mers.

LETTRE CI.

A Naples.

VOICI quelques apperçus ſur les habitans du royaume de Naples.

La première choſe qui m'a frappé, après avoir regardé l'eſpèce humaine, dans l'Italie, c'eſt que l'eſpèce humaine eſt preſque la même dans tous les états civiliſés, excepté pourtant en Angleterre, car elle y eſt libre. Elle eſt la même pour le fond; elle eſt auſſi peu différente dans les formes; ſeulement elle varie par des *plus* ou des *moins*,

difficiles, à la vérité, à déterminer, à cauſe de l'imperfection des ſignes, & du défaut de meſures.

On ne réfléchit pas aſſez que la plupart des phraſes faites, qui roulent depuis long-temps dans le commerce de la penſée, ne peuvent preſque plus aller aux choſes, tant les choſes ont par-tout changé.

Les phraſes uſitées dans le langage d'une nation n'auroient pas moins beſoin, que les monnoies, d'être de temps en temps reſondues, mais les grands écrivains & les philoſophes, qui ſeuls poſſèdent le coin propre à les frapper, ſont infiniment rares.

La population du royaume de Naples dans les endroits habités, eſt prodigieuſe; c'eſt que le climat, le ſol, la mer & les mœurs y ſont naturellement très-féconds. On y vit à peu de frais; on vit de peu; on vit long-temps.

On vit à peu de frais: la chaleur du climat émouſſe ſingulièrement la faim, &, ſi elle aiguiſe la ſoif, elle multiplie en même-temps, les moyens de la ſatisfaire; les Apenins déſaltèrent le Napolitain de leurs neiges;

la mer le nourrit de ſes poiſſons & de ſes coquillages; la cendre du Véſuve, de fruits & de bled: on eſt vêtu du climat.

On vit de peu; en effet, point de travail, & beaucoup de ſommeil.

On vit long-temps; à Naples, la ſobriété & le repos économiſent ſingulièrement la vie. La vie s'uſe beaucoup plus vîte, en France, où, ſans ceſſe, les travaux, les paſſions & la miſère la fatiguent. D'ailleurs les maladies, ici, ſont très-rares; car le relâchement, cauſé par la chaleur, y prévient les maladies chroniques; & la tranſpiration, cauſée également par la chaleur, y guérit les maladies aiguës: & puis, preſque par-tout, des eaux thermales, &, preſque nulle part, des médecins.

La végétation humaine a donc, à Naples, toute ſa fécondité, toute ſa vigueur & toute ſa durée naturelle. Auſſi l'abondance de la population eſt-elle extrême à Naples. On la voit. Par-tout, on fend la foule; par-tout, on craint d'écraſer un enfant: les places, les rues, les boutiques, les maiſons ſemblent inondées d'habitans.

Digitized by Google

Cette population, toujours courante, pour ainſi dire, à travers la ville, eſt continuellement ſillonnée par une multitude de carroſſes & ſurtout de petites calèches, qui ne vont pas, mais qui volent.

Cependant il arrive, dans les rues, fort peu d'accidents.

Le mouvement de la rue Saint-Honoré, à Paris, n'eſt pas comparable au mouvement de la rue de Tolède, à Naples.

Lorſque, le ſoir, vous allez dans la rue de Tolède, la multitude des flambeaux portés, par la multitude des coureurs, devant la multitude des voitures, vous préſente l'aſpect d'un grand convoi funèbre.

Digitized by Google

LETTRE CII.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

LE climat a, ici, toute ſon influence; ici, règne, ſans aucune contradiction, la légiſlation du ſoleil: c'eſt-à-dire, un relâchement univerſel dans tous les rapports & dans toutes les parties de la vie ou civile, ou politique, ou naturelle.

Rien ne ſe fait, de tout ce qui ne peut ſe faire ſans un certain degré de tenſion dans la fibre; comme il y a des voix, qui n'arrivent point à l'octave.

La religion n'eſt que de la ſuperſtition; elle eſt d'ailleurs très-commode. Dire qu'on a de la religion, c'eſt en avoir. Un quart du peuple ſe paſſe de la meſſe. On ſe met rarement à genoux dans les égliſes. On n'y va, que lorſqu'il y a des illuminations & de la muſique; lorſqu'il y a opéra dans les égliſes. Il eſt permis à tout le monde

Digitized by Google

de parler, de prêcher, de déclamer hautement contre toutes les religions, & même contre la catholique. La religion va juſqu'à la ſuperſtition, mais non pas juſqu'au fanatiſme; car le fanatiſme eſt une vigueur. Le flambeau de la religion n'éclaire, ici, ni ne brûle.

Le ſexe, à Naples, ſemble être dans le commerce. Les pères, les mères, les maris, les frères, les moines, tout le monde, hautement, en trafique.

On ſe trompe, à Naples, avec une fourberie ſingulière, mais en riant.

Tout le commerce de la vie eſt, pour les Napolitains, un jeu *au plus fin*. Ailleurs, c'eſt un combat *au plus fort*.

On avoue ici qu'on a trompé, & on s'en vante; comme on avoue & on ſe vante, ailleurs, qu'on a gagné.

Ce jeu ralentit prodigieuſement la marche des affaires; on y médite à chaque pas, comme, à chaque coup, aux échecs. Il ſe fait auſſi très-peu d'affaires. Les promeſſes ne ſont que des paroles; on n'eſt lié que par des écrits, & chaque écrit recèle un procès.

La chicane, au reſte, eſt une paſſion; on l'aime, comme une ſorte de

Digitized by Google

jeu : on plaide, pour ſe déſennuyer & pour tromper.

Nulle morale dans les idées, pas même dans les ſentimens. La probité paroît aux Napolitains une duperie d'eſprit ; la franchiſe, une vivacité de tempéramment ; l'eſprit eſt de tâcher de tromper ; l'habileté, de réuſſir : les vertus ſont des impuiſſances ; les vices naiſſent du climat.

La ſenſibilité eſt machinale. A l'aſpect de l'homme aſſaſſiné & de l'aſſaſſin, c'eſt par le premier que la pitié commence, mais elle paſſe, bientôt, au ſecond.

La vengeance, ici, eſt de droit naturel ; c'eſt la ſeule paſſion qu'on connoiſſe. La pareſſe exclut l'avarice. L'amour n'eſt qu'un beſoin ; une femme, n'eſt qu'un meuble ; un amant, n'eſt que l'homme qui l'achête.

On n'aime pas ſes enfans : mais ſes petits : & cet amour-là vá fort loin.

La débauche ne donne pas, par an, dans l'étendue du royaume, plus de mille enfans trouvés.

Très-ſouvent les époux, qui n'ont pu faire d'enfans, en vont prendre aux enfans trouvés ; on leur en vend. D'a-

bord ils en font des jouets, enſuite, des eſclaves; à la fin, des héritiers. La tendreſſe filiale n'eſt que de l'habitude; l'amitié, que de l'eſpérance; la reconnoiſſance, qu'un mot.

Le peu qu'on travaille, c'eſt pour parvenir à ne rien faire. Ne rien faire, eſt ici le bonheur.

Les cafés, les boutiques, les promenades, les lieux publics ſont pleins dès le matin, & juſqu'à midi, de toutes ſortes de gens, moines, abbés, militaires, qui liſent, en bâillant, la gazette, & regardent paſſer le monde.

Ne pouvant exciter en eux-mêmes des ſenſations par la penſée, les Napolitains demandent des ſenſations à tous les objets.

Il faut abſolument les faire ſentir, comme on fait marcher les enfans.

A midi, on va diner. Peu de gens, comme on dit, *mettent la nappe.* Après que la vanité a bien fermé la maiſon, on mange un morceau dans un coin. Quand l'eſtomach eſt rempli, on ſe couche, on ſe couche tout nû: &, une heure avant la nuit, on ſe lève, on ſe r'habille, on retourne au café, ou bien l'on monte en voiture pour la promenade.

Digitized by Google

C'eſt dans ce moment que l'eſſaim des coureurs prend l'eſſor, & remplit la ville. La profeſſion, ici, de quinze mille perſonnes, c'eſt d'être devant un carroſſe; la profeſſion de quinze mille autres, d'être derrière.

On va ſe promener au *Môle* ou à *Kiaia*, ou le long de la côte de Bréſilique; jamais hors de Naples, jamais à pied. Un gentilhomme n'oſeroit paroître le ſoir, dans les rues, à pied: il ſeroit déshonoré.

On reſte à l'opéra, ou à la promenade, ou à la taverne, ou à l'académie, juſqu'à cinq heures du matin.

Vous ne trouvez ſur les viſages, ni joie, ni plaiſir, ni contentement; à la vérité, vous n'y trouvez point de peine.

Le ſouverain bien, comme je l'ai dit, c'eſt, pendant le jour, de ne rien faire; le ſoir, c'eſt de reſpirer. Le ſoir, la fièvre de la chaleur ſe relâche; cela ſuffit au bien-être.

Peu de perſonnes ſavent jouir de la nature, qui eſt admirable; on n'en a pas la force. La nature, ici, n'a pas d'amans. Le peuple entier eſt blaſé. La plus grande partie du peuple ne tra-

Digitized by Google

vaille tout juſte, qu'autant qu'il faut, pour ne pas mourir de faim. On appelle ces gens-là, *Lazaroni*.

Les Lazaroni ne ſont pas de claſſe à part; il y en a dans tous les états: ce ſont, tout ſimplement, des fainéans. Au reſte, s'ils travaillent moins, c'eſt qu'ils ont moins beſoin de travailler pour vivre. Chez eux, ce n'eſt pas vice, c'eſt tempérance. Eh! quel homme travaille, ſur la terre, ſi ce n'eſt pour ne plus travailler?

Quand un *Lazaroni* a gagné, pendant quelques heures, de quoi vivre pendant quelques jours, il ſe repoſe, ou ſe promène, ou ſe baigne: il vit.

Le ſexe eſt très-laid à Naples. La beauté du ſexe eſt une fleur, qui demande un air humide & un climat tempéré. Tous ces traits heureux que la nature ſemble avoir choiſis, pour former la beauté, s'altèrent ici très-promptement, attaqués, à la fois, par le climat, l'éducation & les mœurs.

Au reſte, ces mêmes influences, en ôtant la beauté aux femmes, ſemblent l'avoir tranſportée aux hommes: ils ſont en général aſſez beaux.

LETTRE CIII.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

LES beaux arts ne ſont plus connus à Naples ; ſi vous en exceptez pourtant la muſique ; car, dans un grand nombre de conſervatoires, on travaille plus que jamais la voix ; on la cultive à l'envi. Des loix, des bulles & la nature ont défendu, mais en vain, de pouſſer, par la caſtration, juſqu'au *ſi naturel*, la voix de l'homme : ce ſon là eſt ici payé ſi cher ! ceux qui ont le bonheur de pouvoir le former, ſont ſi honorés ! Farinelli a gouverné les Eſpagnes.

Naples a encore des grands hommes ; ce ſont des Caſtrats.

Les arts méchaniques ſont ici dans l'enfance.

Les arts méchaniques manquent ici des inſtrumens les plus communs aujourd'hui dans le reſte de l'Europe. Ici

Digitized by Google

Ici on met huit jours à faire un ouvrage qui, en France, coûteroit une heure.

Le commerce, le ſervice militaire, une grande partie de l'induſtrie & de la culture ſont dans la main des étrangers.

Cependant les nationaux commencent, depuis peu de temps, à s'en mêler. On attend, dans ce moment, le premier vaiſſeau qui ait jamais tenté d'aller s'approviſionner, directement dans nos ports, de ſucre & d'indigo. Le capitaine de ce vaiſſeau ſera, pour Naples, un Colomb.

Cette année a vu la première gazette napolitaine.

Mais, comment ce fait-il qu'un petit Etat puiſſe ſubſiſter, ſurchargé d'une extrême population, d'une nombreuſe mendicité, d'une domeſticité prodigieuſe, d'un clergé ſéculier & régulier conſidérable, d'un militaire de plus de vingt mille hommes, d'un peuple de nobles, & d'une armée de trente mille gens de juſtice.

La mer, le climat & le ſol réſolvent ce problême: le climat, en réduiſant tous les beſoins; la mer, en appor-

tant, de tous côtés, ſes coquillages & ſes poiſſons ; le ſol, en donnant quatre récoltes différentes.

Remuer un peu la terre, ou plutôt la cendre, c'eſt labourer.

Cette cendre eſt très-féconde au pied du Véſuve; elle le ſeroit bien davantage ſi elle étoit, non pas ſollicitée, mais aidée !

Ce devroit être l'œuvre du gouvernement; mais il n'y eſt pas diſpoſé. Loin de combattre la molleſſe des Napolitains, il la favoriſe au contraire.

Le climat ſans doute pouſſe ici l'eſpèce humaine à la pareſſe ; mais pas avec aſſez de violence, pour que des influences morales & politiques ne puſſent la retenir & la repouſſer au travail.

On pourroit, par des moyens légiſlatifs, tendre l'eſprit.

On pourroit, par l'éducation & par des bains, neutraliſer, pour ainſi dire, l'excès de la chaleur, comme les Romains l'avoient fait. Mais il n'y a pas même ici un ſeul bain public.

L'eſprit n'eſt point rare à Naples : le climat lui eſt favorable, ainſi que la ſituation phyſique. Cette mer, cette terre, ce ſoleil, un regard d'Auguſte,

Digitized by Google

& la lecture d'Homère, ont produit l'Éneïde.

Mais aujourd'hui, ſur cent perſonnes, deux tout au plus ſavent lire. Il exiſte des provinces entières, où il n'y a pas de maîtres d'école.

Le peu de littérature qui circule parmi un petit nombre de perſonnes, ſe borne à des traductions d'ouvrages françois. C'eſt nous qui, dans l'Italie, fourniſſons maintenant des modes aux femmes, & des opinions aux hommes. Tous nos grands écrivains ſont connus, ſont traduits & ſont compilés.

J'ai trouvé l'ouvrage de M. Necker dans la tête, dans l'eſtime & dans les entretiens de tout ce qui veut prendre la peine de penſer, ou qui s'en eſt fait un beſoin. On proclame ici M. Necker, comme le fera la poſtérité, *l'inſtituteur des aſſemblées provinciales en France.*

On parle ſans ceſſe de Paris à Naples. Les François ſont aujourd'hui les Grecs de l'univers: les Anglois en ſont les Romains. L'éloignement, l'imagination, & ſur-tout le mécontentement, nous prêtent beaucoup d'avantages.

Mais tout ce que je viens de dire,

n'a lieu que dans une ſphère très-peu nombreuſe.

Diſons encore un mot de la condition du peuple.

La miſère ne fait point de mendians à Naples ; point de ſoldats ; peu d'enfans trouvés : la vie y eſt ſi facile ! elle y eſt ſi naturelle !

La miſère commet ici très-peu de vols caractériſés, & très-peu d'aſſaſſinats.

La filouterie y eſt plus une tromperie qu'un vol. Quand le peuple en voit faire un, il rit, & il laiſſe faire.

La vengeance ſeule aſſaſſine.

La débauche fait plus partie de l'oiſiveté que de la volupté. Il y a beaucoup de femmes publiques ; mais elles n'ont rien qui les diſtingue ; elles ſont mêlées dans leur ſexe.

La débauche a moins de crimes & de malheurs à Naples que par-tout ailleurs ; elle en a moins qu'à Paris. C'eſt qu'elle n'eſt à Naples ni une profeſſion, ni un art.

On n'a encore, à Naples, rien épuré, rien dépravé, rien perfectionné. Les vices, les vertus, tout cela eſt brut encore, & ſort, pour ainſi dire, tout-à-l'heure, du cœur humain.

Digitized by Google

Naples ne cherche encore les regards, ni de l'Europe, ni de l'avenir.

LETTRE CIV.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

LE gouvernement eſt tel dans ce royaume, qu'il n'y eſt ſouvent qu'un déſordre de plus.

L'autorité ſouveraine eſt encore incertaine, en grande partie, entre le roi, le pape & les barons, mais ſurtout entre les barons & le roi.

Le combat de ces petites forces individuelles des barons contre la force prépondérante du roi, n'eſt pas terminé encore.

Mais cela ne tardera pas. C'eſt le ſort général de toutes les forces: dès qu'il en exiſte une qui domine, elle attire & dévore, à la longue, toutes

Digitized by Google

les autres. L'hiſtoire de toutes les ſociétés civiliſées, n'eſt que l'hiſtoire de ce phénomène, pour lequel, à la vérité, il faut plus ou moins de temps, ſuivant les élémens primitifs de chaque ſociété; ſuivant que, dans ſes commencemens, les forces y ſont plus ou moins diviſées; car toutes les ſociétés, à travers la démocratie, ou l'ariſtocratie, ou la monarchie, vont plus ou moins rapidement au deſpotiſme, comme tous les fleuves, à travers les vallons, ou les côteaux, ou les montagnes, vont à la mer.

Les barons peuvent encore faire empriſonner leurs vaſſaux, par des ordres qui portent cette clauſe: *Pour des cauſes à nous connues.*

Ils peuvent encore faire tuer, ſous leurs yeux, leurs vaſſaux, impunément.

C'eſt ſur-tout, en Sicile, que les barons ſont tyrans.

Il n'y a pas un an qu'on y prêchoit, que les véritables ſouverains, c'étoient les barons: on prioit pour les barons à la meſſe.

Le marquis de Carraccioli, vice-roi actuel, travaille avec ſuccès, mais non

ſans danger & ſans courage, à fondre le reſte de la puiſſance des barons dans l'autorité ſouveraine.

Avec plus de fermeté ou plus d'adreſſe de la part du gouvernement, cela ſeroit déjà fait.

Le monarque déſarmera les barons, quand il voudra, avec des cordons, des emplois, des penſions, & ſans Richelieux : les barons viennent d'eux-mêmes à la cour. Il faudra, il eſt vrai, ruiner le peuple.

Mais quand l'autorité du monarque ſeroit devenue ſouveraine, en ſeroit-elle plus abſolue ? Non, car elle eſt deſpotique.

Le roi, ſans doute, peut déjà preſque tout, pour opprimer & détruire; car il a des troupes, & ſes ſujets ſont des lâches : mais il ne peut encore preſque rien, pour protéger & créer.

Je ne donnerai qu'une preuve de la lâcheté des Napolitains. Un de leurs vice-rois aimoit la chaſſe : pour le malheur des habitans de la petite iſle *de Procida*, il vint des faiſans dans cette iſle : auſſi-tôt une loi martiale ordonne aux habitans un maſſacre général de tous les chats. On tue. Les rats mul-

tiplièrent au point qu'ils attaquoient impunément les enfans dans leur berceau : ils rongeoient les nez & les oreilles de ces malheureux. Que firent alors les pères & les mères ? Les mères pleurèrent ; — & les maris ? — ils se plaignirent ! Voilà la lâcheté de ces hommes là. Heureusement, le vice-roi mourut : & dans l'isle de *Procida*, il ne fut plus affreux d'être mère.

M. de ***, qui semble n'avoir voyagé que pour flatter, a dit que le vice roi fut touché des larmes & des plaintes des habitans.

Cela n'est pas vrai : ils prioient Dieu (c'étoit leur terme) d'amollir le cœur du vice-roi. Les lâches ! que n'endurcissoient-ils le leur ! ou plutôt, que ne l'avoient-ils plus tendre pour leurs enfans !

De quoi se plaignent les peuples, quand ils poussent plus loin la servitude, que les Princes, la tyrannie ?

Digitized by Google

LETTRE CV.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

J'AI dit que le roi ne pouvoit encore rien, pour protéger & créer.

Que peut, en effet, un monarque avec des revenus très-modiques; avec un peuple ignorant; avec une nation dont la soumission est plutôt l'habitude de souffrir un maître, que la nécessité sentie d'avoir un roi?

La soumission d'un tel peuple, n'étant que l'habitude de souffrir un maître, n'est aussi que l'habitude de souffrir de ce maître telle & telle chose: elle finit où il innove.

D'ailleurs, cette soumission du peuple étant moins une oppression, qu'une molleſſe, il ne faut pas que le roi la dérange.

L'opinion publique ici ne retient pas pour le mal, ne seconde pas pour

Digitized by Google

le bien; il n'exiſte pas encore ici d'opinion publique. L'autorité ne contient qu'avec des bayonnettes, ne paie qu'avec de l'or, ne punit qu'avec des ſupplices.

Enfin, le climat empêche toute tenſion dans les organes, toute énergie dans les deſirs, toute ſuite dans les idées. Comment donc créer ou améliorer?

Auſſi a-t-on eſſayé, vainement, un grand nombre de changemens dans l'adminiſtration générale: les inſtrumens qu'on emploie, ſont les premiers à la combattre. Le deſpotiſme peut bien avoir des ſatellites, mais non pas des ſerviteurs.

Tout ce que l'autorité a pu faire juſqu'ici, en établiſſemens, elle l'a fait: elle en a créé les noms. Il n'y a pas de gouvernement, au monde, mieux organiſé: . . . . ſur l'almanach.

Naples n'a point encore de conſtitution, & n'en aura peut-être jamais. Tout l'ordre politique n'y eſt encore que de fait, ainſi que l'ordre civil; tous les deux, des conſéquences du climat, de la fortune & de la poſition.

Digitized by Google

Le ſoleil veut un roi, à Naples, & peut-être même un deſpote.

Naples a toujours cédé à la force, de quelque côté qu'elle vînt. Mais il faut qu'elle ſoit préſente, & qu'elle agiſſe immédiatement.

J'ai entendu féliciter le prince, de l'état des choſes que je viens de tracer. Quel malheur pour les princes, ai-je dit, quand ils préfèrent une ſoumiſſion de néceſſité à une obéiſſance d'opinion; quand aucun corps politique ne contient, pour ainſi dire, l'autorité ſouveraine dans ſon orbite, & ne l'y retient. Les princes n'aiment pas les réſiſtances; mais on ne peut, cependant, s'appuyer que ſur quelque choſe qui réſiſte.

Si l'autorité ſouveraine eſt foible, ici, pour faire le bien, elle eſt très-puiſſante pour faire le mal; elle exile; elle dépoſſède; elle impoſe à volonté. Que dis-je? Les impôts ne ſont, ici, que des contributions; on les exige.

L'autorité ne laiſſe guères finir les procès; car qui peut tout, ne veut jamais rien.

Une choſe, cependant, modère le deſpotiſme des ordres; c'eſt la contra-

riété des ordres : au milieu d'eux on reſpire. Le roi, à force de parler, ne ſe fait plus entendre, & n'exécute rien, à force de commander.

Tous les miniſtres ſont en guerre : chacun ſe ſert du roi tour-à-tour ; quelquefois ils ſe le prêtent.

LETTRE CVI.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

AVEC ce peuple, ces moyens & ces miniſtres, l'adminiſtration ne peut être que vicieuſe.

Je me bornerai à dire, rélativement aux affaires étrangères, que la politique de ce cabinet flotte ſans ceſſe entre l'Autriche & l'Eſpagne ; elle incline du côté de l'Autriche.

Voulez-vous ſavoir le poids de la France à la cour de Naples ?

Le roi & la reine viennent de faire un voyage en Toſcane ; ils ſe ſont

embarqués pour Livourne ; il a été queſtion de mettre des eſtampes dans la chambre du roi. Quelles eſtampes a-t-on choiſies ? Celles qui repréſentent les avantages des Anglois, dans la dernière guerre, ſur l'Eſpagne & ſur la France.....

Dépouiller les provinces & piller le tréſor public : voilà, ici, comme dans beaucoup de pays, l'adminiſtration des finances.

Les commis compoſent avec les contrebandiers.

Quant à la marine ; la grande marine, ici, eſt inutile ; mais M....., qui eſt à la tête de ce département, voudroit pouvoir dire aux Anglois, comme, en France, le maréchal de Cas...., *notre marine* ; & l'argent du tréſor coule dans la mer.

On conſtruit, dans ce moment, un vaiſſeau de quatre-vingt canons. Ce vaiſſeau touche à ſa fin ; le port deſtiné à le recevoir, eſt commencé.

Le département de la guerre eſt ruineux.

A Naples, une cour, un opéra, une armée ! quel luxe !

Le commerce, du moins, eſt-il

bien adminiſtré? J'ai tous les vices, dit publiquement l'abbé G.....; il faut donc que chacun d'eux ſoit payé; il me faut donc beaucoup d'or. L'abbé G..... eſt à la tête du département du commerce.

LETTRE CVII.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

DE toutes les parties de l'adminiſtration, la plus vicieuſe, c'eſt, ſans contredit, celle de la juſtice.

Il y a trop peu, ici, de ce qu'il y a beaucoup trop en France; de magiſtrats ſupérieurs.

Ils ſont en tout vingt-un.

Ils forment cinq chambres, compoſées chacune de quatre membres, & préſidées ſucceſſivement par le chef.

Il y a en outre un premier tribunal, appellé la *vicairie*, & un tribu-

Digitized by Google

nal ſuprême, appellé la chambre royale.

Les autres cours ſont les tribunaux des barons.

La majeure partie des procès eſt obligée de parcourir ſix degrés de *juriſdiction*, avant d'arriver au trône, qui les renvoie ſouvent errer encore devant les mêmes tribunaux.

Les magiſtrats vendent publiquement la juſtice: c'eſt que la cour les fait; c'eſt que le roi les paie, c'eſt qu'ils ſont en petit nombre; c'eſt qu'ils ſont pris dans l'ordre des avocats, où ils étoient accoutumés à gagner beaucoup; c'eſt qu'enfin (& cette raiſon eſt déciſive), les miniſtres s'accommodent mieux de magiſtrats corrompus.

Nulle part, la magiſtrature ſouveraine n'eſt auſſi généreuſe, auſſi honorable, auſſi pure qu'elle l'eſt en France: nulle part, elle ne ſe ſent davantage.

Mais, en France, la vénalité des charges! me dit un avocat Napolitain. — Malheur aux républiques, lui répondis-je, où les magiſtrats doivent être pris parmi les riches; & malheur

aux monarchies, où ils peuvent être pris parmi les pauvres! Certes, avec des officiers roturiers & des magistrats pauvres, le monarque est bientôt un despote, & le despote, un tyran!

J'ai assisté à plusieurs jugemens. Cinq juges sont autour d'une table, dans une salle assez étroite; & des avocats crient.

Les juges, pendant ce temps, s'amusent à prendre, tour-à-tour, l'éventail, le mouchoir & le bouquet, qu'ils ont, chacun, devant eux.

Après que les avocats ont plaidé, un des juges fait le rapport du procès, à haute voix; mais les juges ne l'écoutent pas; car celui-ci ne se fait que pour la forme.

Dès qu'il est fini, on fait retirer le public, & on recommence le rapport: les juges alors écoutent & rendent ensuite un jugement, qu'ils se donnent d'autant moins la peine de mûrir, qu'il subira peut-être dix révisions.

Ces malheureux juges sont aux ordres de tous les ministres; ils balaient toutes les anti-chambres; ils

paſſent leur vie à rendre compte de leurs jugemens: ils font pitié.

Ils ne font pas corps entr'eux; mais c'eſt tout ce qu'il y a de bien dans la compoſition des tribunaux. On prend ordinairement les juges dans la dernière vieilleſſe, comme on les prend, ailleurs, dans l'enfance. Trois des cinq conſeillers de la chambre royale ont, à préſent quatre-vingts ans: l'un d'eux, quatre-vingt-quatorze.

Leur âge nuit néceſſairement à la célérité de l'expédition: la multiplicité des formes y nuit auſſi; mais rien n'y nuit davantage que l'incertitude d'une procédure, uniquement formée d'une juriſprudence douteuſe, & des ordres arbitraires du roi.

Auſſi, les gens de loi pullulent. On compte pour le ſeul royaume de Naples (la Sicile à part), c'eſt-à-dire, pour environ quatre millions de juſticiables, près de trente mille avocats ou procureurs.

Il y en a qui gagnent cinquante mille livres par an, non par leur ſavoir & leur intégrité, mais par leur talent pour l'intrigue, & leur accès près des juges.

Digitized by Google

Les écrits que j'ai vu ſortir de ce barreau, ſont érudits & enflés. Nulle éloquence, car nulle vertu; & nulle vertu, car point de liberté. Ce n'eſt point le barreau de France.

Les procès ſont innombrables, & durent ſouvent pluſieurs ſiècles: ils finiſſent ordinairement, comme les incendies, par conſumer les plaideurs.

Toute la nobleſſe cadette s'adonne au barreau: chaque famille noble a beſoin d'un chevalier qui ſache la chicane, pour la défendre en juſtice.

On ne peut rendre le vacarme qui règne dans les ſalles de la vicairie, tous les matins. Tous les gens de loi, ſans exception, conſeillers, greffiers, procureurs, avocats, y ont un établiſſement. L'antre de la chicane eſt là.

Les avocats du premier ordre, qui ſont au nombre de quatre cents, ont une ſupériorité marquée. J'ai vu les autres, ainſi que les cliens, leur prendre la main & la baiſer.

Ces avocats ont une cenſure, qui reçoit & proſcrit, à volonté. Choſe étrange! le régime d'un ordre, chargé de défendre les citoyens contre l'op-

Digitized by Google

preſſion, eſt deſpotique; mais il n'eſt aſſurément pas ſévère. Un avocat a eu l'audace de dire, dans un mémoire imprimé: *Eh! ne ſait-on pas que notre roi eſt un polichinel qui n'a pas de volonté!* Ce mémoire n'a pas même été attaqué.

La juſtice criminelle n'eſt pas mieux adminiſtrée que la juſtice civile.

On vend l'impunité.

On empriſonne beaucoup; par conſéquent, légérement: mais ſoit corruption, ſoit indolence, ſoit eſprit national, ſoit toutes ces raiſons réunies, on ne punit que très-rarement, & preſque jamais du dernier ſupplice. On compte dans ce royaume, par an, environ quatre à cinq mille aſſaſſinats, & deux à trois exécutions à mort.

Mais, en revanche, un ſupplice terrible, c'eſt la priſon. Nul accuſé n'en ſort guère avant quatre ans; les trois quarts y périſſent; le reſte, que la longueur des procès & l'horreur des cachots n'ont pu conſumer, la juſtice le rejette aux galères.

La loi exige l'aveu du coupable, pour autoriſer une condamnation capitale; mais tant qu'il n'a pas avoué,

Digitized by Google

on l'enferme dans un cachot, où on les prive de toute lumière ; on lui ôte jusqu'à la paille ; le malheureux ne peut se coucher que sur la pierre, & ne vit que de pain & d'eau, si c'est là vivre.

Je me suis fait ouvrir un de ces tombeaux. Dans l'instant, trois ou quatre spectres, à longue barbe, les yeux caves, le visage hâve, le corps décharné, moitié nus, étonnés & éblouis, d'un rayon de jour qui m'éclairoit à peine, se sont élancés sur le seuil. J'ai reculé d'effroi..... Une vapeur pestilentielle, s'est exhalée ; ils étoient ensevelis là, depuis plus de dix ans. — J'ai été tenté de leur crier : *vivez-vous ?*

Un d'eux s'est avancé, d'un air furieux, & s'est écrié : *non ; je n'ai point assassiné mon père.* Il avoit assassiné son père, mais il n'avoit pas avoué.

Dès qu'un malheureux est condamné au dernier supplice, on l'enferme, pendant trois jours de suite, avant l'exécution, dans une chapelle souterraine, entre un confesseur & des pénitens, en présence, pour ainsi dire,

Digitized by Google

de ſa mort: elle eſt bien longue! quel ſupplice! car la plus grande partie de la peine de mort, c'eſt de l'attendre (1).

L'hôpital eſt une des chambres de la priſon: c'eſt encore un tombeau.

Il faut cependant rendre une juſtice aux loix de Naples; elles donnent un défenſeur aux accuſés; c'eſt un magiſtrat; on l'appelle l'avocat des pauvres; mais il ne communique qu'avec le procès, & non avec l'accuſé; il n'eſt pas non plus à ſon choix. Nulle part, la juſtice criminelle n'eſt entiérement généreuſe. Que dis-je? Souvent, dans ſes duels avec les accuſés, elle, qui punit l'aſſaſſinat, les aſſaſſine. Il eſt bien à deſirer que par-tout on la réforme. Quels tyrans que les mauvaiſes loix! & ſur-tout, les mauvaiſes loix criminelles!

---

(1) Cette réflexion ſemble contredire le *répit* d'un mois, pour les exécutions à mort; mais, en reſpectant les intentions & l'opinion du gouvernement ſur cet objet, nous nous en rapportons à l'expérience, & nous lui ſoumettons nos craintes.

LETTRE CVIII.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

JE n'ai point parlé, jusqu'ici, du gouvernement de la Sicile, qui est sous des loix, sous des mœurs, sous une administration absolument différente.

Cette belle partie de la domination du roi de Naples, où fleurit une population d'un million d'hommes, à qui la nature a prodigué ses trésors, qui nourrissoit autrefois les Romains, qui donna à Athènes, à Rome, à l'univers, tant de chefs-d'œuvres de tous les beaux arts, est abandonnée, depuis des siècles, à des vice-rois, & à l'Etna.

Cependant une intrigue de cour lui a envoyé, depuis peu, pour vice-roi, le marquis de Carraccioli. Ce vice-roi attaque tous les abus, avec le fer,

Digitized by Google

& ils n'en repouſſent que plus vigoureux : il devroit ſe ſervir du temps ; mais il eſt preſſé de jouir ; ſa vice-royauté touche à ſa fin.

Les Siciliens ſont regardés, à Naples, comme des étrangers ; à la cour, comme des ennemis.

On croit que les vexer, c'eſt les gouverner ; on croit qu'il faut en faire des eſclaves ſoumis, pour en faire des ſujets fidèles.

En tout, la Sicile eſt regardée par le miniſtère, comme une excroiſſance incommode ; la cour ne voit que Naples : les grandes capitales ſont, au pied des trônes, comme de hautes montagnes, devant les provinces.

Mais comment, avec ſi peu de police, avec une ſi mauvaiſe législation, avec une adminiſtration pareille, les choſes, à Naples, vont-elles encore ?

La nature humaine ne fait pas le mal, pour faire du mal, mais pour ſe procurer le bien ; or, dans ce royaume, le bien coûte moins de mal, que dans les autres pays : un bonheur négatif ſuffit, dans les pays chauds ; dans les climats tempérés, au contraire, le bonheur poſitif eſt néceſ-

Digitized by Google

faire : dans les pays chauds, il ſuffit au deſir du bien-être, de ne pas ſouffrir ; dans les pays tempérés, il lui faut encore du plaiſir : & il eſt conſtant que la plus grande partie des délits graves eſt produite, non par la fuite de la douleur, mais par l'ambition du plaiſir.

Voilà, en partie, ce qui concilie, dans ce royaume, le peu de police & le peu de déſordre.

Le climat, à Naples, fait la police ; comme, à Rome, le couteau ; & l'eſpionage, à Paris.

Le roi, qui eſt la bonté même, s'attache, depuis peu, à bien gouverner.

La Reine paſſe pour avoir autant d'eſprit que de graces ; & elle a beaucoup de graces.

Si ces ſouverains ont commis des fautes, dans le commencement, ils ne ſont que trop excuſables ; abandonnés, dès l'âge de quinze ans, à la jeuneſſe, & au trône : ils ſortoient des mains de vieux miniſtres Eſpagnols, qui leur apprenoient à jouer avec la couronne, & non pas à la porter ; qui leur déroboient leur règne.

LET-

Digitized by Google

LETTRE CIX.

A Naples.

Je vais réunir, dans cette lettre, plusieurs objets isolés.

Comment pourrois-je omettre, par exemple, ces douze prophètes que l'Espagnolet a peints sur la voûte de l'église des chartreux, ou plutôt qu'il y a placés; tant l'illusion est complette.

Quels beaux caractères de tête! je crois avoir vu des prophètes.

Ces tableaux sont le chef-d'œuvre de ce grand peintre, & un des chefs-d'œuvres de la peinture. Le pinceau de l'Espagnolet est sévère & sombre, il est vrai; mais il est très-vigoureux; on voit qu'il a pris à tâche, comme celui du Carravage, d'effrayer & d'étonner l'œil par des contrastes, plutôt que de l'émouvoir ou de le flatter par des gradations & des nuances: il prodigue la lumière & l'ombre.

Le couvent des chartreux, ſi riche d'ailleurs, le ſeroit aſſez de ces douze tableaux. Le gouvernement paroît penſer ainſi; car il le met, de temps en temps, à contribution.

Pourquoi tant vanter ce tableau de Solimenès, qui repréſente Héliodore chaſſé du temple ? Il eſt immmenſe; car il occupe toute la largeur de la nef de l'égliſe de *gieſu nuovo:* mais que cette compoſition eſt confuſe ! Nul choix, nul effet; aucun intérêt : ce ſont des figures & de la couleur.

Quelle épitaphe on a oſé tracer, ſur le tombeau de Sannazar, qui paſſa ſa vie ſur le Parnaſſe, dans les cours, dans les camps, & mourut dans un couvent; qui compoſa, en vers empruntés, à Virgile, à Ovide, à Tibulle, un poëme ſur l'enfantement de la vierge, & des poéſies érotiques, vantées encore aujourd'hui, parce qu'on a ceſſé de les lire !

Da ſacro cineri flores. Hîc ille Maroni
Sincerus (1) musâ, proximus ut tumulo.

Qui ? lui, Sannazar, auſſi près de

(1) C'eſt le ſurnom de Sannazar.

Virgile, par ſon tombeau, que par ſon poëme.

Voilà ce que fait la manie du bel eſprit, & l'affectation de l'antithèſe. Que de vérités elles immolent! que de monſtres elles accouplent! Elles rapprochent Sannazar & Virgile.

Je vous parlerois des catacombes de Naples, ſi je ne vous avois parlé des catacombes de Rome. La ſenſation qu'on y éprouve, en fait tout le mérite. Ces lieux plairont toujours aux imaginations mélancoliques, qui aiment à s'approcher de la mort, & à en ſentir les ténèbres.

Je ne peux vous rien dire de l'opération du miracle annuel de la liquéfaction du ſang de ſaint Janvier; elle ne ſe fait pas dans cette ſaiſon; elle y eſt trop naturelle: je vous dirai, ſeulement, que ce miracle eſt, depuis peu de temps, diſcrédité: il ceſſera, dit-on, bientôt, tout-à-fait. Il n'y aura peut-être bientôt plus, dans tout l'univers, qu'un ſeul miracle: l'univers!

Digitized by Google

LETTRE CX.

A Naples.

Il a fait, hier, toute la journée, un temps affreux : je n'ai pu ſortir.

Ne vous attendez-donc à aucun détail ſur Naples, ou ſes environs ; mais, pour vous en dédommager, autant qu'il dépend de moi, voici l'imitation d'une élégie de Tibulle, que j'ai finie hier.

C'eſt une eſpèce d'hymne, que ce poëte avoit compoſée, pour les *céréales*, ou fêtes de Cérès.

Tibulle ſuppoſe que le peuple eſt proceſſionnellement en marche dans la campagne.

Digitized by Google

FÊTES CÉRÉALES.

Paſteurs, faites ſilence; écoutez, tous, mes chants.
Le voici, l'heureux jour, où chaque dieu des champs
Attend, pour ſe montrer à nos travaux propice,
Le tribut annuel d'un pieux ſacrifice.
Viens, Bacchus; viens, Cérès; venez tous deux, parés,
Bacchus, de pampres verds; Cérès, d'épis dorés.
Laboureur, que le ſoc, en ce jour tutélaire,
Oiſif dans tes ſillons, faſſe grace à la terre:
Que, libre, en ſon étable, à l'abri des chaleurs,
Repoſe, en rûminant, le bœuf orné de fleurs:
Et toi-même, ô bergère! en l'honneur de la fête,
Que le fuſeau roulant, que l'aiguille s'arrête.
Soyons tout à Cérès: mais, loin d'elle, en ce jour,
Quiconque aura veillé dans les bras de l'Amour.
Cérès veut un cœur chaſte; elle veut des mains pures:
Cérès ne permet point de profanes parures.

Cependant, vers l'autel, où brille un feu ſacré,
D'enfans ceints de feſtons, l'agneau marche entouré.
Nous voici, dieux des champs! dieux! voilà nos domaines!
Détournez les fléaux qui menacent nos plaines.

Digitized by Google

Que le froid aquilon, que l'Auſter pluvieux,
N'offenſent point la vigne & ſes bourgeons friſ-
leux,
Ne la contraignent point à s'épuiſer en larmes:
Que la jeune Pomone oſe étaler ſes charmes.
Daigne aider, ô Cérès! ce tuyau foible encor,
A porter le poids mûr de ta couronne d'or:
Que ton pied triomphant tûe une herbe ennemie.
Oh! puiſſe encor, le ſoir, au bord de la prairie,
La houlette indulgente, & le chien complaiſant,
Ne point hâter les pas de l'agneau languiſſant!
Nos vœux ſont exaucés! Au ſein de la géniſſe,
La fibre prophétique annonce un ciel propice.
Je vous rends grace, ô dieux! nos gueréts ſont
ſauvés!
Amis, qu'à longs ruiſſeaux le vin coule. . . . &
buvez.
Le ſoir d'un jour de fête, un buveur qui chan-
celle,
N'offenſe point des dieux la bonté paternelle.
Buvez donc, buvez tous. Moi, je vais, dans mes
vers,
Bénir les dieux des champs de leurs préſens divers.

Chacun d'eux, à l'envi, de ſa main fortunée,
Enrichit ou para le cercle de l'année.
Phœbus préſide aux jours, Phœbé préſide aux
nuits:
Si Flore a ſoin des fleurs, Pomone a ſoin des
fruits:

Digitized by Google

Palès règne aux vallons, & Cérès dans les plaines :
Bacchus aime à mûrir les grappes déjà pleines :
Chaque Faune a ſes bois, chaque Nymphe a ſes eaux :
Un dieu léger s'enfuit ſur les légers ruiſſeaux.
Oui, l'homme doit aux dieux tous les biens de la vie :
Il leur doit de vingt arts la rivale induſtrie :
L'oſier, avec le chaume, en cabanne treſſé ;
Le fer, en ſoc tranchant, dans la terre enfoncé ;
Le tremblant charriot, qui, ſur ſon axe, crie ;
Et mille autres bienfaits que l'univers publie.
Déjà, de nos ayeux, le chêne nourricier,
N'offre plus qu'au vil porc un mets vil & groſſier :
Un arbre, d'un autre arbre, adopte la famille :
Où croiſſoit le chardon, la roſe s'ouvre & brille.
Tout proſpère ; tout rit. A travers le vallon,
L'eau court, en murmurant, abreuver le gazon.
L'été, lorſque ſon frère a perdu ſa couronne,
Livre au fer recourbé des champs d'or qu'il moiſſonne :
Puis, des feux du ſoleil, le raiſin tout brillant,
Promet au vendangeur un nectar pétillant.
Bacchus paroît : ſoudain, enluminé de lie,
Par des jux, par la danſe, égayant ſa folie,
Le pâtre immole un bouc, qui lui-même, jadis,
Avoit ſervi de pâtre aux crédules brébis.
Pomone enſuite arrive, & riante & vermeille,
Aux pieds du ſombre hiver épanche ſa corbeille.

D'abord le laboureur, en traçant un sillon,
Pour charmer ses travaux, fredonna quelque son :
Bientôt, en temps réglés, la voix, avec aisance,
Modula des sons doux, frappa l'air en cadence :
Enfin, par sept tuyaux, qu'interrogent les doigts,
Le roseau fit entendre une seconde voix.
O jours heureux ! l'enfant, de couronnes rustiques,
L'enfant orne le front de ses lares antiques :
L'enfant, dans la prairie, en gardant les agneaux,
Façonna la houlette & creusa des pipeaux ;
Tandis qu'à ses côtés la bergère innocente
Soulagea la brébis de sa toison pesante.
Alors, tout s'empressa pour servir nos besoins :
Le sexe eut des travaux ; & l'enfance, des soins.
Du haut de la quenouille, alors, la laine humide,
Descendant lentement sous le doigt qui la guide,
Arrive, en fil léger, au fuseau qui l'attend ;
Le fuseau la rassemble, & s'enfuit en roulant.

C'est alors, nous dit-on, que l'Amour prit naissance.
Au milieu des troupeaux, il passa son enfance.
Un jour, il essaya (qu'il l'apprit aisément !)
A tendre l'arc léger qu'il tend incessamment.
D'abord, au fond des bois, sa flèche encor peu sûre
Poursuit les cerfs errans qu'il frappe à l'aventure :
Mais, voulant s'illustrer par de plus nobles coups,
Il quitta les forêts & vint vivre avec nous.

Digitized by Google

Il vise à tout moment au cœur léger des belles:
Ses traits les plus aigus, il les lance aux cruelles:
Et, s'il voit un héros que Mars n'a pu blesser,
D'un dard, enfant terrible, il aime à le percer.
C'est par son ordre encor, que la jeune Glicère,
Trompant furtivement le sommeil de sa mère,
D'un pied hardi d'amour, & de peur incertain,
Vers son amant, dans l'ombre, étudie un chemin:
Et qu'enfin le vieillard, au seuil d'une maîtresse,
Balbutie, en pleurant, sa dernière tendresse.
Malheur à ceux qu'Amour voit, d'un œil irrité!
Heureux celui qu'Amour, d'un sourire, a flatté!

Accours donc, dieu puissant! prends place à cette table,
Sans traits & sans flambeau, sans cet arc redoutable:
Nû, mais encore armé. Pasteurs, priez-le tous;
Tout haut, pour vos troupeaux, & puis, tout bas, pour vous:
Pour vous aussi, tout haut; car la flûte résonne,
Et la foule, en tumulte, autour de vous, bourdonne.
Dansez, chantez, buvez; hâtez-vous; Phœbé luit:
Des astres amoureux le chœur brillant la suit:
Et déjà le sommeil, les yeux clos, en silence,
Sur un songe appuyé, d'un pied douteux, s'avance.

Digitized by Google

LETTRE CXI.

A Naples.

J'AI vu, dans l'égliſe de ſaint Janvier, le tombeau de ce malheureux André II, roi de Naples, fiancé, dès l'âge de ſept ans, à Jeanne première, & victime, à dix-huit, au milieu de ſa cour, la veille de ſon couronnement, de la perfidie de ſa jeune épouſe, dont le crime fut conſeillé par l'amour, hazardé par la jeuneſſe, excuſé par la beauté, légitimé par la politique, & juſtifié, à prix d'or, par un pape; mais auquel jamais ne pardonna, ni la nature, ni la conſcience, ni Louis II, roi de Hongrie, qui, pour venger ſon frère, accourut, du fond de l'Allemagne, un étendard noir à la main; &, pendant quarante ans, pourſuivit, ou menaça, ou épia cette tête coupable, qui, enfin blanchie dans le malheur & le remords, tomba avec ſa couronne, teinte encore du ſang du premier de

ſes quatre époux, ſous le fer de la vengeance.

Cet infortuné André II, fut aſſaſſiné à Averſe, & jeté par une fenêtre. Sa nourrice chercha & découvrit ſon cadavre, au bout de trois jours. De concert avec un chanoine de l'égliſe de ſaint Janvier, elle le tranſporta, la nuit, dans cette égliſe, où le généreux prêtre, après l'avoir arroſé de larmes fidèles, l'inhuma furtivement, & lui fit ériger, dans la ſuite, à ſes frais, ce monument mémorable.

Puiſque je vous ai parlé de Jeanne première, & du tombeau de ſon époux, c'eſt le lieu de vous parler auſſi de Jeanne ſeconde, & du tombeau de ſon amant, que l'on voit dans l'égliſe *ſan Giovani*; de ce Jean Caraccioli, dont la deſtinée fut preſque ſemblable à celle du célèbre Eſſex. Jean Caraccioli eut, comme Eſſex, le malheur de plaire, jeune encore, à une reine déjà âgée; de vouloir ſe dédommager, par l'ambition, des ennuis d'un pareil nœud; de ſe fier trop à la dernière paſſion d'une femme, & d'inſulter griévement une reine, en croyant ne quereller qu'une maîtreſſe; &, comme Eſſex,

il rougit auſſi l'échaffaut d'un ſang verſé par l'ordre d'une amante, qui malheureuſement pouvoit tout. Jeanne, de ſon côté, ainſi qu'Éliſabeth, mourut, peu de temps après la mort de ſon amant, conſumée d'amour & de regrets, devant cette tête adorée & ſanglante, que nuit & jour elle voyoit.

En quittant ces tombeaux (c'étoit le ſoir), je fus me promener le long de la côte de Pauſilippe, ſur le bord de la mer, & je paſſai devant un antique palais de Jeanne, abandonné, aux flots qui le baignent, & au temps qui le détruit. Là, je m'arrêtai; je m'aſſis ſur une pierre; & je me mis à écouter, au clair de la lune, le bruiſſement des vagues qui expiroient à mes pieds. Je ne ſaurois vous rendre quelle profonde & délicieuſe mélancolie s'empara alors de moi : au ſouvenir de ces tombeaux, de ces amours royales & ſanglantes, à ce nom tragique de Jeanne, à la vue de ce palais antique & déſert, à ce clair de lune élizéen, à cette fraîcheur de la ſoirée, enfin à ce murmure des vagues qui accouroient vers moi, ſe briſoient, & rétentiſſoient dans l'intérieur du palais, parmi ſes ruines, mes yeux laiſſèrent échapper des larmes.

Digitized by Google

LETTRE CXII.

A Pompéia.

Je ſuis tout étonné de me promener de maiſons en maiſons, de temples en temples, de rues en rues, dans une ville bâtie, il y a deux mille ans, habitée par des Romains, exhumée par un roi de Naples, & parfaitement conſervée; c'eſt-à-dire, à Pompéia.

Ses habitans dormoient. Tout-à-coup, un vent impétueux s'élève, détache une portion de la cendre qui couvroit le ſommet du Véſuve, & la pouſſe en tourbillon dans les airs, ſur Pompéia; elle fut enſevelie toute vivante, en un quart-d'heure, avec Herculanum, avec Sorente, avec une foule de villages & de villes, avec des milliers d'hommes, & Pline.

Quel réveil pour les habitans! Ils maudirent ſans doute mille fois, le Véſuve, & ſa cendre, & ſa lave. Hommes imprudens qui avoient bâti Pom-

Digitized by Google

péia, au pied du Véſuve, ſur ſa lave & ſur ſa cendre !

En vérité, les hommes reſſemblent aux fourmis, qui, après qu'un accident a détruit une de leurs fourmillières, le moment d'après, la refont.

La cendre couvrit Pompéia. Les deſcendans de ceux qui périrent dans cette cendre, y plantèrent de la vigne, des mûriers, des figuiers, des peupliers : les toits de cette ville étoient des vergers & des champs. Un jour on bêche, on enfonce la pioche plus avant ; quelque choſe réſiſte ; c'étoit une ville : Pompéia.

Le roi de Naples ordonna de fouiller. Mais, ſoit mauvaiſe adminiſtration, ſoit indifférence des maîtres, ſoit qu'en effet l'air attaque & détruiſe ces ruines, auſſi-tôt qu'il les a touchées, on n'eſt encore parvenu, depuis trente ans, qu'à exhumer un tiers de cette ville.

En arrivant à Pompéia, le premier objet qui ſe préſente, c'eſt le quartier des ſoldats.

Figurez-vous un quarré long de bâtimens, qui renferme une foule de chambres iſolées, & dont la façade

s'appuie ſur un portique, qui règne autour.

Ces colonnes ſont cannelées, aſſez minces, peintes en rouge; elles font un joli effet.

J'ai viſité pluſieurs chambres. J'ai trouvé, dans l'une, un moulin, qui ſervoit aux ſoldats à moudre le bled pour faire du pain; dans celle-ci, un moulin, qui leur ſervoit à écraſer les olives pour faire de l'huile. Le premier reſſemble à nos moulins à café, le ſecond eſt formé de deux meules, qu'on remue à la main, dans un vaſte mortier, autour d'un noyau de fer.

J'ai vu, dans une autre chambre, des fers qui étoient encore attachés à la jambe d'un criminel; dans une autre, des monceaux d'oſſemens; dans une autre, un collier d'or.

En ſortant du quartier des ſoldats, mon guide me mena dans la ville.

Comment appelle-t-on cette rue!

Il faudra bientôt refaire ce pavé.

Cette ornière que les charriots ont tracée, en roulant ſur ces gros quartiers de laves, fera verſer des voitures.

J'aime ces deux trotoirs, qui règnent le long des maiſons.

Digitized by Google

Où ſont donc allés tous les habitans? On ne voit perſonne dans les boutiques! perſonne dans la rue! toutes les maiſons ſont ouvertes!

Commençons par viſiter les maiſons qui ſont à droite.

Celle-ci n'eſt pas un édifice privé; cette quantité prodigieuſe d'inſtrumens de chirurgie atteſte un monument analogue à leur objet. C'eſt ſûrement une école de chirurgie.

Ces maiſons ſont bien petites, elles ſont bien mal diſtribuées, tous les appartemens ſont iſolés; mais auſſi, quelle propreté! quelle élégance! Dans chacune, un portique intérieur, un pavé en moſaïque, une colonnade quarrée, & au milieu, une citerne, pour recueillir l'eau qui découle des toits; dans chacune, des thermes, des étuves, & par-tout des peintures à freſque, du meilleur goût, ſur les fonds les plus agréables. Raphaël eſt-il venu copier ici ſes arabeſques?

Paſſons de l'autre côté de la rue. Ces maiſons-ci ont trois étages. Elles ſont appuyées ſur la lave, qui a formé ici comme une montagne, au penchant de laquelle on a bâti. Le troi-

ſieme donne en haut ſur une rue, & le premier donne, en bas, ſur un jardin. Deſcendons par cet eſcalier. Cette colonnade autour du jardin eſt agréable; on peut s'y promener pendant le ſoleil; on peut s'y promener pendant la pluie.

Qu'eſt-ce que j'apperçois dans cette chambre? Ce ſont dix têtes de morts. Les malheureux ſe ſauvèrent ici, où ils ne purent être ſauvés. Cette tête eſt celle d'un jeune enfant: ſon père & ſa mère ſont donc là?

Remontons: le cœur, ici, n'eſt pas à ſon aiſe.

Entrons un moment dans le temple, puiſqu'on la laiſſé ouvert. Quel eſt ce dieu, dans le fond de cette niche? C'eſt le dieu du ſilence, qui, d'un ſigne de doigt, le commande, en montrant la déeſſe Iſis dans le fond du *ſacrarium*.

Le parvis offre trois autels. C'eſt ici qu'on égorgeoit la victime; le ſang couloit par cette rigole: il alloit ſe rendre au milieu, dans ce baſſin, d'où il tomboit ſur la tête des prêtres. Cette petite chambre, auprès de cet autel, c'eſt ſans doute la ſacriſtie. Les prêtres

Digitized by Google

ſe purifioient dans cette baignoire. Montons à préſent au ſanctuaire ; il eſt bien étroit. Combien de colonnes ? Six. Elles ſont petites. Ce fronton eſt élégant. Pourquoi ces deux portes, aux deux coins de l'autel ? J'entends ! C'eſt par-là que les impoſteurs ſe gliſſoient, pour aller, entre l'autel & la muraille, faire parler la divinité. On t'a donc toujours trompé, pauvre peuple. Viens voir comme ils ont ſoupé hier à tes dépens. Le couvert n'eſt pas encore ôté ; ils ont mangé des œufs frais ; ils ont bu de bon vin.

Voici des inſcriptions : *Popidi ambleati*, *Corelia celſa*. C'eſt un monument érigé à la mémoire de ceux qui ont fait du bien à Iſis, c'eſt-à-dire, à ſes prêtres ; ces prêtres les appellent *pieux*, ſingulier ſynonyme de *dupes*.

En ſortant du temple d'*Iſis*, je paſſe devant..... Puiſque je n'acheve pas, vous le devinez.

Le temple de Priape eſt tout près du temple d'Iſis.

Les anciens avoient, ſur cet objet, d'autres opinions, & par conſéquent, d'autres mœurs.

Digitized by Google

Je ne dois pas être loin de la maiſon de campagne d'*Auſidius*; car voilà les portes de la ville. Voilà le tombeau de la famille de *Diomède*. Repoſons-nous un moment ſous ces portiques, où les philoſophes venoient s'aſſeoir.

On ne m'a pas trompé. La maiſon de campagne d'*Auſidius* eſt charmante; les peintures à freſque ſont délicieuſes. Que ces fonds bleus ſont piquans! Avec quelle économie, & par conſéquent quel goût, on a diſtribué les figures dans les paneaux! Flore elle-même a treſſé cette guirlande. Mais qui a peint cette Vénus? cet *Adonis*? dans ce bain, ce jeune Narciſſe? ici, ce charmant Mercure? Il n'y a pas huit jours, ſans doute, qu'on les a peints.

J'aime ce portique autour du jardin; & autour du portique, cette cave quarrée & couverte. Eſt-ce du Falerne, que renferment ces *amphores*? Combien le vin a-t-il de conſuls?

Il eſt tard. Voici l'heure du ſpectacle: allons au théâtre couvert; il eſt fermé. Allons au théâtre découvert; il eſt fermé.

Je ne ſais ſi je vous ai donné une idée de Pompéia.

Digitized by Google

LETTRE CXIII.

A Naples.

QUEL dommage que ce pays ſoit ſi mal adminiſtré!

C'eſt le cri qu'on ne peut s'empêcher de pouſſer, quand on embraſſe ce pays, d'un regard, du haut des montagnes qui le couronnent, ſoit du ſommet du Pauſilippe, ſoit de la cime du Véſuve, ſoit de la maiſon des Yéronimites à Renella, ſoit du couvent des chartreux.

C'eſt dans ce couvent que fut dit un mot bien profond. Un voyageur, à l'aſpect de cette vue magnifique, s'écria, devant un chartreux: *le bonheur eſt ici! oui*, repartit le ſolitaire, *pour ceux qui paſſent.*

Je préfère la vue qu'on découvre à Renella: quel tableau! il eſt digne du pinceau des Vernets, des Roberts, des Delilles, des Rouchers & des Saint-Pierres: des rivières, des vallons,

Digitized by Google

des forêts, des montagnes, des côteaux, des volcans & la mer, la ville où naquit le Taſſe, la ville où mourut Virgile.

Réunion admirable des couleurs, les plus fraîches, les plus vives & les plus belles, avec leſquelles la nature peint l'univers! de l'or le plus étincelant des aſtres, de l'émail le plus animé des fleurs, des flammes les plus ardentes des volcans, des flots les plus azurés des mers, du bleu le plus ſombre des cieux, des rayons les plus purs du ſoleil! Joignez à ce tableau tout ce que les heures y ajoutent, ou en retranchent, lorſque, dans leur fuite légère, elles traverſent cette belle contrée; toutes ces ombres, toutes ces clartés, toutes ces nuances, en un mot, dont chacune d'elles, prenant, à ſon tour, le pinceau de la nature, touche & modifie le globe. Quelles matinées fraîches! quels midis brillans! quels ſoirs calmes & ſilencieux! enfin quelles nuits amoureuſes!

Digitized by Google

LETTRE CXIV.

A Naples.

A MON FILS.

DANS mon avant dernière lettre à votre mère, mon cher Charles, j'ai dit un mot de la mort de Pline l'ancien; c'eſt-à-dire, du premier Buffon. J'imagine que ce mot aura éveillé votre intérêt & votre curioſité, mais ſans les ſatisfaire ni l'un, ni l'autre. Si vous étiez un peu plus verſé dans l'étude de la langue latine, je vous inviterois à les ſatisfaire vous-même, en liſant deux lettres de Pline le jeune, à Tacite, ſur ce funeſte événement. Mais puiſque cette entrepriſe, mon cher fils, ſeroit encore au-deſſus de vos forces, c'eſt à moi à vous ſuppléer.

Voici donc, en abrégé, le récit de Pline.

Pénétrez-vous d'abord, mon cher

Charles, de tout l'intérêt que renferme une lettre, où le panégiriſte de Trajan raconte à l'hiſtorien Tacite la mort du grand philoſophe Pline victime, au commencement du règne de Titus, de la première éruption du Véſuve (1).

« Vous me demandez des détails » ſur la mort de mon oncle, afin de » pouvoir, dites-vous, la tranſmettre toute entière à l'avenir. Je vous » rends graces de votre intention. Sans » doute le ſouvenir éternel d'un » fleau, par lequel mon oncle a péri » avec des peuples, promettoit à ſon » nom l'immortalité ; ſans doute ſes » ouvrages auſſi l'en flattoient. Mais » une ligne de Tacite la lui aſſure. » Heureux celui à qui les Dieux ont » accordé de faire des choſes dignes » d'être écrites, ou d'en écrire de dignes d'être lues! Plus heureux ce» lui qui en obtient à la fois ces » deux faveurs! Tel a été le ſort de » mon oncle. J'obéis donc avec em-

(1) Premiere éruption connue.

Digitized by Google

„ preſſement à vos ordres, que j'au-
„ rois ſollicités.

„ Mon oncle étoit à Miſène, où
„ il commandoit la flotte.

„ Le 23 d'Août, une heure envi-
„ ron après midi, comme il étoit ſur
„ ſon lit, occupé à étudier, après
„ avoir, ſuivant ſa coutume, dormi
„ un moment au ſoleil & bu de l'eau
„ froide, ma mère monte à ſa cham-
„ bre. Elle lui annonce qu'il s'élève
„ dans le ciel un nuage d'une gran-
„ deur & d'une figure extraordinaires.
„ Mon oncle ſe lève: il examine le
„ prodige: mais ſans pouvoir recon-
„ noître, à cauſe de la diſtance, que
„ ce nuage montoit du Véſuve. Il
„ reſſembloit à un grand pin: il en
„ avoit la cime; il en avoit les bran-
„ ches. Sans doute un vent ſouter-
„ rain le pouſſoit avec impétuoſité,
„ & le ſoutenoit dans les airs. Il pa-
„ roiſſoit tantôt blanc, tantôt noir,
„ tantôt de diverſes couleurs, ſuivant
„ qu'il étoit plus ou moins chargé ou
„ de cailloux ou de cendres.

„ Mon oncle fut étonné: il crut ce
„ phénomène digne d'être examiné de
„ près. Vîte une galère, dit-il: & il
m'invite

„ m'invite à le ſuivre. J'aimai mieux
„ reſter pour étudier. Mon oncle ſort
„ donc tout ſeul, & ſes tablettes à la
„ main; il s'embarque.

„ Cependant je continuai à étudier.
„ Je prends le bain; je me couche;
„ mais je ne pouvois dormir. Le trem-
„ blement de terre, qui, depuis plu-
„ ſieurs jours, agitoit aux environs
„ tous les bourgs & les villes même,
„ augmentoit à tout moment. Je me
„ lève pour aller éveiller ma mère;
„ ma mère entre ſoudain dans ma
„ chambre pour m'éveiller.

„ Nous deſcendîmes dans la cour.
„ Nous nous aſsîmes. Pour ne pas
„ perdre mon temps, je me fis ap-
„ porter Tite-Live. Je lis! je médite,
„ j'extrais, comme j'aurois fait dans
„ ma chambre. Étoit-ce fermeté?
„ Étoit-ce imprudence? Je l'ignore:
„ j'étois ſi jeune (1)! Dans le mo-
„ ment arrive un ami de mon oncle,
„ parti nouvellement d'Eſpagne pour
„ le voir. Il reproche à ma mère ſa
„ ſécurité; à moi, mon audace. Je

(1) Il n'avoit alors que 18 ans.

„ ne levai seulement pas les yeux de
„ dessus mon livre. Cependant les
„ maisons chanceloient à un tel point,
„ que nous résolûmes de quitter Mi-
„ sène. Le peuple épouvanté nous
„ suivit ; car la frayeur imite quel-
„ quefois la prudence.

„ Sortis de la ville, nous nous ar-
„ rêtons. Nouveaux prodiges, nou-
„ velles terreurs. Le rivage, qui s'é-
„ largissoit sans cesse, couvert de pois-
„ sons demeurés à sec ; s'agitoit à
„ tout moment & repoussoit fort loin
„ la mer irritée qui retomboit sur
„ elle-même ; tandis que devant nous,
„ s'avance, des bornes de l'horison,
„ un nuage noir chargé de feux som-
„ bres, qui incessamment le déchirent
„ & jailliſſent en larges éclairs.

„ L'ami de mon oncle revient alors
„ à la charge. Sauvez-vous, nous dit-
„ il, c'est la volonté de votre oncle,
„ s'il est vivant ; & son vœu, s'il
„ est mort. — Nous ignorons le sort
„ de mon oncle, répondîmes-nous,
„ & nous nous inquiéterions du
„ nôtre ! — A ces mots l'Espagnol
„ part.

„ Dans l'instant la nue s'abat des

„ cieux ſur la mer, & l'enveloppe;
„ elle nous dérobe l'iſle de Caprée &
„ le promontoire de Miſène. Sauves-
„ toi, mon cher fils, s'écrie ma mère;
„ ſauves-toi; tu le dois, & tu le
„ peux, car tu es jeune: mais moi,
„ chargée d'embompoint & d'années,
„ pourvu que je ne ſois pas cauſe de
„ ta mort, je meurs contente. — Ma
„ mère, point de ſalut pour moi
„ qu'avec vous. — Je prends ma mère
„ par la main, & je l'entraîne. — O
„ mon fils! diſoit-elle en pleurant,
„ je te retarde!

„ Déjà la cendre commençoit à tom-
„ ber; je tourne la tête: une épaiſſe
„ fumée, qui inondoit la terre comme
„ un torrent, ſe précipitoit vers nous.
„ — Ma mère, quittons le grand che-
„ min; la foule va nous étouffer dans
„ ces ténèbres qui accourent. A peine
„ avions-nous quitté le grand che-
„ min, il étoit nuit; la nuit la plus
„ noire. Alors ce ne furent plus que
„ plaintes de femmes, que gémiſſe-
„ mens d'enfans, que cris d'hommes.
„ On entendoit à travers les ſanglots
„ & avec les divers accens de la dou-
„ leur, — *mon père!* — *mon fils!* —

„ *ma femme !* — On ne ſe reconnoiſ-
„ ſoit qu'à la voix. Celui-ci déploroit
„ ſa deſtinée ; celui-là, le ſort de ſes
„ proches ; les uns imploroient les
„ dieux ; les autres ceſſoient d'y croire :
„ pluſieurs appelloient la mort même
„ contre la mort. On diſoit que l'on
„ étoit, maintenant, enſeveli avec le
„ monde dans la dernière des nuits,
„ dans celle qui devoit être éternelle :
„ — Et au milieu de tout cela, que
„ de récits funeſtes ! que de terreurs
„ imaginaires ! la frayeur outroit tout,
„ & croyoit tout.

„ Cependant une lueur perce les
„ ténèbres ; c'étoit l'incendie qui ap-
„ prochoit ; mais il s'arrête ; s'éteint ;
„ la nuit redouble, & avec la nuit,
„ la pluie de cendres & de pierres.
„ Nous étions obligés de nous lever,
„ de moment en moment, pour ſe-
„ couer nos habits. Le dirai-je ? Au
„ milieu de cette ſcène d'horreur, il
„ ne m'échappa pas une plainte. Je
„ me conſolois de mourir, dans cette
„ penſée, l'*univers meurt*.

„ Enfin, cette épaiſſe & noire va-
„ peur peu à peu ſe diſſipe & s'éva-
„ pore. Le jour reſſuſcite ; même le

Digitized by Google

» ſoleil : mais terne & jaunâtre ; tel
» qu'il ſe montre ordinairement dans
» une éclipſe. Quel ſpectacle s'offrit
» alors à nos regards encore incer-
» tains & troublés ! Toute la terre
» étoit enſévelie ſous la cendre, comme
» elle l'eſt, en hiver, ſous la neige.
» Le chemin étoit perdu. On cher-
» che Miſène ; on le retrouve ; on y
» retourne ; on le reprend ; car on
» l'avoit en quelque ſorte abandonné.
» Nous reçumes, bientôt après, des
» nouvelles de mon oncle. Hélas !
» nous avions toute raiſon d'en être
» inquiets !

» Je vous ai dit, qu'après nous
» avoir quitté à Miſène, il étoit monté
» ſur une galère. Il dirigea ſa route
» vers *Rétine*, & les autres bourgs
» menacés. Tout le monde en fuyoit ;
» il y entre. Au milieu de la confu-
» ſion générale, il obſerve attentive-
» ment la nue : il en ſuit tous les
» phénomènes, &, à meſure, il dic-
» toit. Mais déjà une cendre épaiſſe
» & brûlante s'abattoit ſur ſa galère ;
» déjà des pierres tomboient à l'en-
» tour ; déjà le rivage étoit comblé
» de quartiers entiers de montagne.

„ Mon oncle héſite s'il retournera ſur
„ ſes pas, ou s'il gagnera la pleine
„ mer. *La fortune ſeconde le courage*
„ (s'écrie-t-il) *tournez vers Pompo-*
„ *nianus*. Pomponianus étoit à Sta-
„ bie. Mon oncle le trouve tout trem-
„ blant : il l'embraſſe, l'encourage,
„ &, pour raſſurer ſon ami par ſa
„ ſécurité, il demande un bain, ſe
„ met enſuite à table, & ſoupe gai-
„ ment ; ou du moins, ce qui ne
„ prouveroit pas moins de caractère,
„ avec toutes les apparences de la
„ gaieté.

„ Cependant le Véſuve s'enflam-
„ moit de toutes parts, dans la pro-
„ fondeur des ténebres. *Ce ſont des*
„ *villages abandonnés qui brûlent*, di-
„ ſoit mon oncle à la foule, pour
„ tâcher de la raſſurer. Enſuite il ſe
„ couche ; il s'endort. Il dormoit du
„ ſommeil le plus profond, lorſque
„ la cour de la maiſon commença à
„ ſe remplir de cendres : toutes les
„ iſſues s'obſtruoient. On court à lui ;
„ il fallut l'éveiller. Il ſe lève ; il re-
„ joint Pomponianus, & délibère avec
„ lui & ſa ſuite ſur le parti qu'il faut
„ prendre. Reſteront-ils dans la mai-

Digitized by Google

„ ſon ? Fuiront-ils dans la campa-
„ gne ? S'ils reſtent, comment échap-
„ per à la terre qui s'entr'ouvre ? &
„ s'ils fuient, aux pierres qui tom-
„ bent ? On choiſit le dernier parti,
„ la foule perſuadée par la crainte,
„ mon oncle convaincu par la raiſon.
„ On ſort donc à l'inſtant de la
„ ville, &, pour toute précaution,
„ on ſe couvre la tête d'oreillers. Le
„ jour recommençoit par-tout ailleurs ;
„ mais là, continuoit la nuit ; nuit
„ horrible ! la nue en feu l'éclairoit.
„ Mon oncle voulut s'approcher du
„ rivage, malgré la mer qui étoit en-
„ core groſſe. Il deſcend ; boit de
„ l'eau ; fait étendre un drap, & ſe
„ couche. Tout-à-coup des flammes
„ ardentes, précédées d'une odeur de
„ ſoufre, brillent, & font fuir au
„ loin tout le monde. Mon oncle,
„ ſoutenu par deux eſclaves, ſe lève ;
„ mais ſoudain, ſuffoqué par la va-
„ peur, il tombe : — & Pline eſt
„ mort.....

Mon fils, la veille de cette éruption, des naturaliſtes agitoient, ſur le ſommet du Véſuve, en s'y pro-

menant parmi les fleurs, ſi ce mont étoit un volcan.

Quel recit, mon cher Charles! il vous montre tout-à-la-fois, la première éruption connue du Véſuve, une des ſcènes les plus lamentables, une des morts les plus malheureuſes, une des paſſions de connoître les plus intrépides, un des plus beaux eſprits de l'antiquité; & il pourroit vous apprendre encore tout ce qu'eſt la tendreſſe d'une mère, ſi vous n'aviez pas la vôtre.

LETTRE CXV. ET DERNIERE.

A Naples.

JE me ſuis embarqué hier, avant l'aurore, & je ſuis allé viſiter, avec le ſoleil, les iſles ſemées dans la mer de Naples.

J'ai vû le ſoleil ſortir de la mer, en ſéparant les cieux & les flots; les cieux qui ſembloient ſe relever, & les flots qui s'étendoient. On auroit dit que le ſoleil s'étoit repoſé au milieu

Digitized by Google

d'eux, pendant la nuit. Je l'ai vu s'élancer sur le sommet du Pausilippe; courir sur le promontoire de *Misène*; étinceler dans les ondes qui baignent les isles *Procita*, *Ischia* & *Nisida*; & s'avançant, ensuite, vers la borne horisontale où le ciel confine à la mer, effleurer de ses rayons les plus doux, Baïes & Pouzzol; & le golfe qui les sépare; & le *Monte Nuovo* formé, en une seule nuit, par l'éruption d'un volcan; & le *Monte Barbaro*, ou jadis mûrissoit le Falerne; enfin, les champs Élisées, les débris de *Cumes*, & les ruines de sept cités, qui florissoient autrefois sur ses rivages.

Arrête-toi un moment, soleil! Laisse-moi parcourir tous ces beaux lieux, que la nature sembloit avoir créés exprès pour délasser les Romains de la conquête de l'univers, ou la leur faire oublier!

Me voici, avec les flots de la mer, sous le second portique de l'amphithéâtre de *Misène*. Après l'avoir parcouru, je monte dans le portique supérieur; & là, je contemple ce pas que la mer a mis huit cent ans à faire pour entrer dans cet amphithéâtre. Combien de

ſiècles la nature a-t-elle donc à elle pour faire ſes révolutions !

Redeſcendu, j'ai erré, à pied ſec, dans cette piſcine, nommée, à ſi juſte titre, *piſcina admirabile*; dans ce vaſte reſervoir, ſoutenu, de diſtance en diſtance, ſur tant d'énormes piliers qui reſſemblent, par leur élévation, par leur maſſe, par leur nombre, par leur ciment indeſtructible, par leur voûte immenſe & leurs ruines, aux fondemens de l'empire romain.

J'ai paſſé devant trois rangs de tombeaux, élevés l'un ſur l'autre, & entr'ouverts par le temps à la lumière.

On venoit donc dépoſer les cadavres des habitans de Miſène ſur les bords de cette onde, ſéparée par un canal, du reſte de la mer de Naples, qui, là, privée de tout mouvement, eſt noire, hideuſe, fétide, ne vit réellement plus, eſt *morte*.

Voici les champs Éliſées. Quel ſilence ! quelle tranquillité ! quelle fraîcheur ! quelle ſoirée mélancolique & délicieuſe, ſous ces ombrages épais, & dans ces ſentiers ſolitaires !

Mais, à cent pas, voilà les enfers. Admirable contraſte ! Comme il eſt fi-

Digitized by Google

dèlement rendu dans les vers ſuivans de Tibulle, que ces lieux me rappellèrent.

Dans l'éternelle nuit qui remplit ces lieux ſombres,
Gémit, empriſonné, le peuple errant des ombres.
Là, tourne inceſſamment, pour punir Ixion,
La roue inexorable où l'attacha Junon.
Là, de l'affreux Cerbère, acharné ſur ſa proie,
Epouvantablement la triple gueule aboie.
Syſiphe, en haletant, gravit, roidit ſes bras,
Et pouſſe au haut d'un mont un roc, qui roule en bas.
O fureur! ô ſupplice! ô vengeance inouie!
Entendez-vous crier l'infortuné Titie?
Son cœur rongé renaît ſous le bec du vautour.
Et Tantale? Il eſt là. Du lac qui dort autour;
L'eau s'offre au malheureux ſur le bord de ſa bouche;
Mais l'eau trompe Tantale, & fuit, dès qu'il la touche.
Tout mortel, en ces lieux, aborde avec horreur:
Pour moi, du tendre Amour, fidèle adorateur,
Je trouve, en deſcendant de la barque fatale,
Vénus, qui m'attendoit ſur la rive infernale,
Qui me ſourit, m'appelle, &, me tendant la main,
Conduit mon ombre heureuſe au bois éliſéen.
Là, parmi les lilas, Philomèle amoureuſe
Mêle aux voix des oiſeaux ſa voix mélodieuſe;

Digitized by Google

Là, l'œillet & la roſe émaillant les vallons,
Boivent l'eau qui murmure & fuit ſous les gazons;
Le jour y luit plus doux; & le jeune Zéphire,
Épure, en l'embaumant, l'air frais qu'on y reſpire.
On n'y voit que des jeux, que d'aimables débats;
Et l'amour, qui ſans ceſſe anime aux doux combats
Mille couples errants, mille bandes errantes
De beaux adoleſcens & de filles charmantes.
Mais quel eſt, ô Vénus! ce jeune favori,
Dont le front brille au loin, ceint d'un myrthe fleuri;
Qui s'avance, à pas lents, en ſuivant le rivage?
Eſt-ce un fils d'Apollon? eſt-ce un héros? un ſage?
Le ciel eſt juſte, enfin: c'eſt un fidèle amant,
C'eſt un tendre mortel qui mourut en aimant.

En ſortant des champs éliſées, je ſuis allé viſiter les reſtes des temples de Vénus-Génétrix, de Diane, de Mercure, les débris des bains de Néron, les ruines d'une foule de maiſons de campagne, d'étuves où l'on trouvoit la ſanté, de thermes où l'on trouvoit mille délices, & ſur-tout ces charmans rivages, ſi funeſtes à la pudeur & ſi favorables à l'amour, où les zéphirs, où la mer, où l'air, où tout détachoit les eſprits & les cœurs du joug des penſées auſtères; où parmi les chants voluptueux de voix & d'inſtrumens

Digitized by Google

efféminés, mêlés au ſouffle des zéphirs & aux accens des oiſeaux, venoient ſe perdre les accens des trompettes guerrieres qui, dans tous les pays du monde, célébroient les victoires de Rome, & en ſollicitoient de nouvelles; où, enfin, pendant que des généraux, des conſuls, des empereurs chantoient, danſoient, ſoupiroient, toutes les nations eſſuyoient leurs larmes & reſpiroient un moment.

Oui, je conçois, au milieu de ces ruines, dans l'état même où ſont ces rivages, que, lorſque ces temples étoient entiers, qu'on y célébroit les fêtes & les miſtères de Vénus, qu'on y ſacrifioit à Mercure; que, lorſque tous ces thermes, toutes ces étuves, tous ces bains, tous ces lieux de délices, de ſanté & de force, étoient inceſſamment fréquentés; que tous ces théâtres étoient remplis de l'élite des grands de Rome & des beautés de l'Italie, que ce golphe étoit couvert de voiles de pourpre, de banderoles flottantes & de mâts ornés de fleurs, qui emportoient & rapportoient ſans ceſſe, ſur une mer jonchée de roſes, une jeuneſſe folâtre & brillante; qu'enfin, à l'heure où le ſoleil deſcendoit des

cieux dans la mer, à cette heure la plus corrompue de toutes les heures de la ſoirée, lorſque tout s'abandonnoit ici à la volupté, comme à une convenance même du ſoir & du lieu; oui, je conçois qu'alors ce fut un reproche à faire à Cicéron, d'avoir une maiſon de campagne à Baye; que Séneque, en voyageant, craignit d'y dormir une nuit; & que Properce crut ſa Cinthie infidelle, dès qu'elle y fut arrivée. — Moi-même je trouve ce ſéjour, quoique tant changé par les ſiècles & les volcans, quoique déſert, quoique couvert de ruines qui pendent & tombent, & diſparoiſſent inceſſamment dans les ondes, je le trouve encore dangereux: il me ſemble que cet air a retenu quelque choſe de ſon ancienne corruption, dont il n'eſt pas épuré; je ſens mes penſées s'amollir à ces aſpects, à cette ſituation, à cette ombre vague, légère, qui, ſucceſſivement, éteint dans le ciel, ſur la mer, ſur toutes les montagnes, ſur tous les ſommets des arbres, les dernieres lueurs du jour; mes penſées s'amolliſſent ſur-tout à ce ſilence qui ſe répand, de moment en moment, ſur ces

Digitized by Google

rivages, & du ſein duquel s'élève par degrés le touchant concert du ſoir, compoſé du bruit mélancolique des rames qui ſillonnent les flots éloignés, des bêlemens des troupeaux répandus dans les montagnes, des ondes qui expirent en murmurant ſur les rochers, du frémiſſement des feuilles des arbres, où les zéphirs ne ſe repoſent jamais, enfin, de tous ces ſons inſenſibles, épars au loin dans les cieux, ſur les flots, ſur la terre, qui forment en ce moment, comme une voix incertaine, comme une reſpiration mélodieuſe de la nature endormie !

Quittons-les, ces dangereux rivages, & rembarquons-nous pour Naples. — Après demain nous retournerons à Rome.

F I N.

614057
SBN

TABLE

Des matières du second Volume.

LETTRE LXV. A Rome. — *Description de la villa Borghèse.* — *Le Curtius.* — *Le gladiateur.* — *L'Apollon.* . . . . . page 1

LET. LXVI. A Rome. — *Ouvrages françois & modernes, que l'on trouve chez les libraires.* — *L'académie des Arcades.* 4

LET. LXVII. A Rome. — *L'arrivée d'Herminie chez des bergers, racontée par le Tasse, & peinte par le Guerchin.* 6

LET. LXVIII. A Rome. — *L'Apollon du Belvédère.* 9

LET. LXIX. A Rome. — *Les catacombes de S. Sébastien.* 15

LET. LXX. A Rome. — *Le Moyse de Michel-Ange.* 20

LET. LXXI. A Rome. — *La villa Adriana.* 21

Digitized by Google

LET. LXXII. A Rome. — *Le Laocoon.* 26
LET. LXXIII. A Rome. — *Le coliſée.* 42
LET. LXXIV. A Tivoli. — *Imitation, en vers, d'une élégie de Properce.* 49
LET. LXXV. A Tivoli. — *Imitation, en vers, d'une élégie de Tibulle.* 53
LET. LXXVI. A Rome. — *Remarques ſur l'état eccléſiaſtique & les habitans de Rome.* 58
LET. LXXVII. A Rome. — *Continuation du même ſujet.* 62
LET. LXXVIII. A Rome. — *Continuation du même ſujet.* 66
LET. LXXIX. A Rome. — *Continuation du même ſujet.* 68
LET. LXXX. A Rome. — *Continuation du même ſujet.* 77
LET. LXXXI. A Rome. — *Continuation du même ſujet.* 80
LET. LXXXII. A Rome. — *Statue de Sainte Thérèſe, par le Bernin.* . 88
LET. LXXXIII. A Rome. — *Les curés.* 89
LET. LXXXIV. A Rome. — *Tableau de l'Aurore, par le Guide.* . 93
LET. LXXXV. A Rome. — *Jardin de la* villa Borghèſe. 95

LET. LXXXVI. A Rome. — *Eglise de Saint Pierre.* 100
LET. LXXXVII. A Rome. — *La parure des Romaines.* — *Imitation, en vers, d'une élégie de Properce.* 104
LET. LXXXVIII. A Rome. — *Sur le cardinal de B.* . . . . *& le pape.* 108
LET. LXXXIX. A Rome. — *Tombeau du Tasse.* 111
LET. XC. A Rome. — *Sort des Juifs à Rome.* 113
LET. XCI. A Rome. — *Cérémonies religieuses de Rome moderne.* — *Cérémonies religieuses de Rome antique.* 115
LET. XCII. A Naples. *Tableaux allégoriques des quatre âges de la vie de l'homme, des quatre âges de la vie de la femme.* 120
LET. XCIII. A Naples. — *Arrivée de l'auteur dans cette ville.* . . 122
LET. XCIV. A Naples. — *Description du château* Capo-di-Monte. 124
LET. XCV. A Naples. — *Grotte de Pausilippe.* — *Tombeau de Virgile.* — *Lac d'Agnano.* — *Grotte du chien.* 131
LET. XCVI. A Portici. — *Description du cabinet des antiques.* . . 135
LET. XCVII. A Salerne. — *Route de*

Naples à Salerne. — *Etat de cette ville.* 142
LET. XCVIII. A Pœſtum. — *Deſcription du lieu.* — *Des temples.* . . 144
LET. XCIX. A Naples. *Peinture d'Herculanum.* 148
LET. C. Au ſommet du Véſuve. — *Eruption de ce volcan.* . . . 152
LET. CI. A Naples. — *Apperçus ſur les habitans de Naples, & ſon gouvernement.* 158
LET. CII. A Naples. — *Continuation du même ſujet.* 162
LET. CIII. A Naples. — *Continuation du même ſujet.* 168
LET. CIV. A Naples. — *Continuation du même ſujet.* 173
LET. CV. A Naples. — *Continuation du même ſujet.* 177
LET. CVI. A Naples. — *Continuation du même ſujet.* 180
LET. CVII. A Naples. — *Continuation du même ſujet.* 182
LET. CVIII. A Naples. — *Continuation du même ſujet.* 190
LET. CIX. A Naples. — *Tableaux de l'Eſpagnolet.* — *Tableaux de Solimènes. Tombeau de Sannazar.* — *Catacombes de Naples.* — *Liquéfac-*

tion du ſang de S. Janvier. . 193
LET. CX. A Naples. — *Imitation d'une élégie de Tibulle.* — *Fêtes céréales.* 196
LET. CXI. A Naples. — *Tombeau d'André, ſecond roi de Naples.* — *Tombeau de Jean Caraccioli.* . . 202
LET. CXII. A Pompéia. — *Deſcription de cette ville.* 205
LET. CXIII. A Naples. — *Vue de Naples.* 212
LET. CXIV. A Naples. — *Première éruption connue du Véſuve.* — *Mort de Pline l'ancien.* 214
LET. CXV. A Naples. — *Les isles aux environs de Naples.* — *Miſène.* — Piſcina admirabile. — *La mer morte.* — *Les champs éliſées.* — *Délices de Baye.* 224

Fin de la table du ſecond volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

182, 183, 184
185, 186
187, 188, 189